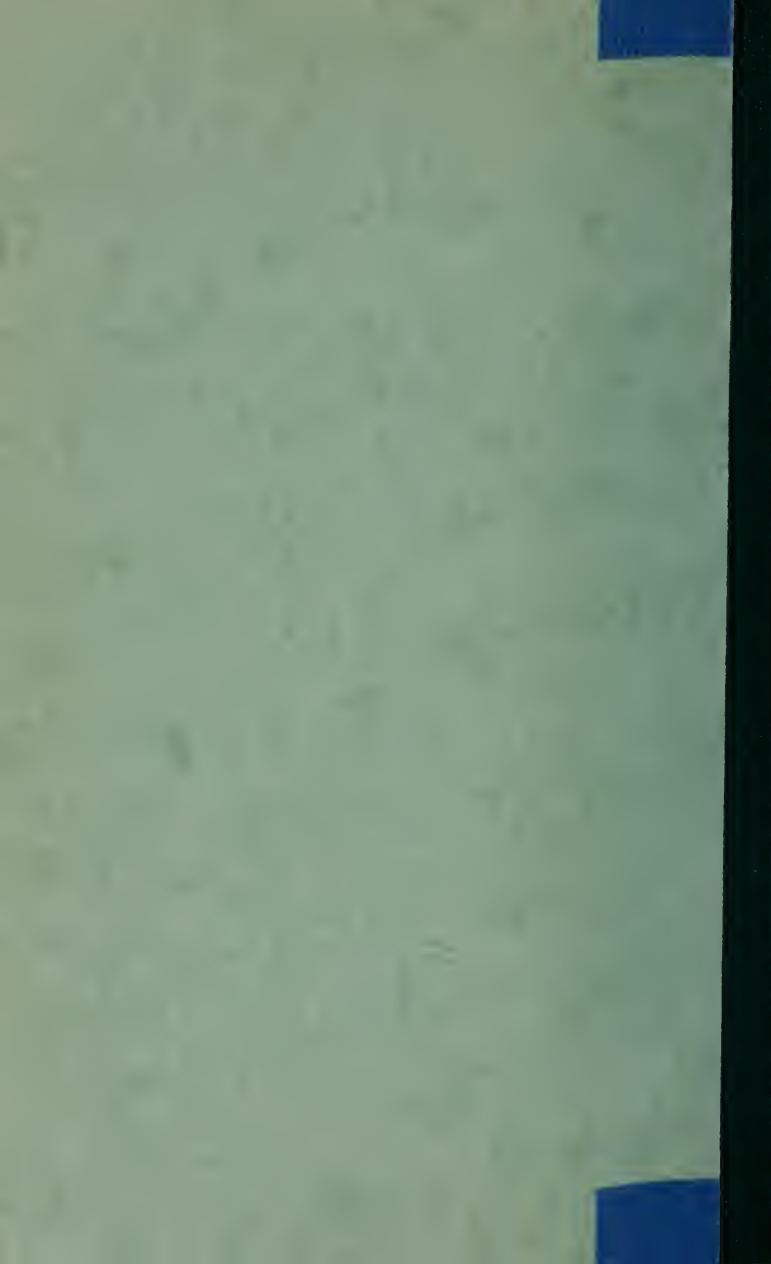
MONTEIL, J.-B.-H.

SAINTE CLOTILDE REINE DE FRANCE.





SAINTE
CLOTILDE

REINE DE FRANCE

SA VIE, SON ŒUVRE, SON SIÈCLE

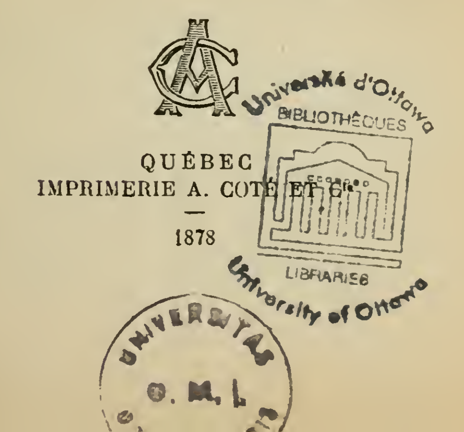
PAR

M. L'ABBÉ J.-B.-H. MONTEIL
Ancien Professeur d'Histoire Ecclésiastique

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR LANGEVIN
Premier Evêque de Saint-Germain de Rimouski (Canada)

Benedicta tu à Deo tuo, in omni Tabernaculo tuo Jacob, quoniam in omni gente, quæ audierit nomen tuum, magnificabitur super te Deus Israël.

(JUDITH, c. 13, v. 31.)



QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie

1878

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR JEAN LANGEVIN

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-GERMAIN DE RIMOUSKI

(CANADA).

MONSEIGNEUR,

Monsieur le vicaire-général de Rimouski, après avoir pris connaissance de la *Vie de sainte Clotilde, reine de France,* a bien voulu me faire savoir que vous daigneriez accepter la dédicace de ce livre.

Cette nouvelle faveur de la part de Votre Grandeur m'a rempli de joie, mais elle ne m'a pas sur-

pris, car vous aimez à bénir et à encourager le travail de vos prêtres. Souvent, à l'exemple des évêques les plus illustres de tous les temps, vous leur avez recommandé l'étude sérieuse et continuelle de l'Ecriture-Sainte, de la théologie et de l'histoire ecclésiastique.

Dans ce siècle, qui se proclame le siècle des lumières, le prêtre a besoin de savoir beaucoup pour répondre aux nombreuses objections de l'impiété. Un trop grand nombre de nos contemporains, oubliant les immenses services que l'Eglise a rendus aux peuples modernes, ne sont, hélas! que trop portés à diminuer l'influence salutaire du clergé, et malheureusement aussi à repousser ses conseils. J'ai pensé, Monseigneur, qu'il était bon de montrer, dans la vie de sainte Clotilde, l'Eglise se dévouant avec un courage que rien ne pouvait arrêter, qu'aucun obstacle ne pouvait vaincre, à la conversion des barbares.

Personne, en France, ne sera surpris de voir cet ouvrage dédié à un évêque du Canada. Depuis quelques années, les catholiques français suivent avec un intérêt toujours croissant les événements de la Nouvelle-France qui, mieux que l'ancienne, a conservé avec la foi toutes les vertus chrétiennes.

On sait maintenant que si la province de Québec peut, sous le rapport de l'instruction, être com-

parée aux pays les plus avancés de l'ancien Monde, elle le doit au zèle et au dévouement de son clergé.

Veuillez, Monseigneur, agréer l'hommage de ce livre et bénir son auteur.

Je suis, dans le Cœur Sacré de Jésus,
De Votre Grandeur,
Le très-humble serviteur,

L'abbé MONTEIL.

—

M. l'abbé Edmond Langevin, vicaire-général du diocèse de Rimouski, prévôt du chapître, auteur d'une remarquable *Histoire de Monseigneur de Laval*, à qui nous avons soumis le manuscrit de notre *Vie de sainte Clotilde*, a bien voulu nous écrire la lettre suivante :

Mon cher M. MONTEIL,

J'ai reçu votre lettre du vingt-trois de ce mois, accompagnée de deux cahiers renfermant le manuscrit d'une *Vie de sainte Clotilde*. Je l'ai présentée à Monseigneur pour avoir son approbation, suivant votre désir. Il ne m'a pas été difficile de faire

exaucer votre demande: d'ailleurs, il avait déjà su apprécier votre manière d'écrire dans l'excellente *Vie de saint Germain*, que vous avez fait imprimer l'an dernier.

Laissez-moi, pour ma part, vous féliciter de votre utile travail. Les vies des saints sont des tableaux que l'on met devant les yeux des fidèles, et comme on étale à leur vue d'autres tableaux, soit écrits, soit peints, bien capables de corrompre la foi et les mœurs, vous avez raison de dire dans votre préface que « chacun doit se dévouer pour la défense de la vérité et de cette grande Eglise catholique, mère de tous les peuples civilisés. »

D'un trait, vous avez peint notre époque. Personne ne songera à vous contredire quand vous dites : « Plus que jamais, la force, la puissance, l'efficacité de la prière sont mises en doute ; plus que jamais l'influence du clergé est combattue, repoussée. Il est temps de prouver que nous devons cette civilisation dont nous sommes si fiers à la prière de Clotilde, à la prière de Clovis, à la science et au dévouement des évêques et du clergé. »

Dans la *Vie de sainte Clotilde*, vous apportez une preuve frappante de cette vérité : l'influence de l'admirable épouse de Clovis était due à son esprit chrétien, à sa foi robuste, à son amour et à son respect pour l'Eglise.

Monseigneur de Rimouski accepte volontiers la dédicace de ce travail, fruit de vos études et de quelques loisirs, au milieu des soins du ministère curial.

Je demeure,
Avec une bien sincère estime,
Votre bien dévoué en N. S.,

EDMOND LANGEVIN,
Vicaire-général.

Rimouski, 1878.

A M. l'Abbé MONTEIL,
Curé de Saint-Honoré.

—

Evêché de Saint-Germain de Rimouski, P. Q.,

9 avril 1878.

Monsieur l'Abbé,

La *Vie de sainte Clotilde* nous montre le pouvoir immense de la prière ; c'est pouquoi je vous ai vu avec plaisir occuper le peu de loisir que vous laisse le saint ministère à donner au public cette belle *Vie*, en la considérant sous ce rapport.

Cet ouvrage m'a suggéré la pensée de donner, dans l'occasion, cette grande sainte pour patronne à l'une des paroisses de mon vaste diocèse. J'espère par là pouvoir réclamer plus spécialement, pour cette partie de la Nouvelle-France, la puissante protection de celle à qui nous devons en grande partie la civilisation chrétienne, apportée sur ces rivages avec la fleur de Lys.

La France de Clovis, en colonisant l'Amérique, voulait surtout y planter la croix. Honneur à la fille aînée de l'Eglise ! puisse-t-elle se rappeler toujours qu'elle a due, dans tous les temps, sa gloire à la Croix et à la prière !

J'accepte volontiers la dédicace de votre ouvrage, et serai content de le voir se répandre dans mon diocèse.

Agréez, Monsieur l'abbé,

L'assurance de mes sentiments affectueux,

† JEAN,

Ev. de Saint-Germain de Rimouski.

A M. l'abbé MONTEIL,

Curé de Saint-Honoré.

PRÉFACE.

*Depuis la révolution, des hommes de grand talent ont étudié, avec une admirable patience et une vaste érudition, les premiers temps de la nation française. Augustin Thierry, dans ses lettres sur l'*Histoire de France, *dans ses* Récits mérovingiens, *M. Guizot dans sa remarquable* Histoire de la civilisation en France, *remirent en lumière des siècles oubliés. Les œuvres de ces deux historiens illustres sont loin d'être parfaites et les catholiques y trouvent de nombreux défauts. Un*

digne ecclésiastique, modeste autant que savant, l'abbé Gorini, a relevé dans son beau livre, la Défense du Christianisme, *les erreurs commises par MM. Thierry, Guizot, Ampère, etc. Un prêtre a vengé la vérité! Il faut, du reste, le reconnaître, les hommes éminents, que nous venons de nommer, ont rendu de véritables services à la science historique. Ils ont forcé, pour ainsi dire, les générations contemporaines à étudier, de nouveau, cette époque d'ailleurs si intéressante, où l'Empire romain s'écroula sous les efforts des barbares, où naquirent les nations modernes. Parmi les grandes figures du sixième siècle, celle de sainte Clotilde, épouse de Clovis, premier roi catholique parmi les barbares, nous paraît comme la plus belle et la plus importante.*

Le moment est venu de rappeler à ces hommes du XIXe siècle, qui se précipitent avec frénésie dans l'impiété, à ces hommes si avides de liberté, d'indépendance, de progrès, comment la civilisation, c'est-à-dire les

idées d'ordre, de justice, de charité, se sont introduites chez nos pères, " hommes au cœur dur ! " Si Clotilde n'eût pas prié, si, par sa bonté, sa douceur, sa charité, elle n'eût gagné le cœur de Clovis ; si ce premier roi des Francs, sur le champ de bataille de Tolbiac, ne se fût souvenu du Dieu qu'adorait Clotilde, que serait devenue la nation française ? Comme les Vandales, ou comme les soldats d'Attila, elle aurait porté la dévastation et l'épouvante dans toutes les provinces de la Gaule et aurait disparu, ne laissant après elle qu'un souvenir d'horreur. La prière de Clotilde attira sur Clovis les bénédictions du Ciel, la prière de Clovis, à Tolbiac, mit la victoire du côté des Francs. Ces fiers guerriers se firent instruire, l'Eglise fut pour ainsi dire la mère et l'institutrice de nos pères ; elle éclaira leur intelligence, elle forma leurs cœurs. Plus que jamais la force, la puissance, l'efficacité de la prière sont mises en doute ; plus que jamais l'influence du clergé est combattue, repoussée ; il est temps

de prouver que nous devons cette civilisation, dont nous sommes si fiers, à la prière de Clotilde, à la prière de Clovis, à la science, au dévoûment des évêques et du clergé.

Sainte Clotilde, saint Remy, Clovis, apparaîtront dans ce livre avec des caractères qui ne cesseront jamais d'être vrais. Sainte Clotilde, c'est la femme bonne, charitable, pieuse. Pour accomplir de grandes choses, elle compte sur le secours de Dieu plutôt que sur ses propres forces : elle prie, elle pleure, souffre, elle se dévoue. Saint Remy, c'est l'évêque catholique, pasteur du peuple, ne négligeant rien de ce qui peut procurer la gloire de Dieu et le bonheur des hommes. Clovis, c'est le monarque tout-puissant, sage, prudent, modéré quand il écoute les préceptes de la religion, ambitieux, cruel, sanguinaire quand il suit ses penchants ; seule l'influence salutaire de l'Évangile apaise la férocité de son cœur, et la crainte des jugements de Dieu l'oblige à faire pénitence de ses crimes, à réparer par de bonnes œuvres le mal qu'il a fait.

La tâche que nous avons entreprise est, sans doute, au-dessus de nos forces, et nous réclamons l'indulgence du lecteur : que d'autres fassent mieux que nous. Dans ce siècle, et c'est là notre excuse, chacun doit se dévouer pour la défense de la vérité et de cette grande Eglise catholique, mère de tous les peuples civilisés.

INTRODUCTION

GRANDEUR ET BEAUTÉ DE LA MISSION DE LA FEMME CATHOLIQUE.

La Bible,—livre inexplicable, si l'on refuse d'admettre qu'il fut dicté par l'Esprit-Saint,—nous rend raison de toutes son misères et de toutes nos douleurs. Sans ce livre divin, le monde est une énigme et l'humanité ne comprend rien aux phases de travail et de peine par lesquelles elle passe depuis tant de siècles. Si nous voulons expliquer la triste condition de la femme pendant toute l'antiquité païënne, si nous voulons savoir pourquoi elle est encore si maltraitée, dans les pays où la lumière de l'Évangile n'est pas arri-

vée, ouvrons la Genèse. Adam, le premier homme, placé dans un paradis de délices, roi de toute la création, maître absolu des animaux et des plantes, s'ennuie cependant, *parce qu'il n'a pas d'aide semblable à lui.* " Que [1] servait à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avait mis en son pouvoir, et au milieu des quatre grands fleuves dont les eaux traînaient des trésors ? Au reste, sous un ciel si pur que, sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent la nôtre et produisent les orages, il s'élevait de la terre, par une bénigne chaleur, une vapeur douce qui se distillait en rosée et qui arrosait la terre et toutes ses plantes ; l'homme était seul et le plus seul de tous les animaux ; car il voyait tous les autres partagés et appareillés en deux sexes : et, dit l'Écriture, il n'y avait que l'homme à qui on ne trouvait point d'aide semblable à lui. Solitaire, sans compagne, sans conversation, sans douceur,

(1) Bossuet.—*Elévations sur les Mystères.*

sans espérance de postérité et ne sachant à qui laisser ou avec qui partager ce grand héritage, et tant de biens que Dieu lui avait donnés, il vivait tranquille, abandonné à sa providence, sans rien demander, et Dieu aussi, de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage, dit ces paroles : " Il n'est pas bon que l'homme soit seul, donnons lui une aide semblable à lui." Ecoutons le récit de Moïse : " Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil, et lorsqu'il était endormi, il tira une de ses côtes et mit la chair à sa place, et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma la première femme, et il l'amena à Adam. Alors Adam dit : " Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair......C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair (1)." Résumant, avec

(1) Genèse, chapitre 11, versets 21-22-23-24. Saint Thomas, *Somme théologique*, 1re partie, ques. XCII, articles 2 et 3.

une éloquente précision, toute la doctrine des Pères de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin, dans la *Somme théologique*, commente de la manière suivante cette belle page de la Genèse. " S'il convenait que la femme, dans la première institution des choses, fût tirée de l'homme, ce que l'on ne saurait dire des autres animaux, cela convenait premièrement pour établir en quelque sorte la dignité du premier homme, pour qu'il fût, à l'image de Dieu, le principe de toute son espèce, comme Dieu est le principe de toutes les choses. Ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul : Dieu a tiré d'un seul toute la race humaine. Secondement, Dieu l'a ainsi voulu, pour que l'homme aimât davantage la femme et lui fût inséparablement attaché, sachant qu'elle lui devait son origine. D'où vient qu'il est dit : elle a été tirée de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et cela convenait uniquement à l'espèce humaine, puisque l'homme et la femme

doivent demeurer toute leur vie ensemble, tandis que rien de semblable ne se voit dans les autres animaux. Troisièmement, parce que l'homme et la femme unissent leur existence, non-seulement pour la propagation de l'espèce, comme les autres animaux, mais encore pour les nécessités de la vie domestique, dans laquelle il y a des devoirs pour l'homme et pour la femme, et où l'homme est le chef de la femme. Il convenait donc réellement que la femme fut tirée de l'homme comme de son principe. On peut donner une quatrième raison mystique ou sacramentelle. C'est là une figure de la formation de l'Eglise qui tire son principe de Jésus-Christ. Il était réellement convenable que la femme fut formée d'une côte de l'homme, en premier lieu, pour montrer qu'entre l'homme et la femme devait régner une société véritable, et comme la femme ne doit pas dominer sur l'homme, elle n'est pas tirée de la tête de ce dernier, elle ne l'est pas non plus de ses

pieds, parce qu'elle ne doit être ni méprisée, ni subjuguée comme une esclave."

Mais le démon vint troubler cet amour, cet ordre, cette harmonie. Il séduisit la femme ; à son tour la femme séduisit Adam, et, par la femme, le péché entra dans le monde, et, avec le péché, le travail, la douleur, la mort ! Ecoutons l'éternel Jéhova, prononçant la terrible sentence d'Eve, la mère de tous les vivants : " Je multiplerai vos maux et vos enfantements : vous enfanterez dans la douleur ; vous serez sous la puissance de votre mari et il vous dominera (1)." Elle était presque l'égale de son époux, elle était sa compagne bien-aimée, l'objet de son affection ; et maintenant qu'elle a écouté le serpent, elle est sous la puissance de son mari et l'homme la domine. Comme l'homme, elle travaille, elle mange son pain à la sueur de son front, et, punition plus dure encore, elle enfante dans la douleur ; elle est dominée, elle est esclave.

(1) Genèse, ch. 3, verset 16.

L'histoire de tous les peuples, avant Jésus-Christ, nous offre le plus éloquent, mais aussi le plus douloureux commentaire de cette page de la Genèse. Jetons un rapide coup d'œil sur les sociétés païennes et nous serons convaincus que la condamnation prononcée, après le péché originel, contre la femme, a été, hélas ! tristement exécutée chez toutes les nations de la terre. Dans l'Inde, et dans tous les pays où domine la religion de Brahma, la femme, après une vie presque nulle, car dans l'Inde la mère ne forme pas le cœur de ses enfants, est souvent obligée de descendre vivante dans le tombeau de son époux ou de se précipiter dans les flammes qui dévorent son cadavre. Depuis des siècles, en Chine, au Japon, nations où l'esprit ne fait aucun progrès, esclave de son père pendant son enfance, esclave de son époux pendant l'âge mur et la vieillesse, la femme passe ses jours dans des appartements réservés, respire un air vicié, demeure étrangère aux douceurs, aux charmes de la société.

Souvent elle est condamnée à voir les enfants, qu'elle a portés dans son sein, jetés en pâture aux animaux sauvages. Pour elle, la vie du cœur n'existe pas plus que la vie de l'intelligence.

Fatigué des vices de Rome, honteux des turpitudes où se plongeait la société paiënne aux premiers siècles de l'ère chrétienne, Tacite, afin de réveiller ses concitoyens endormis, écrivit un livre sur les mœurs des Germains. D'après le grand historien, les Germains professaient pour la femme le plus grand respect ; ils croyaient qu'il y avait en elle quelque chose de divin. Elle assistait à toutes les délibérations importantes, et souvent sa parole l'emportait sur les conseils des plus braves guerriers. Mais Tacite ne visita jamais la Germanie, et chez les barbares habitants des sombres et profondes forêts de cette vaste contrée, comme partout ailleurs, la femme était méprisée, avilie.... le mariage était une vente, la femme devenait la propriété de l'homme qui l'épousait. Il pouvait en

faire ce qu'il voulait et même la tuer. A la mort du mari, souvent l'épouse était brûlée et enterrée avec lui. Dans les Gaules, le mari avait droit de vie et de mort sur sa femme. Bien des fois, comme dans l'Inde, on jetait dans le tombeau d'un riche, d'un puissant, d'un prince, son cheval, ses armes avec la compagne de ses jours. Nous, chrétiens, nous admirons, dans les poëtes de Rome et de la Grèce, les quelques nobles caractères de femme. Mais les poëtes s'écartaient de la vérité. Homère, contemporain de Salomon, vivait dans un siècle ou la Grèce commencait seulement à devenir une nation. Ses mœurs étaient simples ; les traditions promitives n'étaient pas encore complètement oubliées ; aussi, dans Homère, la fidélité de Pénélope nous touche ; les malheurs d'Andromaque nous émeuvent et des larmes mouillent nos yeux quand Virgile nous montre cette courageuse épouse d'Hector, " aux portes de la ville, dans un bois sacré, et sur les bords d'un faux Simoïs, offrant à la cendre

de son époux un festin solennel et de lugubres présents. Devant un vain tombeau de gazon, entre deux autels consacrés par sa douleur comme une source de larmes, elle invoquait les manes d'Hector."

> Ante Urben, in luco, falsi Simeontis ad undam,
> libabat cineri, Andromache, manes que vocabat
> Hectoreum ad tumulum, veridi quem cespite inanem,
> et Geminas, causam lacrymis, sacraverat aras (1).

Nous devons au plus parfait des tragiques grecs, à Sophocle, le type peut-être le plus beau et le plus touchant de la piété filliale, que l'antiquité nous ait laissé. Antigone sert de guide à son père aveugle, elle accompagne le malheureux Œdipe, partout où le pousse la fureur des dieux. Par son inépuisable dévouement, ses soins empressés, ses douces paroles, elle console ce père infortuné. Pénélope, Andromaque, Antigone, l'épouse, la mère, la fille, c'est à notre avis ce que nous a laissé de plus beau la poésie grecque. Ces femmes furent admirables, et malheureusement l'histoire,

(1) Virgile,—*Enéide.* Livre troisième.

plus véridique que la poésie, nous dit, avec éloquence, combien fut dure et pénible la condition des femmes chez les Grecs et chez les Romains. En temps de guerre, jamais le soldat ne sut respecter l'épouse et la vierge. Souvent les vainqueurs les conduisaient captives, infortunées, dans de lointaines contrées. Jeunes, elles étaiènt contraintes de partager la couche d'un homme dont les mains étaient encore teintes du sang d'un père ou d'un époux. Brisées par l'âge et les fatigues, elles étaient condamnées aux travaux les plus humiliants. Si l'on veut se convaincre du mépris avec lequel les Grecs et les Romains traitaient la femme, qu'on lise leurs historiens et leurs philosophes. Aux yeux d'Hésiode, la femme, " C'est une engeance maudite, le plus grand fléau du genre humain." Eschyle ne craint pas d'adresser aux femmes ces paroles pleines d'ironie et d'amertume : " Vous êtes pour la ville et la maison les pires fléaux." Le grave Caton disait souvent en parlant des dames de son époque :

“ Lâchez la bride à cet animal sans raison, et flattez-vous ensuite de pouvoir modérer ses emportements.” Du reste, le Romain désignait les femmes par des expressions qui font bien voir toute l’infériorité des filles d’Eve. “ Le sexe faible, léger, incapable de travaux sérieux : *Sexus imbecilis, levis, impar laboribus.*” Platon, le plus sage des Grecs, condamnait le mariage, établissait la communauté des femmes, et détruisait ainsi la base de toute famille et de toute société. Méprisée, asservie, la femme s’abandonna à tous les vices, et quand le Sauveur Jésus s’incarna dans le sein d’une Vierge, à Rome, toute pudeur était perdue. La matrone romaine aimait le luxe, les plaisirs de la table, se plongeait dans la débauche et l’obscénité. Elle était cruelle, se plaisait aux spectacles de gladiateurs, battait des mains quand un pauvre malheureux expirait sous la dent meurtrière d’un lion ou d’un tigre, dans l’arêne du Colysée. Si l’on veut savoir à quel degré de déchéance étaient tombées les filles

d'Eve, qu'on lise la sixième satire de Juvénal.

Même chez les Hébreux, peuple choisi de Dieu, nation presque continuellement en relation avec le Créateur, la femme eut à souffrir. Sans doute, son sort ne fut pas aussi malheureux, sa condition ne fut pas aussi avilie, aussi abaissée qu'en Chine, en Grèce, en Italie; cependant elle supporta les conséquences de sa faute. Les patriarches purent épouser plusieurs femmes et cette pluralité fut la source de bien des douleurs. Rachel est la bien-aimée de Jacob et Lia se plaint d'être méprisée. Moïse veut qu'on répudie la femme adultère et il ne réserve pas une punition aussi dure à l'homme coupable. En Judée, la femme partage les travaux de son époux, elle veille aux soins de sa maison, mais elle n'est jamais chargée de l'éducation de ses enfants. Son intelligence et son cœur ne reçoivent pas, comme chez les chrétiens, une noble et grande culture. Nous ne trouvons pas, dans l'histoire du peuple de Dieu, ces

épouses admirables, fortes, énergiques, soutenant leur mari dans les entreprises difficiles, les portant au bien, aux œuvres de charité et de miséricorde, les consolant dans l'épreuve, veillant avec tendresse à leur chevet de malade. La main de Dieu frappe Job, l'homme juste, charitable, miséricordieux ; ses biens ont disparu, sa fortune s'est évanouie ; la mort a couché dans la tombe ses enfants bien-aimés ; son corps n'est plus qu'un amas de plaies que les vers rongent. Près de cet homme ainsi éprouvé, le christianisme aurait placé une sainte et courageuse femme ; nuit et jour elle aurait veillé près de son cher malade ; elle lui aurait parlé du Ciel, elle lui aurait dit : Mon ami, courage, souffrons sur la terre ; et, au ciel, notre récompense sera plus grande, notre couronne plus resplendissante ! Et la femme de Job insulte à son malheur : " Demeurez encore dans votre simplicité, bénissez Dieu et mourez (1), ! " lui dit-elle avec

(1) Livre de Job, ch. 2. v. 9.

une mordante ironie. La femme de Tobie tient la même conduite ; au lieu de fortifier ce juste, elle lui adresse des reproches ; au lieu de louer sa charité, au lieu de l'approuver lorsqu'il s'en va, pendant la nuit, au péril de sa vie, ensevelir ses frères que la mort a frappés, elle se moque de ses bonnes œuvres. Et dans le christianisme, que de femmes s'en vont, en secret, porter un peu de pain au vieillard abandonné, quelques vêtements au pauvre orphelin, quelques consolations à la veuve! que d'épouses, par leurs sollicitations réitérées, forcent pour ainsi dire leur mari à faire le bien, à pratiquer la charité ! Que de maris doivent leur conversion à une épouse chrétienne! Cependant, la Bible nous a conservé l'histoire de trois femmes, admirables de courage, de dévouement, de vertus : Judith, Esther, et la mère des Machabées. Judith veuve, vit dans la retraite, le deuil, les larmes, les mortifications ; le monde ne la voit plus paraître à ces fêtes joyeuses dont elle était jadis le plus bel ornement. Elle

prie, visite les malades, porte son aumône au pauvre, va consoler les malheureux. Un jour, l'ennemi se présente devant la cité de Béthulie, entoure d'une armée nombreuse les remparts de la petite forteresse. Tout manque aux assiégés, même le pain et l'eau. Dans quelques jours, ils seront obligés de se rendre à discrétion. Judith a prié, elle a jeûné sous la cendre et le cilice, et le Dieu d'Israël inspire à son cœur une mâle résolution. Un jour, Judith sort de la ville assiégée ; elle a repris ses parures, elle a retrouvé tout l'éclat de sa beauté ; elle charme l'esprit d'Holopherne, elle gagne son cœur. Bientôt les habitants de Béthulie sont délivrés et le peuple de cette cité chante en l'honneur de Judith le cantique : " Béni soit le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre, et qui a conduit votre main pour trancher la tête au chef de nos ennemis ! " La figure d'Esther a quelque chose de plus doux et de plus touchant. Arrivée au trône, par les conseils de Mardochée, épouse du plus puissant monarque de la terre, elle ne fait

rien connaître à son père adoptif; elle agit après avoir prié; quand elle paraît devant son royal époux, elle tremble, elle pâlit, elle tombe en défaillance et, cependant, grâces à Dieu, elle sauve les Juifs encore captifs sur les bords des fleuves de Babylone. Que de reines catholiques ont sauvé leurs peuples et conservé à leurs enfants, pauvres orphelins, la couronne paternelle ! On approchait du jour si ardemment désiré par les prophètes, quand la courageuse mère des Machabées fut le témoin héroïque du martyre de ses enfants. Comme elles sont belles, comme elles sont nobles et fortes les paroles qu'elle adresse à son dernier enfant : " (1) Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et toutes les choses qui y sont renfermées; et de bien comprendre que Dieu les a créées

(I) Les Machabées, livre II, versets 27-28-29.

de rien aussi bien que tous les hommes ; en agissant ainsi, vous ne craindrez pas ce cruel bourreau, mais, vous rendant digne d'avoir part aux souffrances de vos frères, vous recevrez de bon cœur la mort afin que je vous reçoive de nouveau avec vos frères dans la miséricorde de Dieu." Nous trouverons dans le christianisme des mères dignes imitatrices de la mère des Machabées, et dans les Gaules nous verrons la mère du jeune saint Symphorien, accourir au supplice de son fils pour le fortifier dans la foi et lui montrer au ciel la récompense qui l'attend, s'il persévère et verse son sang pour Jésus-Christ.

Après Jésus-Christ, la condition de la femme change complètement ; elle est appelée à remplir les missions les plus pénibles et les plus honorables ; elle redevient la compagne de l'homme, elle partage toutes ses joies comme toutes ses peines. A la femme appartiendra désormais le rôle le plus important dans la formation et l'éducation des enfants ; même dans les choses

de la religion elle aura une grande mission à remplir. Elle sera martyre, elle sera vierge, elle sera l'aide et le soutien des apôtres ; il existe même un apostolat fécond dont elle sera pour ainsi dire chargée d'une manière spéciale : l'apostolat de la charité et de la prière. La femme est ainsi relevée de ses chûtes et de ses abaissements ; et pourrait-il en être autrement lorsque le corps du fils de Dieu, Sauveur de l'humanité, a été formé du plus pur sang de la Vierge Marie ? Les protestants rejettent le culte de la Vierge, mère du Sauveur, et, cependant, de tout temps dans l'Eglise, Marie a été honorée d'un culte particulier ; elle était au cénacle, persévérant dans la prière avec les apôtres et les saintes femmes. Pendant toute sa vie, elle fut la force, la consolation, le conseil des premiers missionnaires de l'Evangile ; après sa mort, tous les chrétiens l'invoquèrent, et son image vénérée trouva place dans les catacombes, à côté de l'image de Jésus, agneau immolé pour le salut des hommes. Eh quoi ! nous refuserions nos

hommages à la sainte Vierge, lorsque les anges eux-mêmes la reconnaissent pour leur reine et la saluent pleine de grâces ! " La grâce de Marie, dit saint Thomas (1), se répand sur tous les hommes. C'est beaucoup que chaque saint ait une grâce suffisante au salut de plusieurs hommes ; mais avoir une grâce suffisante au salut de tous les hommes du monde, y a-t-il rien audelà ? Jésus-Christ a cette grâce et la très-sainte Vierge pareillement. Point de péril dont la glorieuse Vierge ne puisse vous sauver ; mille boucliers, mille remèdes contre les périls sont suspendus à elle. Pas d'actes de vertus pour lesquels vous ne puissiez obtenir d'elle une aide. C'est pourquoi elle dit d'elle-même : J'ai en moi tout espoir de vie et de vertu."

Voulons-nous connaître toutes les gloires, toutes les grandeurs de Marie, reine du ciel et de la terre ? écoutons les Pères de l'Eglise : " L'œuvre de notre perte," disent-

(1) Saint Thomas.—*Opuscule sur la Salutation Angélique.*

ils, a commencé par une femme ; l'œuvre de notre salut a commencé aussi par une femme ; le sang de Jésus, c'est le sang de Marie ; c'est une gloire pour Jésus d'être né d'une vierge ; au Calvaire, Marie partage toutes les souffrances de son fils et coopère pour ainsi dire à notre rédemption. " Bossuet, éloquent interprète de toute la tradition, explique en plusieurs endroits de ses sermons cette belle et sublime doctrine : "L'ouvrage de notre corruption a commencé par Eve, l'ouvrage de notre réparation par Marie. Un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : " Vous serez comme des dieux, " lui dit-il. L'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par sa société avec le vrai Dieu.—Le Seigneur est avec vous, lui dit Gabriel. L'ange de ténèbres parlant à Eve, travaille à lui persuader la rébellion :— Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé ? L'ange de lumière parlant à Marie lui per-

suade l'obéissance : Ne craignez point, Marie, rien n'est impossible au Seigneur ! Eve était vierge encore, et Marie est vierge. Eve encore vierge avait son époux, et Marie vierge des vierges avait son époux. La parole de mort fut portée à Eve et la parole de vie à la sainte Vierge. Eve crut au serpent, et Marie à l'ange. Ainsi, dit le docte Tertullien, une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve a gâté en croyant au diable. Eve séduite par le démon est contrainte de fuir la face de Dieu et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu, afin, dit l'ancien Irénée, afin que la vierge Marie fut l'avocate de la vierge Eve (1). "Intercédez pour nous, ô bienheureuse Marie, vous avez en vos mains, si je l'ose dire, la clef des bénédictions divines. C'est votre fils qui est cette clef mystérieuse par laquelle sont ouverts les coffres du Père éternel. Il ferme

(1) Bossuet.—*Sermon pour la fête du Rosaire.*

et personne n'ouvre ; il ouvre et personne ne ferme. C'est son sang innocent qui fait inonder sur nous les trésors des grâces célestes, et à quel autre donnera-t-il plus de droit sur ce sang qu'à celle dont il a tiré tout son sang ? Sa chair est votre chair, ô Marie, son sang est votre sang, et il me semble que ce sang précieux prenait plaisir à ruisseler pour vous à gros bouillons sur la croix, sentant bien que vous étiez la source dont il découlait (1). " Dans le même sermon, Bossuet, s'inspirant de la doctrine de saint Augustin, démontre qu'il était bienséant que la sainte chair du Sauveur fut, pour ainsi dire, embellie de la pureté d'un sang virginal. " Comme le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit saint Augustin, qu'il était bienséant que la sainte chair du Sauveur fut, pour ainsi dire, embellie de toute la pureté d'un sang virginal, afin qu'elle fut digne d'être unie au Verbe divin

(1) Bossuet.—*Sermon sur la compassion de la Vierge.*

et d'être présentée au Père éternel comme une victime vivante pour l'expiation de nos fautes ; tellement que la pureté qui est dans la chair de Jésus est dérivée en partie de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence et la consacra comme un temple vivant au fils du Dieu vivant (1). " Bossuet est admirable lorsqu'il nous représente la sainte Vierge debout au pied de la Croix ! Ecoutons le grand orateur. Quelle simplicité dans le langage ! quelle grandeur, quelle sublimité dans la pensée. " La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par défaillance ? au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ? *Stabat juxta crucem Mater dolorosa.* Elle est debout auprès de la Croix. Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pas diminué ses forces ; la constance et l'affliction vont d'un pas égal, et elle té-

(1) Bossuet.—*Sermon sur la compassion de la Vierge.*

moigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. Que reste-t-il donc, chrétiens, sinon que son fils bien-aimé, qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation, lui communique encore sa fécondité (1)." Ainsi l'aigle de Meaux plane dans les régions les plus élevées de la théologie, et en lisant les œuvres immortelles de celui que La Bruyère a proclamé un Père de l'Eglise, on est forcé de monter avec lui sur ces hauteurs sublimes d'où le regard ébloui semble déjà entrevoir quelques-unes des splendeurs du ciel.

Sans doute, Jésus-Christ est le seul auteur de notre rédemption ; seul il a racheté la femme et lui a rendu quelque chose de sa gloire primitive ; mais n'est-ce pas un honneur pour ce sexe que l'Eglise, dans une de ses prières, appelle le sexe dévot, de pouvoir montrer sur le Calvaire, debout, auprès de la Croix, Marie, mère du Sauveur, Marie, notre divine mère ? L'Evangile nous montre

(1) Bossuet.—*Sermon sur la compassion de la Sainte Vierge.*

Jésus en relation avec plusieurs femmes dont quelques-unes devinrent dans la suite des modèles de vertu. Où trouver une foi plus grande, une confiance plus entière que la foi et la confiance de cette femme affligée, dit l'Evangile, depuis douze ans, d'une perte de sang ? Trop humble pour demander elle-même sa guérison, au Sauveur Jésus, trop humble pour entrer en conversation avec l'homme-Dieu, elle touche la frange de sa robe et elle est guérie. Jésus, ému par cette foi et cette humilité, se retourne et lui dit : " Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée." Depuis ce moment, ajoute l'évangéliste, cette femme fut guérie (1). La foi et la confiance de la chananéenne ne sont pas moins admirables : sa fille est tourmentée du démon ; elle apprend que le Sauveur se trouve du côté de Tyr et de Sidon, aussitôt elle se précipite sur les pas de Jésus. Elle crie : fils de David, ayez pitié de moi, car ma fille est tourmen-

(1) Saint Mathieu, ch. IV, ver. 18 et suivants.

tée par le démon; et le Sauveur, pour éprouver sa foi, semble ne pas écouter sa prière; mais, loin d'ébranler la confiance de cette femme, la conduite du Seigneur ne fait qu'augmenter la ferveur de sa prière; à genoux aux pieds du Sauveur elle demande les miettes qui tombent de la table divine, et Jésus touché (1) par une foi si vive, lui dit: " O femme, votre foi est grande! qu'il vous soit fait comme vous désirez, et sa fille fut guérie à l'heure même." Non seulement, le divin rédempteur, accorde aux femmes vertueuses, humbles, confiantes, ce qu'elles demandent avec foi et persévérance, mais encore afin de bien nous faire voir que désormais la femme est réhabilitée, que le sang versé sur le calvaire l'a rachetée de toutes ses défaillances, Jésus convertit trois femmes connues, hélas! par les plus tristes égarements. A la Samaritaine, il révèle les mystères de la grâce, de cette

(1) Saint Mathieu, ch. XV, vers. 22 et suivants.

eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle, de cette eau qui désaltère pour toujours. A la femme adultère, il révèle que dans la suite, un repentir sincère effacera les péchés et méritera le pardon. Jésus condamne en elle le péché, et non le pécheur selon une pensée de saint Augustin (1). Marie-Madeleine, pécheresse publique, vient, conduite par la grâce de Dieu, à la maison de Simon; elle porte avec elle un vase d'albâtre plein d'huile et de parfum; elle se jette aux pieds du Sauveur, les arrose de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, les baise et les embaume de ce parfum (2), et Jésus, lisant dans le cœur de Marie-Madeleine, son repentir, et ses bonnes et fortes résolutions, prononce ces belles et touchantes paroles: Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. En compagnie de la sainte Vierge, les saintes femmes suivirent le Sauveur dans toutes ses courses évangéliques à travers

(1) Saint Augustin trente troisième traité sur saint Jean.
(2) Saint Luc, ch. VII, v. 36 et suivants.

les bourgades et les villes de la Judée. Elles sacrifièrent tout pour donner des soins précieux au divin pasteur. Quand arriva l'heure de la passion, heure des trahisons, des reniements, des humiliations, plus courageuses que les apôtres et les disciples, elles suivirent, dans les rues de Jérusalem, Jésus accusé, insulté, calomnié, lié comme un misérable scélérat, couronné d'épines comme un roi de théâtre. Elles le suivirent sur la route du calvaire, lorsqu'il était chargé de la croix et marchait au supplice; une d'elles, l'Eglise l'honore sous le nom de Véronique, traverse la foule insultante, fend les rangs pressés des bourreaux, essuie le visage couvert de poussière, de sueur et de sang, du divin Sauveur et l'auguste figure de Jésus, demeure gravée sur le linge de Véronique. Ces saintes et courageuses femmes assistent, sur la cîme attristée du Golgotha à toutes les souffrances de Jésus: Elles veulent recueillir les dernières paroles et le dernier soupir de leur Dieu; seul, le disciple bien

aimé était présent au calvaire ; les autres apôtres avaient pris la fuite, ils se tenaient cachés, et Marie-Madeleine était là avec Jeanne, Marie mère de Jacques, et quelques autres avec la mère du Sauveur. Elles aidèrent les deux disciples qui descendirent le corps de Jésus de la croix et le déposèrent dans ce *sépulcre tout neuf où personne n'avait encore été enseveli.* Le lendemain du Sabbat, de grand matin, elles viennent au tombeau avec les aromates et les parfums qu'elles avaient préparés. Les soldats, placés près de ce tombeau pour garder le cadavre du Christ, ne sont plus là, la grosse pierre, roulée par les Juifs sur ce sépulcre est ôtée. Se penchant vers l'intérieur du tombeau les saintes femmes n'aperçoivent plus le corps du divin Sauveur ; Jésus n'était plus là ! Il était ressuscité ! Jésus se manifeste d'abord à Marie-Madeleine, la sœur de Lazare ; le ressuscité de Béthanie, ne pouvait se résigner à ne plus voir le corps de son Sauveur. Elle se tenait près du tombeau,

dans ce tombeau avait reposé son amour : cette sainte persévérance eut bientôt sa récompense. " Elle se retourne, elle voit Jésus debout sans savoir que c'est lui. Elle demande son Sauveur, et Jésus lui dit, Marie ; à ces mots elle reconnaît son maître, son Seigneur, son Dieu, et Marie-Madeleine reçoit sur le Calvaire, tout près du lieu où la croix avait été plantée, la grande mission d'annoncer aux apôtres la résurrection du fils de Dieu.

Après l'ascension du Sauveur, les apôtres se dispersent dans l'univers entier pour prêcher l'Evangile De saintes femmes les accompagnent et souvent leur préparent la voie. Dès son *origine*, le christianisme prêche le respect des veuves et des vierges : " Honorez dit saint Paul les veuves qui sont véritablement veuves (1). " Saint Pierre recommande aux maris de vivre sagement avec leurs femmes, de les traiter avec honneur comme le sexe le plus

(1) Saint Paul, Epître à Thimothée, ch. 5, v. 3.

faible, considérant qu'elles sont comme eux les héritières de la grâce qui donne la vie [1]. Saint Jean écrit à la dame Electe une de ces lettres, où selon sa sainte habitude, il recommande la charité, l'amour du prochain. Les évêques des premiers siècles donnent aux vierges les soins les plus assidus; le deuxième successeur de saint Pierre, saint Clément, dans ses lettres éloquentes, trace d'une main ferme et assurée, les devoirs des vierges chrétiennes: " Quiconque, dit cet illustre pontife, ce martyr de la foi, quiconque a pris sans détour la résolution de garder une pureté inviolable, doit orner sa vie tout entière en vue de conquérir le royaume céleste; or ni l'éloquence, l'illustration de la naissance ou du talent, ni la beauté, ni aucun des avantages de la nature ou de l'éducation ne peuvent rien pour une telle conquête; on la ravit par une foi féconde en œuvre. Les œuvres inspirées par la foi attestent seule

(1) Première Epître de s. Paul, ch. 3, v. r.

une véritable justice, une saintcté éprouvée...... c'est la sainte virginité qui a enfanté le fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur ; le corps qu'il a voulu revêtir en ce monde pour le livrer aux douleurs, aux ignominies, il l'a emprunté à la virginité sacrée. L'excellence, la dignité de cette vertu pouvaient-elles éclater davantage. Veux-tu être chrétien, suis donc pas à pas les traces du Christ. Jean le précurseur, l'ange du Seigneur sur la terre le plus grand parmi les fils des femmes, fut vierge. Imite donc cet envoyé de Dieu, prends-le pour modèle et pour objet d'un amour de prédilection. Il fut vierge aussi cet autre Jean qui reposa sur la poitrine du Seigneur, et ce fut pour cela même que le Christ daigna l'honorer d'une particulière tendresse.... Quiconque s'est engagé devant Dieu à vivre dans la chasteté, doit ceindre ses reins de la force et de la vertu divines ; crucifier sa chair pour vivre uniquement dans la pratique d'une piété sincère et d'un renoncement absolu ; bannir

de son cœur l'esprit du monde, les vaines préoccupations, les désirs et les joies du siècle ; fuir les festins et l'oisiveté, les relations et le commerce d'un monde auquel il est devenu étranger. Pour lui, la terre est un exil ; c'est vers les cieux qu'il dirige toutes ses aspirations. Il travaille pour la patrie céleste. Tous ses vœux sont fixés vers la demeure de la gloire éternelle ; mort au monde, il vit comme les anges d'une vie céleste et divine, servant avec une conscience immaculée le Dieu tout-puissant par J.-C. N. S., et dans la vertu de l'Esprit-Saint (1).

Pendant son exil à Pathmos, l'apôtre bien-aimé avait vu quelques-unes des joies de la céleste Jérusalem. Il avait vu les vierges suivre l'agneau partout où il allait. Dans l'Apocalypse, saint Jean nous montre Dieu donnant à la femme, poursuivie par le dragon, deux grandes ailes ; ces ailes signifient, d'après les plus sages interprêtes,

(1) Première Epitre de saint Clément aux Vierges.

la vie contemplative et la vie active; les vierges qui vivent dans la retraite, le jeûne, la prière, les mortifications. et les vierges qui se dévouent au service du prochain, au soulagement de toutes ses misères. Les unes écartent les foudres de Dieu, attirent sur la terre desséchée les grâces du ciel, comme une pluie abondante; le monde les proclame inutiles, et, sans leurs prières, leurs bonnes œuvres, leurs rudes pénitences, Dieu peut-être ferait tomber sur ce monde pervers et corrompu une pluie de feu et de soufre, et alors il périrait comme Sodome et Gomorrhe. Les autres veillent au chevet des malades, nourrissent les vieillards, recueillent l'orphelin. Dès les premiers siècles, le Christianisme donna au monde étonné le noble et grand spectacle de jeunes vierges renonçant aux plaisirs, aux joies, à la fortune, pour servir Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres. Les Césars, les proconsuls voulurent, tantôt par les promesses les plus séduisantes, tantôt par les supplices les plus cruels, les

détourner de leur sainte vocation ; elles aimèrent mieux mourir que perdre leur virginité. Au milieu des tourments, elles levaient leur regard vers le ciel ; elles voyaient Jésus au milieu des vierges, et elles étonnaient leurs bourreaux par leur courageuse attitude, la fermeté de leurs paroles, leur admirable constance. Rien n'égale l'héroïsme des martyrs des deux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Femmes du dix-neuvième siècle, vous allez applaudir au théâtre ces tristes héroïnes que vous présentent nos modernes tragiques. Ah ! combien vous serait plus utile la lecture des actes de ces martyrs, vierges, jeunes femmes, mères de famille. Cette lecture réconforterait votre âme, élèverait votre cœur, vous pousserait en haut.

Nous nous bornerons dans nos citations, mais le lecteur nous permettra de faire passer devant les yeux de son âme quelques-unes de ces femmes héroïques trop peu connues de nos jours. Vierges, elles renoncent à tout pour suivre Jésus-Christ ;

elles se livrent à la contemplation des choses célestes ; fleurs divines, elles conservent pendant toute leur vie une douce et belle fraîcheur ; plantes divines, arrosées par les eaux du ciel, elles demeurent toujours vertes ; elles plaisent toujours au divin jardinier ; mères de famille, elles inspirent à leurs enfants le mépris du monde, la haîne du péché, et l'amour de Dieu jusqu'à l'oubli de soi-même ; elles les fortifient dans la foi, les exhortent au martyre et meurent ensuite dans les flammes ou sous la dent des bêtes féroces ; martyres, elles demeurent fermes dans la justice et la vérité en face même de la mort ; elles sont fortes comme ces soldats héroïques toujours prêts à verser leur sang pour la patrie ; elles donnent à Dieu le plus grand témoignage d'amour qu'on puisse lui donner sur cette terre, car elles sacrifient à Dieu le bien auquel l'homme tient le plus ici-bas, c'est-à-dire la vie. Symphorosa, illustre dame romaine, veuve d'un tribun militaire, martyr du Christ, pouvait, en sacrifiant aux idoles,

sauver sa vie et celle de ses enfants (ils étaient sept). Elle préféra la mort. Adrien la fit comparaître devant son tribunal et l'invita avec douceur à prendre part aux sacrifices ; la courageuse veuve répondit : " Gétulus, mon époux, et son frère Amantius étaient tribuns dans vos armées ; on les dénonça comme chrétiens. Ils furent appliqués à la torture ; on espérait ainsi les contraindre à sacrifier aux idoles, mais ils triomphèrent, et des tourments et de la rage des démons. Ils préférèrent la mort à l'apostasie : on leur trancha la tête. Ce supplice souffert pour Jésus-Christ, passe à vos yeux pour une ignominie, mais il constitue un honneur et une gloire immortelle devant les anges de Dieu. Ces martyrs, aujourd'hui au ciel, présentent au roi des rois les trophées de leurs souffrances et jouissent des béatitudes de l'éternelle vie." La fermeté de ce langage irrita l'Empereur. " Sacrifie aux dieux tout-puissants, toi et tes fils, s'écria-t-il, ou je vous fais tous égorger sur l'autel."—" Quel bonheur pour

nous, dit Symphorosa, s'il nous était ainsi donné d'être offerts comme une hostie sans tache à la gloire de Jésus-Christ."—" C'est à mes dieux que je veux vous immoler," dit Adrien.—Vos dieux, répondit Symphorosa, ne peuvent m'agréer pour leur victime ; si l'on me brûle comme un holocauste, c'est au nom de Jésus-Christ, mon Dieu, que je serai consumée, et les flammes qui dévorent vos démons n'en seront que plus ardentes. L'Empereur perdant l'espoir de vaincre un tel courage, ne dit plus que cette parole : Choisis ton sort, sacrifie ou meurs !—Croyez-vous donc, répondit Symphorosa, que la terreur puisse me faire changer de sentiments ? Mon unique désir est de reposer avec Gétulus, mon époux, que vous avez fait mettre à mort pour le nom du Christ (1) !" Conduite au temple d'Hercule, insultée, souffletée, suspendue par les cheveux, elle supporta ces outrages, ces supplices, avec une admirable résignation. Lassé de sa

(1) Actes authentiques de Symphorosa.

patience, l'Empereur lui fit attacher une pierre au cou et on la précipita dans l'Anio. Le lendemain, ses enfants souffrirent pour Jésus-Christ, et le martyre les réunit à leur père Gétulius, à leur courageuse mère Symphorosa. Sainte Félicité, la mère des sept martyrs, sommée par le proconsul Publius de sauver ses enfants en sacrifiant aux idoles, répondit avec une courageuse fermeté : " Mes enfants vivront éternellement avec Jésus-Christ s'ils lui sont fidèles, mais ils doivent s'attendre à des supplices qui ne finiront point s'ils sacrifient aux idoles " Puis se retournant vers ses enfants, elle leur dit : " Regardez le ciel, où Jésus-Christ vous attend avec ses saints ; persistez dans son amour, et combattez généreusement pour vos âmes. " Ses enfants furent tous martyrs, et sainte Félicité, dit saint Grégoire-le-Grand, " fut plus que martyre, puisqu'elle souffrit en quelque sorte ce que souffrait chacun de ses enfants. Elle commença son martyre dans l'aîné de ses enfants, et ne le consomma que par sa

propre mort [1] ". Dans les Gaules, le jeune Symphorien, éternel honneur de l'Eglise d'Autun, le jeune Symphorien, que saint Bénigne, premier apôtre de la Bourgogne, avait converti à Jésus-Christ, refuse de rendre hommage à la mère des dieux. Le proconsul Héraclius le condamna à avoir la tête tranchée. Symphorien marcha au supplice d'un pas assuré et le visage rayonnant de joie. Sa mère, doublement vénérable et par sa foi et par ses cheveux blancs, accourt non pour l'attendrir par ses larmes, mais pour l'affermir et l'animer par ses exhortations. Du haut des remparts, elle lui crie : " Symphorien, mon fils bien-aimé, souvenez-vous du Dieu vivant, montrez votre courage et votre foi ; on ne doit pas craindre une mort qui conduit sûrement à la vie. Pour ne pas regretter la terre, levez vos regards vers le ciel et méprisez des tourments qui durent si peu ; si vous avez de la constance, ils vont être changés

(1) Saint Grégoire-le-Grand.—*Homélie sur l'Evangile.*

en une félicité éternelle [1] ". Ainsi soutenu, par la voix de sa tendre mère et par la grâce du Ciel, le jeune chrétien subit généreusement son martyre. A la même époque, l'esclave Blandine étonnait ses bourreaux par sa courageuse attitude, et soutenait les Chrétiens envoyés au supplice par ses saintes exhortations ; les tourments les plus horribles ne purent vaincre sa foi, et la ville de Lyon associera jusqu'à la fin des siècles le nom de sainte Blandine au nom de saint Pothin, son premier évêque.

Par leur courage, la sainteté de leur vie, leur constance dans les tourments, sainte Félicité, sainte Perpétue, sainte Agathe, sainte Agnès, sainte Lucie, sainte Cécile, sainte Anastasie, méritent d'être citées au canon de la messe. A la fin du second siècle de l'ère chrétienne, à Carthage, sainte Perpétue, âgée de vingt-deux ans, mère d'un enfant encore à la mamelle, est arrêtée comme chrétienne ; on arrête avec elle

(1) Actes du martyre de saint Symphorien.

sainte Félicité, son esclave, mariée et enceinte. Sainte Perpétue nous a conservé le récit émouvant des souffrances qu'elle endura pendant sa captivité. Tertullien a terminé ce récit interrompu par la mort. “ Le bruit se répandit que nous devions être interrogés, raconte sainte Perpétue ; mon père vint de la ville à la prison ; accablé de tristesse, il me disait :—“ Ma fille,
“ prends pitié de mes cheveux blancs, aie
“ pitié de moi. Si je suis digne que tu m'ap-
“ pelles ton père, si je t'ai moi-même
“ élevée jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à
“ tes frères, ne me rends pas l'opprobre des
“ hommes. Regarde ta mère, vois ton fils
“ qui ne pourra vivre après toi. Quitte cette
“ obstination, de peur de nous perdre
“ tous.—” Mon père s'exprimait ainsi par tendresse pour moi, me baisant les mains, se jetant à mes pieds, pleurant, ne me nommant plus sa fille, mais sa dame..... Le lendemain, comme nous dinions, on vint nous chercher pour être interrogés. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quar-

tiers voisins, et une foule de peuple s'assembla près du tribunal.... Quand mon tour fut venu, mon père s'approcha de moi, tenant mon fils dans mes bras, et me dit :— " Ayez pitié de votre enfant. " Le procureur Hilarius me dit de son côté : " Epar- " gnez la vieillesse de votre père, épargnez " l'enfance de votre fils ; sacrifiez aux dieux " pour la prospérité des empereurs. "— Je n'en ferai rien, répondis-je.—" Etes-vous chrétienne ? " me dit-il ; et je répliquai : Je suis chrétienne...—Hilarius prononça notre sentence et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes ensuite pleines de joie à la prison (1). " " Félicité était grosse de huit mois," continue Tertullien ; " voyant le jour du spectacle si proche, elle était affligée, craignant que son martyre ne fut différé, parce qu'il n'était pas permis de mettre à mort les femmes enceintes. Les prières des confesseurs lui obtinrent une prompte et heureuse déli-

(1) Perpétue est l'auteur de ces Actes.

vrance ; elle devint mère d'une fille qu'une pieuse chrétienne éleva comme son enfant. Les deux courageuses martyres furent dépouillées et mises dans des filets pour être exposées à une vache furieuse ; mais le peuple lui-même se révolta de ce raffinement de cruauté ; on revêtit donc les généreuses femmes d'habits flottants. Exposée la première, Perpétue fut lancée en l'air et retomba sur le dos. Elle se mit sur son séant, renoua ses cheveux épars pour ne pas paraître en deuil, et voyant Félicité toute froissée de sa chute, elle lui donna la main afin de l'aider à se relever...... Enfin, après quelques moments de repos, les deux saintes femmes furent livrées au bourreau. Félicité tomba en partage à un confecteur maladroit qui lui fit jeter un cri de douleur, car ces exécutions étaient l'apprentissage des nouveaux gladiateurs. Perpétue conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du bourreau (1) ".

(1) Tiré des Actes du martyre de sainte Perpétue, par Tertullien.

Vierge de la Sicile, remarquable par sa beauté, Agathe, par les ordres du proconsul Quintianus, est enfermée dans une maison de débauche. Aux femmes qui veulent la séduire et la corrompre, elle répond : " Mon âme est affermie et fondée dans le Christ ; vos paroles ne sont que du vent, vos promesses qu'une pluie orageuse, vos menaces ressemblent à un fleuve ; mais ce vent, cette pluie, ce fleuve auront beau se déchaîner contre les fondements de ma maison, elle ne pourra tomber, parce qu'elle est assise sur la pierre ferme." Ces femmes de mauvaise vie déclarent qu'il est impossible de vaincre la vierge Agathe, et Quintianus la menace des plus cruels supplices. Mise à la torture, elle s'écrie en s'adressant à son bourreau : " J'éprouve au milieu de ces tourments autant de délices qu'en pourrait ressentir un homme à qui on annonce une heureuse nouvelle, ou qui revoit une personne déjà longtemps désirée, ou enfin qui découvre un riche trésor. Moi aussi, je me délecte au milieu de ces tourments d'un

instant. Le froment ne peut être mis au grenier si son épi n'a été fortement battu et réduit en paille; ainsi en est-il de mon âme. Elle ne peut entrer dans le paradis du Seigneur avec la palme du martyre, qu'elle n'ait auparavant livré mon corps à l'ingénieuse fureur de tes bourreaux." A ces paroles, Quintianus, irrité, ordonne qu'on lui arrache la mamelle, et après l'avoir déchirée, Agathe lui dit: "Impie, cruel et barbare! n'as-tu pas honte de mutiler dans une femme ce que tu as sucé dans ta mère? Mais je conserve intactes au-dedans de moi les mamelles spirituelles où je puise la nourriture de mon âme, et que j'ai consacrées dès mon enfance au Seigneur Jésus-Christ." Guérie miraculeusement, Agathe paraît de nouveau au tribunal de Quintianus. Ce sanguinaire proconsul ordonne de parsemer la prison de fragments de pots cassés et d'y joindre des charbons ardents, de dépouiller la vierge chrétienne et de la rouler sur ce lit de douleurs. Dieu, par des prodiges effrayants, préserva Agathe d'une

mort au milieu de si horribles tourments. Reconduite en prison, elle adressa au Seigneur cette touchante prière : “Seigneur, qui m'avez créée, qui m'avez gardée depuis mon enfance, qui m'avez donné dès la fleur de l'âge une vertu supérieure à mon sexe, qui avez éloigné de mon cœur l'amour du siècle et soustrait mon corps à la corruption ; vous qui m'avez rendue victorieuse des tourments du bourreau et fait mépriser le fer, le feu et les chaînes, qui enfin m'avez accordé au milieu de ces supplices le courage et la patience, je vous supplie de recevoir présentement mon âme, car il est temps de me retirer de ce monde pour m'introduire au sein de votre miséricorde (1).” Agathe pria ainsi, et sa prière terminée, elle rendit le dernier soupir. Les anges vinrent recueillir son âme et l'introduisirent dans la céleste patrie.

La constance de sainte Lucie ne fut pas moins grande : elle supporta les tourments les plus horribles avec une héroïque patience.

(1) Tiré des Actes du martyre de sainte Agathe.

Sainte Anastasie, après d'affreuses tortures, fut attachée à un poteau, les pieds et les mains étendus, et elle termina sa vie au milieu des flammes.

Sainte Agnès, à l'âge de douze ans, montra en face des bourreaux et dans les supplices un héroïque courage. Jetée dans un brasier ardent, les flammes épargnèrent celle que n'avait pas atteint le feu de la concupiscence, et Agnès, pleine d'allégresse, adressa à son divin époux cette belle prière : " O mon Dieu tout-puissant, digne de toute louange et de tout honneur, je vous loue et glorifie votre saint nom de ce que, par la vertu de votre fils unique, Jésus-Christ, j'ai vaincu la violence des tyrans et passé par le chemin de l'impureté sans être souillée. Pour comble de merveilles, je vois que votre Esprit céleste adoucit l'ardeur de ce feu, me rendant sa flamme douce et sa chaleur suave, et que les bourreaux qui me tourmentent éprouvent eux-mêmes la violence de cet élément. Béni soit votre saint nom, ô Seigneur, puisque

je vois déjà ce que je désirais, je jouis de ce que j'espérais, je tiens entre mes bras ce que j'aimais ; mon cœur, ma langue, mes entrailles, mon âme vous louent et vous glorifient. Je vais à vous, ô mon Dieu éternel, qui régnez avec votre fils unique Jésus-Christ, dans les siècles des siècles." Condamnée à périr par l'épée, elle adresse ces fortes paroles au bourreau qui hésite : "Que fais-tu, qu'attends-tu ? Qui te retient ? Fais mourir ce corps qui peut être vu des yeux des hommes dont je ne veux pas être regardée, et que l'âme vive, qui est agréable aux yeux de Dieu. Que ce Seigneur qui m'a élue pour épouse et auquel je veux plaire me veuille, par sa bonté, recevoir entre ses bras." Elle dit, et avant de recevoir le dernier coup, elle se couvre de ses vêtements. Elle est morte, et la pudeur veille encore ; elle est tombée à genoux, et sa main voile son visage (1)."

Un illustre et savant religieux, Dom Guéranyer, nous a donné une vie de

(1) Tiré des actes de sainte Agnès.

sainte Cécile. Où trouver plus de grandeur d'âme ? Quelle sublimité dans le langage de cette vierge ! Quelle noble fierté dans ses réponses ! Elle convertit à Jésus son fiancé ; elle va au martyre avec autant de joie que les mondains vont à leurs fêtes. " Mourir pour Jésus-Christ, ce n'est point sacrifier sa jeunesse," disait-elle à ses bourreaux, " c'est la renouveler ; c'est échanger un peu de fange contre un trésor, une tente de soldat contre un palais. Si l'on vous proposait en ce moment des pièces d'or, poids pour poids, contre des pièces de billon, que vous pouvez posséder, refuseriez-vous? Or, Jésus-Christ notre Dieu ne se contente pas de cet échange à poids égal, déjà si avantageux pour nous; ce qu'on lui offre, c'est-à-dire une vie passagère et courte, il le rend au centuple en y ajoutant l'éternité!" Pendant les trois siècles de persécution, les femmes prouvent la vérité de la religion en allant au martyre avec joie et bonheur, en gardant au milieu des tourments les plus affreux une calme et sereine

tranquillité ; elles prouvent aussi la vérité de la religion par la pratique de toutes les vertus, la charité sans bornes, l'humilité, la douceur, la chasteté. La Religion qui les transformait ainsi devait être venue du ciel. Un arbre pourri donne-t-il des fruits ?

Après la conversion de Constantin, la mission de la femme chrétienne, sans cesser d'être grande et noble, prend une autre direction. Dès lors les femmes travaillent pour embellir les églises, elles prient pour la conversion des peuples encore païens, elles sèment dans l'âme de leurs enfants encore à la mamelle de précieux germes de vertu. Presque toujours, à côté des grands hommes du christianisme, nous trouvons une bonne et vertueuse mère, une tendre et bien-aimée sœur. Sainte Hélène seconde les pieux desseins de Constantin son fils. Elle s'en va, suivie d'une foule de pieux pélerins, visiter les lieux que Jésus a sanctifiés de sa présence, baiser sur la route du calvaire les traces de son sang ; elle découvre la vraie croix, l'instrument de notre salut,

et donne à l'Eglise cette sainte relique, la plus précieuse de toutes.

Sainte Eméline, mère de saint Basile, et sainte Macrine, son aïeule, formèrent la jeunesse de cet illustre docteur. Il n'oublia jamais les fortes impressions que firent sur son âme, encore tendre, les discours et les exemples de ces saintes femmes. Sainte Macrine, sœur de Grégoire de Nyce, sema dans l'âme de ce frère bien-aimé des germes de vertu.

Sainte None, mère de saint Grégoire de Nazianze, obtient, par ses prières et ses larmes, la conversion de son époux, et forme, dès la plus tendre enfance, l'âme de Grégoire, son fils, destiné par la providence à devenir l'une des lumières de l'Eglise, à la pratique de la douceur, de l'humilité, de la charité.

La mère de saint Jean-Chrysostôme, *la Bouche d'or*, devenue veuve à vingt ans, se charge elle-même de l'éducation chrétienne de ses enfants. Jamais femme ne fut plus digne du nom de mère ; les païens

eux-mêmes admiraient ses vertus, et un sophiste célèbre s'écriait en parlant d'elle : Quelle merveilleuse femme se trouve parmi les chrétiens ! Sainte Marcelline, sœur de saint Ambroise, dirige les premiers pas de ce grand docteur dans les voies de la science et de la piété. Saint Bernard puise sur les genoux de sa mère, la bienheureuse Oleth, ces sentiments d'amour de Dieu qu'il répandit plus tard, avec une profusion si féconde, dans tous les cœurs. Sainte Paule encourage saint Jérôme et le pousse à mener à bonne fin, malgré de nombreuses difficultés, ses immenses travaux sur l'Ecriture sainte. Par ses persévérantes prières, par ses larmes, sainte Monique obtient la conversion de son fils, Augustin. Nous devons peut-être aux prières de cette mère incomparable un des plus fermes et des plus éloquents défenseurs de la religion chrétienne. Les barbares remplacent l'Empire romain et forment les grandes nations civilisées de l'Europe ; ils se convertissent à l'Evangile, mais presque toujours une femme, une

reine catholique a préparé cette conversion. Sainte Clotilde précède Clovis. En Angleterre, une petite fille de cette pieuse reine travaille à son tour à la conversion des Anglais. Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, avait épousé Ethelbert, roi de Kent. Ce monarque était encore païen, quand le moine Augustin, envoyé par le Souverain Pontife, pénétra en Angleterre, le cœur d'Ethebert était à moitié gagné à la religion de Jésus-Christ. Berthe donna aux apôtres catholiques venus de si loin, et déployant pour la conversion du peuple anglais un zèle si grand et si louable, une église dédiée à saint Martin. Cette église avait été construite au temps de la domination romaine. Bientôt, grâces à la sainte conduite du moine Augustin, à l'éloquence de sa prédication, aux miracles qu'il opéra ; grâces aux prières de Berthe, son épouse bien-aimée, Ethelbert se convertit au christianisme et reçut le baptême. Son exemple entraîna un grand nombre de ses sujets, et nous pouvons dire que la conversion des

Anglais, comme la conversion des Francs, fut due aux prières, aux larmes, à la sagesse d'une femme. Dans notre chère et bien-aimée France, que de reines illustres par leurs vertus ont contribué, pour une large part, à la grandeur de la patrie. Sainte Radegonde aime et protège les lettres; sainte Bathilde gouverne sagement le royaume, *fait cesser une coutume, abominable, impie,* dit un chroniqueur. Plusieurs pères aimaient mieux laisser mourir leurs enfants que de les nourrir, et elle empêcha ce mal horrible. Blanche de Castille conserve la couronne de son fils, et répète souvent à saint Louis enfant, ces belles paroles: "Mon enfant, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel." A côté des grands fondateurs d'ordre, nous trouvons toujours, pour les aider, une sainte femme. A côté de saint Benoit, sainte Scholastique, sa sœur; à côté de saint François d'Assise, sainte Claire; à côté de saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal; à côté de saint Vincent de Paul, la pieuse Mademoi-

selle Legras. Dieu donne quelquefois aux femmes de grandes missions à remplir : Sainte Geneviève sauve Paris des fureurs d'Attila ; une sainte exhorte le Souverain Pontife à établir une fête en l'honneur du divin Sacrement de l'autel ; sainte Thérèse réforme l'ordre du Carmel ; Jeanne d'Arc reçoit du Ciel l'ordre de sauver la France, fille aînée de l'Eglise. Au dix-septième siècle, la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque converse familièrement avec le Sauveur, et par elle se répand dans le monde entier la douce et consolante dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Au moyen-âge, siècles de foi vive, on avait pour les femmes un grand respect, et ce respect elles l'avaient mérité. Alors comme aujourd'hui, elles priaient et se mortifiaient dans les monastères ; elles veillaient au chevet des malades, recueillaient les orphelins, les vieillards, les pauvres. De nos jours, malgré le sceptiscisme du grand nombre, qui refuserait son admiration aux filles de saint Vincent de Paul, et aux petites Sœurs des

Pauvres ? Dans notre France, patrie de sainte Clotilde, de sainte Radegonde, de sainte Bathilde, de sainte Jeanne de Valois, de sainte Jeanne de Chantal, patrie de Jeanne d'Arc, les femmes généralement sont demeurées fidèles aux pratiques de la religion. Elles prient, elles élèvent leurs enfants dans le respect et la crainte de Dieu ; elles cherchent à ramener à Jésus-Christ leurs époux, que des doctrines perverses ont éloigné de l'Eglise. Souvent elles obtiennent la conversion de ces époux bien-aimés. Elles ont raison de persévérer dans la foi, la piété, la charité, car si le christianisme disparaissait, leur sort serait à plaindre. Bientôt, comme dans l'antiquité païenne, la loi permettrait le divorce. Aucune religion, aucune philosophie n'a protégé la femme comme le christianisme. Mahomet est venu après Jésus-Christ, et il a autorisé la polygamie ; dans le harem des Turcs, la sultane envie le sort de la plus pauvre servante chez les Chrétiens. En 1793, on démolit les églises catholiques, on

renversa l'autel, on exila, on envoya à l'échafaud le prêtre, le religieux, la religieuse. Bientôt les mœurs du paganisme reparurent. Pendant quelque temps, la volupté fut reine, et sur son autel on fit couler des torrents de sang. Que la femme donc, si elle veut être respectée, si elle veut avoir droit à l'amour de son époux et de ses enfants, demeure fidèle à Jésus-Christ. Qu'elle imite les vertus de sainte Clotilde, et dans ce siècle où la foi s'éteint, où trop souvent l'égoïsme remplace la charité, elle aura une grande mission à remplir. Peut-être ramènera-t-elle la France au christianisme (1) !

(1) La femme catholique donne, au milieu des défaillances de ce siècle, au monde étonné, le noble spectacle des vertus les plus pures et des dévouements sans bornes. Elle ne recule devant aucun sacrifice. Elle renonce aux séductions du monde, aux douces joies de la famille pour s'enfermer dans un cloître, ou s'en aller dans de lointaines contrées, recueillir les enfants abandonnés, ou relever les blessés tombés au champ d'honneur. Dans tous les pays du monde, on trouve la religieuse catholique à côté du missionnaire : elle est en Chine, elle est en Turquie, elle est parmi les nègres de l'Afrique, et parmi les Sauvages qui habitent les plaines glacées de la Nouvelle-Bretagne, au nord du Canada. Qui donc lui inspire ce courage ? " Quel est donc, s'écrie Mon-

L'impiété propose à notre admiration ses héros, ses grands hommes. Elle nous présente Voltaire, le flatteur de Catherine de Russie, le courtisan de Frédéric de Prusse; Voltaire qui, sans pudeur, sans patriotisme, traîna dans la boue la grande figure de Jeanne d'Arc! Jean-Jacques Rousseau, fils sans cœur, écrivain sans conscience, père sans tendresse paternelle; Danton, Robespierre Marat et tous ces hommes de la révolution,

talembert, cet amant invisible, mort sur un gibet il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour? qui apparait aux âmes avec un éclat et un attrait auxquels elles ne peuvent résister? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie? Qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Est-ce un homme? Non, c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage, qui s'appellent les vocations des cœurs jeunes et innocents, se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait lui-même, et ce sacrifice qui nous crucifie, n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifié pour nous."

—(*Les Moines d'Occident.*)

Oui, la charité admirable, le courage invincible de la religieuse catholique prouvent la divinité du christianisme. L'impiété, quelque grande qu'elle soit de nos jours, ne sera pas la maîtresse

dignes émules des Néron et des Dioclétien. L'impiété veut élever des autels à ses héros, elle veut mettre entre les mains des enfants les livres de ces écrivains, ou la vie de ces hommes; elle veut dire à la jeunesse : —Imitez les nobles exemples qu'ils vous ont laissés !

C'est un devoir pour nous, catholiques, d'opposer nos saints, nos héros à ces personnages sceptiques ou sanguinaires. Voltaire, Rousseau, Danton, Robespierre, Marat ont amené la France à deux pas de sa ruine. Ils ont fait couler des flots de sang; ils ont ébranlé la société, détruit le respect de l'autorité et des lois. Nos saints ont fait la France glorieuse et prospère; ils l'ont placée à la tête des nations. Ecrivons donc pour le peuple la vie des Saints de France. Rappelons à ce peuple qui les a oubliés, les

incontestée de notre société, tant que la mère conservera la foi. Un enfant élevé par une pieuse mère peut-il périr ? Peut-il oublier les leçons qu'il a reçues sur les genoux maternels ? Nous ne le pensons pas. Pour nous, jamais, non jamais, le souvenir des leçons de notre vertueuse mère ne s'effacera de notre cœur.

vertus, les dévouements, les bienfaits de sainte Geneviève, de sainte Clotilde, de sainte Berthe; le courage, la fermeté, la sagesse de Charlemagne et de saint Louis; les services rendus aux pauvres par saint Vincent-de-Paul. N'oublions pas d'invoquer ces saints protecteurs et ils viendront à notre secours, au secours de la fille aînée de l'Eglise, qui fut pendant leur vie leur bien-aimée patrie.

Glorieuse sainte Clotilde! maintenant que vous jouissez dans le ciel d'un bonheur inaltérable, jetez un regard de compassion sur la France dont vous fûtes la souveraine bien-aimée; voyez les ravages de l'impiété, voyez comme la fille aînée de l'Eglise a été humiliée! O glorieuse reine! adressez à Dieu, pour cette France jadis très-chrétienne, d'ardentes prières. Rappelez au Christ la foi de ses pères. Dites-lui que lorsque son glorieux tombeau fut au pouvoir des fidèles de Mahomet, à la voix d'un ermite, aux cris répétés de "Dieu le veut! Dieu le veut!" les Francs s'armèrent

pour la délivrance de ce sépulcre où le corps du Fils de Dieu avait reposé. Dites-lui que bien des fois le soldat français a versé son sang pour les successeurs de saint Pierre. Que, par vos prières, ô sainte Clotilde, Jésus-Christ soit touché ! Qu'il tende une main secourable à la France agonisante. Qu'il lui dise, avec cette voix puissante qui ressuscite les morts : Je le veux, sois guérie ! *Volo mundare !* Et la France se relèvera. Obtenez cela, ô sainte Clotilde, pour la France, votre patrie terrestre.

FIN DE L'INTRODUCTION.

A la mémoire de mon bien-aimé père.

VIE

DE

SAINTE CLOTILDE

REINE DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

La foi dans les Gaules. — L'éloquence chrétienne dans les Gaules pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. — Société Gauloise à la fin du Vme siècle, au commencement du VIme siècle.

Sur le point de remonter vers son Père, Jésus rassembla, une dernière fois, ses apôtres et ses disciples, et leur parla en ces termes : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, dans le monde entier, prêcher l'Évangile à toute créature. Enseignez toutes les nations ; baptisez-les, au nom du Père et du Fils et du

Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer tout ce que j'ai commandé. Celui qui croira et aura reçu le baptême sera sauvé, mais celui qui ne croira point sera condamné (1). »

Après la descente du Saint-Esprit, à la fête de la Pentecôte, dix jours après l'Ascension, les apôtres se partagèrent le monde et se répandirent dans toutes les parties de l'univers alors connu. La foi se propagea avec une merveilleuse rapidité. Au second siècle, saint Justin, philosophe converti, s'entretenant avec le juif Tryphon, se montre justement fier de la rapide diffusion du Christianisme. Les Juifs, dit l'éloquent défenseur du Christianisme, gardent pour eux seuls la connaissance du vrai Dieu ; les chrétiens, au contraire, cherchent à détruire le culte des démons, et convertissent à Jésus-Christ, grecs, romains, barbares. Cent ans après Jésus-Christ, l'Évangile est prêché dans toutes les parties du vaste Empire romain ; l'Évangile même a franchi les frontières de l'Empire des Césars. « Il n'est pas une seule race de mortels, grecs ou barbares, ou de quelque nom qu'on puisse appeler, soit des peuples scythes qui habitent leurs chars errants, soit des tribus nomades qui n'ont point de demeures fixes, soit

(1) Saint Mathieu, ch. 28.

des peuples pasteurs qui vivent sous la tente ; il en est pas une, au sein de laquelle des prières et des actions de grâces ne soient adressées au Père et créateur de toutes choses, au nom du crucifié Jésus (1). » Tertulien tient le même langage : « Les rameaux de la race des Gétules, les nombreux pays habités par les Maures, toutes les contrées des Espagnes, les diverses nations des Gaules ; la Bretagne, inaccessible aux Romains, mais soumise au Christ ; la multitude des Sarmates, des Daces, des Germains, des Scythes; les nations les plus reculées, les provinces et les îles dont le nom même nous est inconnu, adorent le Crucifié (2). » Ainsi, la croix était plantée dans des contrées où n'avait jamais flotté l'étendard romain, et les apôtres avaient mis moins de temps pour conquérir le monde à Jésus-Christ, que les armées romaines pour le conquérir à leur patrie. La foi fût prêchée de bonne heure dans la Gaule. Ses premiers apôtres reçurent leur mission de Pierre, chef de l'Eglise. Les missionnaires envoyés par le vicaire de Jésus-Christ, en pénétrant dans les Gaules, trouvèrent quelques chrétiens et quelques églises, surtout dans la Provence, où saint Lazare,

(1) Saint Justin—*Dialogue avec le juif Tryphon.*
(2) Tertullien—*Contre les Juifs.*

le ressuscité de Béthanie, après un fécond apostolat, avait souffert le martyre pour Jésus-Christ. En effet, environ dix ans après l'Ascension, les Juifs, ennemis de tous les chrétiens, mais surtout de ceux qui avaient eu le bonheur de connaître, d'aimer, de servir le Divin Sauveur, jetèrent dans une barque, sans rames, sans voiles, sans nourriture, saint Lazare et ses sœurs, Marthe et Marie-Madeleine. La providence, par un miracle évident, conduisit cette fragile embarcation sur les côtes de la Provence, et les saints amis du Sauveur, miraculeusement sauvés, débarquèrent à Marseille, ville déjà ancienne, et le port le plus commerçant de la Gaule méridionale. Lazare, à peine débarqué, planta le premier, sur la terre des Gaules, la *croix rédemptrice.* Ses prédications, accompagnées de miracles éclatants, convertirent un grand nombre de païens, et bientôt, dans Marseille, on éleva un temple modeste en l'honneur de Jésus crucifié. Là, au jour du Soleil, jour du Seigneur pour les disciples du Sauveur, les chrétiens se réunissaient pour l'offrande du corps et du sang du Fils de Dieu et entendre la parole évangélique. Marthe dirigea ses pas du côté de Tarascon, et fonda une communauté de vierges chrétiennes, premier couvent des Gaules. Marie-

Madeleine vécut dans la solitude de la sainte Beaume, soupirant après l'heureux moment où son âme, délivrée de la prison du corps, pourrait se réunir à Jésus son Sauveur, son Roi, son Maître, son Dieu. La Provence a conservé pieusement les reliques de saint Lazare (1), de sainte Marthe, de sainte Marie-Madeleine, les amis du Divin Sauveur. Dieu n'a pas permis aux révolutionnaires de détruire complètement les tombeaux de ces glorieux apôtres de l'Évangile. Puisse notre pays ne jamais profaner les reliques des saints ! Le gouvernement de l'Eglise universelle réclamait à Rome la présence du chef des apôtres. Ne pouvant se transporter lui-même dans les Gaules, saint Pierre choisit, parmi les disciples du Sauveur, sept évêques qu'il envoya dans les principales villes du midi et du centre des Gaules. Saint Trophine prêche l'évangile aux habitants de l'antique cité d'Arles ; saint Paul, l'ancien pro-

(I) A l'époque de l'invasion des Sarrasins, le corps de saint Lazare fut transporté de Marseille à Autun ; mais Marseille garda la tête de son apôtre. Au douzième siècle, on construisit, à Autun, une magnifique église où furent déposées les saintes reliques du ressuscité de Béthanie. En 1793, ces précieuses reliques furent profanées ; cependant, quelques personnes pieuses furent recueillir quelques ossements du saint martyr, et quand Napoléon Ier eût rendu la paix à l'Eglise, l'évêque d'Autun fit transporter ces ossements dans sa cathédrale.

consul de l'Ile de Chypre, se fixe à Narbonne et fonde le siége épiscopal de cette ville, alors une des plus grandes du Midi, et capitale d'une province ; saint Martial se rend à Limoges, presqu'au centre de la Gaule ; saint Austremoine reçoit en partage cette fière province des Arvènes, que César avait eu tant de peine à conquérir ; Gatien prêche l'Evangile à Tours, Saturnin à Toulouse, et Valère à Trèves. Ces courageux missionnaires avaient, en peu d'années, converti un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Partout disparaissait le culte des idoles ; partout tombaient les temples des démons. La persécution essaya, mais en vain, d'arrêter les progrès du Christianisme. Sous Marc-Aurèle, philosophe couronné, le sang des chrétiens coula par torrents : de saints évêques, vieillards à la tête blanchie, des prêtres vénérables, des pères de famille, de timides jeunes vierges versèrent généreusement leur sang pour Jésus-Christ. Le deuxième successeur de saint Pierre, le pape saint Clément, envoya de nouveaux missionnaires aux Gaulois. Parmi ces saints apôtres, se trouvait Denys une des plus belles gloires de l'Eglise, saint Denys le grand théologien du premier siècle. Dès son enfance, il s'était appliqué à l'étude de la sagesse, et il avait puisé

dans la philosophie de Platon des connaissances profondes et variées. Désireux d'agrandir encore le cercle de ses connaissances, il visita l'Egypte, interrogea les sages et les prêtres de cette antique contrée. Il se trouvait encore en Egypte au moment où Notre-Seigneur rendit le dernier soupir. La miraculeuse éclipse qui couvrit l'Orient de ténèbres après la mort du Divin Sauveur, fit sur l'âme de saint Denys, comme l'atteste une de ses lettres à saint Polycarpe, une profonde impression. De retour dans sa patrie, il persévéra dans l'étude de la sagesse. Respecté de tous ses concitoyens, et membre de l'aréopage, il pouvait aspirer aux plus hautes dignités. La grâce le conduisit à cette réunion, où les Athéniens, toujours avides d'apprendre des nouvelles, voulurent bien prêter l'oreille aux discours de l'apôtre des nations. Saint Denys fut du petit nombre de ceux qui se convertirent à Jésus-Christ. Sacré évêque d'Athènes, saint Denys donna tous les soins à cette Eglise naissante. Il écrivit, sur l'ensemble des dogmes catholiques, avec une grande éloquence et une science à l'abri de tout reproche, des livres précieux, dont Monseigneur Darboy, le martyr de la Commune, nous a donné une excellente traduction. Saint Denys fut, en quelque sorte, le Platon

chrétien du premier siècle. Quelques-uns de ses ouvrages sont perdus. Nous possédons encore la *Hiérarchie céleste*, la *Hiérarchie ecclésiastique*, les *Noms divins*, la *Théologie mystique* et huit *Lettres* adressées aux personnages les plus importants du premier siècle. Saint Denys était présent au saint trépas de la bienheureuse Marie, et,dans son livre des *Noms divins*, il nous retrace les derniers moments dela sainte Vierge. Sous le pontificat de saint Clément, il vint à Rome, et malgré son grand âge il demanda un apostolat plus pénible que celui qu'il avait reçu de saint Paul. Il était avide de gagner des âmes à Jésus-Christ, de conquérir de nouveaux peuples à l'Evangile, de souffrir pour son Divin Maître. L'âme remplie d'une joie céleste, Denys quitta cette Rome des césars, déjà arrosée du sang de tant de martyrs, et vint se fixer à Lutèce, au nord de la Gaule. Lutèce, ville alors récente, commençait cependant à prendre une certaine importance. Il travailla avec succès à la conversion des âmes, conservant avec ses amis d'Orient de fréquentes relations. Quand il apprit l'exil de saint Jean à Patmos, il écrivit au bien-aimé une lettre de consolation, et cette lettre est le plus ancien monument littéraire et chrétien de notre patrie. Voici cette touchante épître : « A

Jean, le théologue, apôtre, évangéliste, exilé à Patmos :—Salut, âme sainte, vous, mon bien-aimé, car vous l'êtes, et ce titre je ne le donne à nul autre plus volontiers qu'à vous ! Salut donc encore à vous si cher, à celui qui est toute beauté, toute perfection et tout amour ! Nous étonnerons-nous que les paroles du Christ se réalisent, que ses disciples soient bannis des cités, que les impies se rendent justice à eux-mêmes en se séparant de la société des saints ? Dans ces phénomènes visibles, nous retrouvons l'image des réalités invisibles ; c'est ainsi qu'au siècle futur, la séparation méritée sera moins faite par Dieu lui-même que par les méchants qui s'éloignent spontanément de Dieu. Ici-bas, les justes ne sauraient être séparés de ce grand Dieu. Dévoués à la vérité, sincèrement détachés des choses matérielles, affranchis de tout commerce avec le mal, épris d'amour pour ce qui est bien, ils vivent dans la paix intérieure de la sainteté, ils préludent, dès ce monde, aux joies de l'heureuse éternité. Anges parmi les hommes, vrais enfants de Dieu, riches de tous biens, loin de moi donc la pensée d'imaginer que la douleur atteigne votre âme ! Vous sentez les tourments corporels, mais vous n'en souffrez pas. Aussi, tout en flétrissant, par un blâme légitime,

les persécuteurs qui vous accablent et espèrent follement éteindre le soleil de l'Evangile, je prie Dieu pour qu'ils cessent enfin de se nuire à eux-mêmes, qu'ils se convertissent au bien, et qu'en se rapprochant de vous, ils entrent dans la participation de la vraie lumière. Quoiqu'il arrive, rien ne nous ravira les splendeurs éblouissantes de l'apôtre Jean. A l'heure présente, nous jouissons par le souvenir des vérités de votre enseignement ; et bientôt, je le dis avec confiance, bientôt nous serons réunis. Il m'est permis de parler ainsi et de révéler ce que vous et moi nous avons appris de Dieu ; or, vous serez délivré de votre exil de Pathmos, vous retournerez en Asie et vous continuerez à retracer l'image du Dieu bon dont vous êtes le disciple, léguant votre exemple à la postérité. »

On le voit par ces mots : « bientôt nous serons réunis », saint Denys faisait allusion au sort qu'on lui réservait, au martyre qu'il se préparait à souffrir. Arrêté comme chrétien, il répondit à ses juges avec une noble fierté : « Nous prêchons un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, Trinité de personnes dans l'unité de substance, de divinité et de gloire. Nous adorons le Christ engendré du Père avant tous les siècles ; en ces derniers temps,

il a pris naissance d'une vierge et s'est manifesté au monde. Tel est le Dieu que nous prêchons à tous les peuples de la terre. Pour la gloire de son nom, nous sommes prêts à affronter les supplices, à subir la mort. » Condamné à mort, il marcha au supplice avec un courage dont ses bourreaux eux-mêmes furent étonnés. Il eut la tête tranchée sur la colline appelée depuis Mont-des-Martyrs. Avec lui périrent, par le même supplice, le prêtre Rustique et le diacre Euleuthère.

L'Orient envoya d'autres missionnaires aux Gaulois. Saint Polycarpe, disciple de saint Jean, fidèle interprète de sa doctrine, ne pouvant abandonner l'église dont il était le pasteur bien aimé, fit partir pour les Gaules son disciple saint Pothin. Le successeur de saint Pothin avait connu saint Polycarpe, et la sainteté de cet illustre martyr laissa dans l'âme d'Irénée un souvenir ineffaçable. « Je pourrais marquer du doigt le lieu où le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour s'entretenir avec ses disciples », écrivait saint Irénée à un de ses compatriotes. « Je crois voir encore sa démarche, son air vénérable, les traits de son visage qui reflétaient si bien la pureté de sa vie. Il me semble l'entendre quand il parlait à l'assemblée. Il racontait en quelle douce intimité il avait vécu

avec saint Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur. Il citait leurs paroles et tout ce qu'ils lui avaient appris du Divin Maître, de ses miracles et de sa doctrine. Ces récits, qu'il tenait directement de témoins oculaires, dont les yeux mortels avaient contemplé le Verbe de vie, étaient entièrement conformes à l'enseignement de l'Ecriture Sainte. Avec quelle ardeur je les recueillais ces traditions augustes dont il plût à la bonté divine d'ouvrir pour moi le trésor. Je les fixais, non sur le parchemin, qui s'efface, mais au plus profond de mon cœur (1). »

Le courageux missionnaire de la foi, saint Pothin, vint s'établir à Lugdunum, alors, comme aujourd'hui, une des principales villes de la Gaule. Bientôt cette grande ville compta un grand nombre de chrétiens. Comme les prêtres manquaient, saint Polycarpe envoya de nouveaux missionnaires. A leur tête, se distinguant par sa science, sa piété, ses vertus, se trouvait saint Irénée, le redoutable adversaire des Gnostiques. Les païens voyant avec peine les temples des idoles abandonnés, dénoncèrent les chrétiens. Saint Pothin, malgré son grand âge (c'était un vieillard plus que nonagénaire), malgré une douloureuse maladie,

(1) Saint Irénée — *Lettre à Florinus.*

fut arrêté et porté au tribunal. La fermeté de ses réponses irrita ses juges ; le peuple sans respect pour ses cheveux blancs, se précipite sur lui et le frappe à coups redoublés. Le saint vieillard, au milieu de ses tourments, comme Jésus le Divin Sauveur, comme saint Etienne le premier martyr, priait pour ses bourreaux ! Après toutes ces violences, Pothin, couvert de plaies, à demi-mort, est jeté dans un cachot, où il expira le jour suivant. Dans le même temps, Sanctus, Maturus, Alexandre, Attalus, Blondine, Symphorien d'Autun souffrirent le martyre. La foi des chrétiens dans les Gaules était très-grande. L'histoire et les actes des martyrs sont là pour l'attester. Une inscription tumulaire, découverte en 1839, dans l'ancien cimetière d'Autun, prouve, elle aussi, que nos pères, comme nous, croyaient à la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, invoquaient le Cœur Sacré du Sauveur, et faisaient des prières pour les défunts : « Race divine de l'ictus céleste au Cœur sacré, embrasse avec ardeur la vie immortelle parmi les mortels. O bien aimé, rajeunis ton âme dans les eaux divines, par les flots éternels de la sagesse qui surpasse tous les trésors. Reçois du Sauveur des Saints l'aliment doux comme le miel ; prends, mange et bois, ta main

porte l'ictus : divin ictus entend ma prière. Je t'en conjure, Maître et Sauveur, que ma mère repose en paix ! Lumière des morts, c'est à toi que j'adresse mes vœux, Archandius, mon père, toi que je chéris d'un cœur filial, avec ma douce mère et tous les miens dans la paix. Divin ictus, souviens-toi de Pectorius ton enfant. » Cette inscription, d'après le savant cardinal Dom Pitra, est du second siècle.

Saint Irénée, *digne de son nom et véritablement pacifique* (1), remplaça saint Pothin. Au milieu de ses travaux apostoliques, il trouva cependant le temps d'écrire de savants ouvrages contre les hérétiques de son temps. Il était dans les Gaules quand il composa son traité *Contra hæreses* ; comme nous l'apprend une lettre adressée à un de ses amis d'Orient : « J'habite chez les Celtes, lui dit saint Irénée, et la plupart du temps ne parle que leur idiome barbare ; n'attendez donc de moi ni l'art du beau langage que je n'ai point appris, ni le talent de l'écrivain, ni les grâces du style que j'ignore et ne cherche pas ; c'est en toute simplicité, vérité, naïveté même, que j'ai écrit cet ouvrage, vous priant de l'accueillir

(1) Paroles de Bossuet — *Discours sur l'unité de l'Eglise.*

avec les sentiments de charité qui me l'ont fait entreprendre. »

Ce traité contre les hérésies, dirigé surtout contre les erreurs des Gnostiques, est un des plus précieux ouvrages que nous ait laissés l'antiquité chrétienne : c'est un excellent modèle de controverse. Dans tous les siècles, l'Eglise aura à combattre des hérétiques et dans tous les siècles elle leur parlera le langage de saint Irénée. Elle leur opposera des docteurs, dignes émules du saint évêque de Lyon (1). Aux hérésies de Pélage, elle opposera saint Augustin ; à Luther, elle opposera Bossuet. Ce savant traité, et quelques autres ou-

(1) Le lecteur nous saura gré de citer ici un beau passage de saint Irénée en faveur de l'autorité de l'Eglise Romaine sur toutes les autres églises : " Il serait trop long, dit-il, de consulter la succession de toutes les églises. Il nous suffit de marquer la tradition de la plus puissante, de la plus ancienne de toutes, de celle qui est connue du monde entier, qui fut établie et constituée à Rome par les glorieux apôtres Pierre et Paul. La tradition que cette Eglise a reçue des Apôtres, la foi qu'elle a annoncée aux hommes est transmise jusqu'à nous par la succession de ses évêques, nous suffisent pour confondre tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, par vaine gloire, par aveuglément ou par malice, prétendent fonder des églises illégitimes. En effet, c'est avec cette Eglise, et par raison de sa principauté prééminente que toutes les autres églises, c'est-à-dire tous les fidèles de quelque part qu'ils soient, ont l'obligation absolue de concorder et de s'unir : c'est en cette Eglise que la tradition des Apôtres a été conservée par les fidèles sur tous les points de l'univers. "

vrages dont nous ne conservons que quelques fragments, placèrent saint Irénée à la tête de l'épiscopat des Gaules. Les évêques aimaient à le consulter et recevaient ses décisions avec le plus grand respect. Sa réputation le désignait aux fureurs des païens : Un ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Après tant de labeurs, voici venir le temps de la récompense ! » Le Saint comprit qu'il s'agissait du martyre et ne pouvant contenir sa joie, il s'écria ; « O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, lumière éternelle, splendeur de justice, source et origine de piété, je vous rends grâces de la bonté avec laquelle vous daignez m'adresser, par le ministère de votre ange, des paroles de joie et de consolation ! Donnez, Seigneur, donnez à ce peuple la grâce de la persévérance ! Que nul d'entr'eux n'apostasie la foi à votre saint nom : fortifiez-les par votre puissance divine et que tous conquièrent généreusement par la mort la palme de l'immortalité. » Saint Irénée réunit ensuite les fidèles, leur donna ses derniers conseils, les exhorta à souffrir avec patience la persécution et à perservérer dans la foi. Les plus affreux tourments ne purent ébranler son courage et il mourut en prononçant le nom de Jésus son Sauveur. Pendant les cinq premiers siècles, l'Eglise des Gaules n'eut rien à envier aux autres églises

catholiques. Elle eut des martyrs, elle eut des vierges, elle envoya aux pays voisins des apôtres zélés. Elle eut, comme les autres églises, des docteurs illustres et des écrivains distingués. L'Eglise d'Orient nomme avec orgueil saint Justin, Origène, Clément d'Alexandrie, Athanase, Basile, Grégoire de Naziance, Chrysostôme ; l'Eglise d'Afrique se fait gloire d'avoir donné le jour à Tertullien, à saint Cyprien, à saint Augustin, le plus grand de tous. L'Italie est justement fière de saint Grégoire-le-grand, de saint Léon, et de cette gloire du trezième siècle, le grand Thomas d'Aquin. La Gaule ne le cède en rien à ces illustres églises. Elle entendit les derniers sons de l'éloquence de saint Denys l'aréopagyte, elle eut pour évêque le grand saint Irénée. Elle donna le jour à saint Hilaire, le Rhône de l'éloquence, l'Athanase de l'Occident ; elle est la patrie de saint Paulin de Nole (1),

(1) Saint Paulin, né à Bordeaux, a été longtemps oublié dans sa patrie. Son Eminence le cardinal Donnet qui, pendant son long et fécond épiscopat, a restauré tant d'églises, rétabli tant de lieux de pélerinages, a songé à saint Paulin, évêque de Nole. En 1864, quand, sous l'inspiration du vénérable Archevêque, on releva la flèche isolée de l'église de Saint-Michel, à Bordeaux, il fut décidé, que quatre statues orneraient cette tour magnifique. Parmi ces statues, on remarque celle de saint Paulin. L'illustre Cardinal a fait aussi construire, à Carbon-Blanc, une belle église, qu'il a dédiée à saint Paulin.

de saint Prosper d'Acquitaine, de Vincent de Lérins, de Salvien, prêtre de Marseille. Au moyen-âge, elle entendit saint Bernard, le dernier Père de l'Eglise ; au dix-septième siècle, elle produisit saint François de Sales, Bossuet, Fénélon, Bourdaloue. Quels noms ! quelles gloires ! Jetons un rapide coup d'œil sur les principaux titres de gloire de ces hommes des cinq premiers siècles de l'Eglise, hommes de science et de vertu, hélas ! trop oubliés de nos jours.

Constantin avait vu dans le ciel la croix du Divin Sauveur, gage d'une victoire certaine. Instruit par les saints Evêques, il s'était converti au christianisme et le règne du démon, représenté par le paganisme, avait pris fin. Les Césars chrétiens ne furent pas tous fidèles à la grâce de leur baptême et, pour soutenir l'hérésie d'Arius, les successeurs de Constantin exilèrent les évêques fermes défenseurs de la foi reçue des apôtres. L'Orient fut témoin de la science, de l'éloquence, et des nobles luttes d'Athanase ; l'Occident eut aussi dans la personne de saint Hilaire, un ennemi invincible de l'hérésie d'Arius. Né aux environs de Poitiers, de parents illustres et fortunés, il fut élevé dans le paganisme ; son amour de la vérité, le porta à lire la sainte Ecri-

ture. Cette lecture ouvrit les yeux de son âme. « Je considérais, raconte-t-il dans son livre de la Trinité, que l'état le plus désirable selon les sens est le repos dans l'abondance ; mais que ce bonheur est commun avec les bêtes. Je compris donc que le bonheur de l'homme devait être plus relevé, et je le mettais dans la pratique de la vertu et la connaissance de la vérité. La vie présente n'étant qu'une suite de misères, il me parut que nous l'avions reçue pour exercer la patience, la modération, la douceur, et que Dieu, tout bon, ne nous avait point donné la vie pour nous rendre plus misérables en nous l'ôtant. Mon âme se portait donc, avec ardeur, à connaître ce Dieu auteur de tout bien, car je voyais clairement l'absurdité de tout ce que les païens enseignaient touchant la divinité, la partageant en plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, l'attribuant à des animaux, à des statues, à d'autres objets insensibles. Je reconnus qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu, éternel, tout-puissant, immuable. Plein de ces pensées, je lus avec admiration ces paroles de Moïse : « Je suis celui qui suis,» et dans Isaïe, « Le « ciel est mon trône et la terre mon marchepied,» et encore « Il tient le ciel dans sa main et y renferme « la terre ». La première figure montre que tout est

soumis à Dieu, la seconde qu'il est au-dessus de tout. Je vis qu'il est la source de toute beauté et la beauté infinie ; en un mot, je compris que je le devais croire incompréhensible. Je portais plus loin mes devoirs et je souhaitais que les bons sentiments que j'avais de Dieu, et les bonnes mœurs eussent une récompense éternelle. Cela me semblait juste. Mais la faiblesse de mon corps et même de mon esprit me donnait de la crainte, quand les écrits des Evangélistes et des Apôtres me firent trouver plus que je n'avais osé l'espérer, et particulièrement le commencement de l'Evangile de saint Jean, où j'appris que Dieu avait un fils éternel et consubstantiel à son père, que ce fils le Verbe de Dieu s'était fait chair afin que l'homme pût devenir fils de Dieu (1). »

Après son Baptême, Hilaire donna aux catholiques de Poitiers l'exemple de toutes les vertus, il se montra le plus ferme appui de la vérité. Après la mort de leur évêque, les habitants de Poitiers le choisirent pour leur premier pasteur. A peine avait-il reçu l'onction sainte, qu'il fit paraître toutes les qualités que saint Paul exige des évêques. Dans une lettre touchante, il invite sa fille bien-aimée à vivre loin du monde, à prendre le Christ pour époux,

(1) Saint Hilaire—*De la Trinité.*

à consacrer sa virginité au Seigneur. L'Empereur Constance protégeait l'arianisme, Hilaire, courageux comme plus tard saint Ambroise arrêtant aux portes de l'église Théodose, dont les mains étaient encore souillées du sang des chrétiens, Hilaire écrivit à cet Empereur une lettre digne, éloquente. Exilé, il profite de son séjour en Orient pour combattre les Ariens et fortifier les Catholiques dans la vraie foi. Il écrit son livre admirable sur la Trinité, véritable chef-d'œuvre de théologie : Le Père, le Fils, le Saint-Esprit sont consubstantiels, l'Eglise est une, et tous ceux qui repoussent son autorité sont hérétiques : comment l'Arianisme serait-il la vérité ? Est-ce que la doctrine d'Arius a été révélée à saint Pierre le chef de l'Eglise, à saint Pierre dont la foi est indéfectible ? Jésus-Christ est Dieu, et il a prouvé sa divinité par ses miracles, et il la prouve chaque jour par les miracles accomplis aux tombeaux des saints apôtres, des martyrs, des vierges chrétiennes. Telle est, en substance, la doctrine de ce livre sublime. A son retour de l'exil, Hilaire se consacra tout entier à l'instruction de son peuple, à la conversion des hérétiques. Avant de rendre le dernier sôupir, il eut la douce consolation de bénir saint Martin, l'illustre thaumaturge des Gaules.

L'Archevêque de Tours fit revivre les vertus de saint Hilaire. Parcourant toutes les paroisses de son diocèse, il détruisait le culte des idoles, établissait de nouvelles églises, instruisait son peuple des mystères de la religion. Le diocèse de Tours fut trop étroit pour le zèle de saint Martin et presque toutes les provinces de la Gaule eurent le bonheur d'entendre cet homme de Dieu. Ses miracles attiraient des foules nombreuses, et, après sa mort, son tombeau fut visité chaque année par une multitude de pieux pélerins venus de toutes les parties du monde alors connu.

La vie monastique florissait aussi dans les Gaules et les monastères fournissaient à l'Eglise d'éloquents défenseurs de ses dogmes. Scythe de nation, élevé dans un couvent de Bethléem, Cassien visite les Gaules et fonde le monastère de Marseille. Pendant son séjour dans la Provence, à la prière de saint Léon-le-Grand, pour combattre la funeste hérésie de Nestorius, il composa son beau traité de l'Incarnation, où il définit la grâce avec autant de justesse que de profondeur : « Une chose au-dessus de l'homme, une espèce de participation à la divinité ; il n'y a donc que Dieu qui puisse nous la donner.»

En face de la florissante ville de Cannes, à très-

peu de distance de la terre, se trouvent les îles de Lérins. Saint Honorat, plus tard archevêque d'Arles, se retira dans l'une de ces îles pour vivre dans la solitude. Bientôt des prêtres, des laïques vinrent se mettre sous la direction du pieux solitaire. « L'île change de face, le désert devient un paradis. Une campagne bordée de profonds ombrages, arrosée d'eaux bienfaisantes, riche de verdure, émaillée de fleurs, embaumée de leurs parfums, y révèle la présence féconde d'une race nouvelle. Honorat, dont le beau visage rayonnait d'une douce et attrayante majesté, y ouvre les bras de son amour aux fils de tous les pays qui voulaient aimer le Christ. Il lui arrive en foule des disciples de toutes les nations. L'Occident n'a plus rien à envier à l'Orient, et bientôt cette retraite, destinée dans la pensée de son fondateur à renouveler sur les côtes de la Provence les austérités de la Thébaïde, devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths, enfin une pépinière d'évêques et de saints qui répandirent sur toute la Gaule la science de l'Evangile et la gloire de Lérins (1). »

(1) Montalembert—*Les moines d'Occident.*

Le monastère de Lérins donna à l'Eglise de saints évêques et de grands écrivains. Saint Hilaire d'Arles s'était formé dans la solitude de Lérins, à l'école de saint Honorat. Il fut avec saint Germain d'Auxerre la lumière de son siècle. Vincent de Lérins appartenait aussi à cet illustre monastère. Les hérétiques, cherchaient sans cesse à semer la division dans l'Eglise, et troublaient les âmes par de continuelles discussions. Vincent écrivit, pour la défense de la Foi, un livre, dit Bellarmin, petit par son étendue, immense par sa valeur, *mole parvum sed virtute maximum*. Trop modeste pour mettre son nom à la tête de son œuvre, il signa simplement Peregrinus, et intitula son livre, *Commonitorium Peregrini*. Avec une sagesse profonde, il donne un moyen facile de découvrir la véritable doctrine de l'Eglise. Dans l'Eglise catholique, il faut apporter le plus grand soin à tenir ce qui a été cru partout, toujours et par tous : *in ipsa catholica ecclesia magnopere curandum est ut id teneamus quod ubique*, *quod semper*, *quod ab omnibus creditum est*. Avec non moins de sagesse, il donne la notion exacte du progrès dans l'Eglise. « Quelqu'un dira peut-être : Ne peut-il donc y avoir de progrès pour la religion dans l'Eglise du Christ ? qu'il y en ait et qu'il y en ait beaucoup, car qui

serait si malveillant pour les hommes, si maudit de Dieu que d'empêcher ce progrès ? Mais il faut néanmoins que ce soit un vrai progrès et non pas un changement : ce qui constitue le progrès d'une chose, c'est qu'elle prenne l'accroissement sans changer d'essence ; ce qui en fait au contraire le changement, c'est qu'elle passe d'une nature à une autre. Il est donc nécessaire que l'intelligence, la science, la sagesse de chacun, comme de tous, d'un seul homme comme de l'Église entière, suivant l'âge et le siècle, croissent et grandissent beaucoup, mais toutefois en leur espèce, c'est-à-dire en conservant la même doctrine, le même sens, la même pensée. Que la religion des âmes imite l'état du corps, qui tout en se développant et en grandissant avec les années ne laisse pas néanmoins d'être le même. Il y a bien de la différence entre la fleur de la jeunesse et la maturité de la vieillesse, mais celui qui est aujourd'hui vieillard n'est pas autre chose que celui qui était autrefois adolescent ; en sorte qu'un seul et même individu a beau changer d'état et de disposition, il ne change néanmoins, ni de nature ni de personne. Les membres sont petits dans un enfant à la mamelle, grands dans un jeune homme, ils sont toutefois les mêmes dans l'un et dans l'autre. Autant

les enfants ont de membres, autant en ont les hommes, et s'il est des parties qui se développent dans un âge plus mur, elles existaient toutefois dans le principe de leur origine, en sorte que rien de nouveau ne paraît dans un vieillard, qui ne fut caché en lui lorsqu'il était enfant...... La doctrine de la religion chrétienne doit suivre ces lois de perfectionnement, se consolider par les années, s'étendre avec le temps, s'élever avec l'âge, mais demeurer cependant pure et intacte, se montrer pleine et entière dans toutes les mesures de ses parties comme dans ses sens et ses membres en quelque sorte, n'admettre aucun changement, ne rien perdre de ce qui lui est propre et ne subir aucune variation dans les points définis. Pour l'Église du Christ, soigneuse et prudente gardienne des dogmes à elle confiés, elle n'y change jamais rien, n'y diminue rien, n'y ajoute rien ; elle n'en retranche pas ce qui est nécessaire, elle n'introduit rien de superflu, elle ne laisse rien perdre de ce qui lui appartient; elle n'usurpe rien d'étranger, mais elle met toute son industrie à façonner et à polir ce qu'il pût y avoir autrefois de commencé, d'ébauché, à consolider à affermir ce qui fût exprimé, développé, à garder ce qui fût confirmé, défini. Enfin, quel antre but s'est-elle proposé dans

les décrets des conciles, sinon de faire croire avec une foi plus vive, ce que l'on croyait avec plus de simplicité, de faire prêcher avec plus de force avec plus de faiblesse, de faire adorer avec plus de zèle ce que déjà on adorait avec sûreté» (1)? D'abord moine de Lérins, puis prêtre de Marseille, Salvien, afin de consoler les chrétiens, si éprouvés dans ce temps où chaque jour on voyait apparaître de nouveaux barbares, afin surtout de détruire les objections des païens, composa son beau livre du *Gouvernement de la Providence.* Ce prêtre éloquent se place par la noblesse du style et l'élévation de la pensée à côté de saint Augustin. Bossuet professait, pour l'œuvre de Salvien, une grande estime. Il le cite souvent, et, dans son discours sur l'histoire universelle, lui emprunte plusieurs pensées. Né dans le pays de Trèves, Salvien se livra de bonne heure à l'étude et à la méditation des divines écritures; cependant, pour obéir à ses parents, il épousa Palladie, fille aînée d'Hypos, homme riche, mais encore païen. Après quelques années passées avec son épouse, Salvien, désireux de se consacrer tout entier au service de Dieu, quitta le monde, avec le consentement de Palladie, et dit adieu à

(1) St. Vincent de Lérins.—*Commonitorium.*

la fortune et aux honneurs. Palladie se retira dans un monastère et Salvien se rendit au monastère de Lérins, pour partager les travaux et les austérités des moines de cette île célèbre. Son éloquence et sa piété rendirent son nom illustre parmi les chrétiens. Ordonné prêtre, il prêcha à Marseille des homélies qui lui valurent le titre glorieux de maître des évêques. Dans son chef-d'œuvre, *le Gouvernement de Dieu,* il s'élève avec une grande véhémence contre les mauvaises mœurs de son temps, et pleure sur les malheurs du peuple avec tant de génie qu'on l'a quelquefois nommé le Jérémie de son siècle. Saint Paulin, évêque de Nole, le tendre ami de saint Augustin, appartenait aussi à la Gaule. Bordeaux était sa patrie. Ses lettres, ses poésies, et surtout l'éclat de ses vertus, l'avaient placé au rang des principaux personnages du Vme siècle. Prosper d'Acquitaine, évêque de Reggio, en Italie, combattit, avec saint Augustin, l'hérésie de Pélage, et par ses savants travaux mérita le titre de docteur de l'Église. Eucher de Lyon donnait d'excellentes règles aux âmes désireuses d'avancer dans le chemin de la perfection ; Sulpice Sévère nous conservait la vie de saint Martin, et le premier, dans notre patrie, écrivait une histoire universelle de l'Église. Mamert Claudien, philosophe distingué,

composait sur la nature de l'âme un livre très-remarquable. Sidoine-Appolinaire, illustrait l'église d'Auvergne. Poëte, il chantait nos mystères et les gloires de la religion ; son compatriote, saint Avit, par ses beaux poëmes sur la création, sur la chute de l'homme, sur son expulsion du paradis, précédait le Dante et Milton. Ainsi, même lorsque l'Empire déclinait avec une rapidité vertigineuse, lorsque les barbares passaient et repassaient sur le sol des Gaules, l'Eglise possédait des hommes de science et de vertu. Ces hommes se consolaient des malheurs présents par la culture des lettres et souvent par leur éloquence donnaient du courage à des populations malheureuses ruinées manquant de tout.

A la fin du Vme siècle, l'antique société romaine souffrait de maux sans nombre ; les sages du paganisme avaient vainement cherché un remède à ses maux, dont ils ignoraient même les causes ; cette société agonisait, épuisée par ses vices et ses débauches ; les Empereurs, au lieu de lutter courageusement à la tête de leurs troupes, contre les barbares envahisseurs, se melaient aux querelles de théologie et protégeaient de leur toute puissance l'hérésie d'Arius. Dans les Gaules, les nobles encore païens vivaient en vrais disciples d'Epicure : à l'approche de l'ennemi, ils fuyaient, emportant

avec eux quelques débris de leur fortune. Et si l'Empire croulait de toutes parts, la faute, à leur dire, en était aux Chrétiens. Les chrétiens dont la foi n'était pas bien vive, les chrétiens plus attachés aux choses de la terre qu'à celles du ciel, croyaient à la fin du monde ; le peuple en général se laissait aller au désespoir. Les souverains pontifes, les évêques, le clergé soutenaient les courages abattus ; sans doute, l'Eglise n'espérait pas sauver l'empire Romain ; cet empire était condamné : elle essayait de convertir, et de civiliser les barbares. Il lui faudra du temps et des peines pour accomplir cette œuvre de la civilisation des nations modernes, mais l'Eglise n'épargna jamais et son temps et ses peines ! Les sociétés modernes devraient, au lieu d'insulter l'Eglise catholique, l'aimer et la vénérer comme la meilleure des mères, car cette Eglise, lorsque ces sociétés, encore dans l'enfance, commençaient à se fixer sur le sol conquis sur les Romains, les prit dans ses bras maternels pour les élever, les transformer, les civiliser ! A la fin du cinquième siècle, la Gaule, mal défendue par les armées romaines, presque ruinée par le passage continuel des barbares habitués au pillage, à peine gouvernée, commençait à voir dépérir sa civilisation ; ses écoles autrefois si célèbres étaient

alors peu fréquentées; ses soldats, au temps de César si fermes et si braves, ne savaient plus se défendre. Du reste, les barbares étaient maîtres de presque toute la Gaule; les Visigoths occupaient l'Acquitaine et leur autorité assez tolérante ne déplaisait pas trop aux habitants de ces fertiles contrées. Les Burgondes, connus par la douceur et la bonté de leur caractère, dominaient dans les provinces qu'arrosent la Saône et le Rhône; les Francs menaçaient le Nord. A chaque nouvelle invasion, les évêques entraient en pourparlers, avec les chefs barbares et obtenaient presque toujours pour leur peuple des garanties. Dans sa reconnaissance, le peuple accordait aux évêques, l'autorité la plus grande et la plus respectée. La providence, abandonnait l'empire Romain, comme autrefois elle avait abandonné, l'empire de Babylonne, et celui d'Alexandre. Pendant trois cents ans, cet Empire avait versé le sang des chrétiens et après la conversion de Constantin, trop souvent il avait défendu, propagé l'erreur, et persécuté les défenseurs de la vérité Catholique. Ainsi Dieu punit ici-bas les peuples infidèles à leur mission et transporte à d'autres nations la lumière de l'Evangile et le soin de soutenir la vérité.

CHAPITRE SECOND

Les Burgondes.— Leur Origine.— L'Arianisme.— La famille de sainte Clotilde.

Au déclin du cinquième siècle, l'empire Romain n'exerçait qu'une autorité purement nominale, dans les vastes provinces de l'ancienne Gaule ; cette nation exposée à toutes les invasions barbares, avaient souffert des maux sans nombre depuis près de cent ans. Les écrivains, contemporains de ces invasions, nous ont conservé le triste tableau des souffrances que durent endurer les malheureuses populations de la Gaule. « Les pauvres, écrit Salvien, dans son traité du *Gouvernement de Dieu,* les pauvres sont pillés, les veuves gémissent, les orphelins sont foulés aux pieds, ils souffrent tant qu'un grand nombre d'entre eux, les plus nobles et les mieux élevés, se réfugient chez les ennemis, pour ne pas trouver la mort dans la ruine commune ; ils vont chercher au sein des

barbares l'humanité qu'ils devraient attendre de Rome, ceux qui n'ont trouvé chez les Romains que la férocité des barbares ; et, bien que ceux chez lesquels ils se réfugient diffèrent avec eux de religion et de langage, ils aiment mieux souffrir chez eux la dissemblance du culte que chez les Romains la méchanceté et l'injustice (1). »

Les Visigoths, maîtres d'une partie de l'Espagne, maîtres de l'Acquitaine, cherchaient, par de nouvelles conquêtes, à étendre leur domination jusqu'aux contrées qu'arrose le Rhône. Protecteurs de l'arianisme, leurs rois ne se montrèrent pas toujours assez tolérants à l'égard des catholiques. Trop souvent ils entravèrent la liberté des Evêques et essayèrent de convertir par la force les Gallo-romains demeurés presque tous fidèles à la foi de Nicée. « Je tremble » écrivait l'évêque Sidoine-Appolinaire, en parlant d'Euric, roi des Goths, « je tremble qu'il n'en veuille encore plus aux lois chrétiennes qu'aux murailles des villes romaines. Telle est la haine que, dans le fond de son cœur, il porte au nom catholique, que l'on serait embarassé de dire s'il est le chef de sa nation ou celui de sa secte. » Ces persécutions aliénèrent

(1) Salvien — du *Gouvernement de Dieu.*

aux Visigoths les évêques catholiques. Ceux-ci, dont l'influence sur le peuple était considérable, tournèrent leurs yeux vers d'autres barbares pour délivrer leur pays de la domination des Visigoths et extirper l'arianisme. Après leur conversion, les Francs accomplirent cette œuvre de délivrance, et, malgré quelques excès commis par les troupes de Clovis, les Francs passèrent, aux yeux des Gallo-romains, pour des libérateurs envoyés par la Providence. Le royaume des Burgondes s'étendait sur les provinces appelées depuis la Bourgogne, la Franche-Comté, le Lyonnais, le Dauphiné et une partie de la Suisse. Comme les Visigoths, les Burgondes étaient sortis de la Germanie. C'était une race malheureuse, persécutée, et presque toujours obligée de fuir devant d'autres barbares plus puissants ou plus nombreux. Le malheur avait abattu leur courage. Défiants de leur propre force, quoique solidement établis dans les Gaules, les Burgondes n'osaient pas se croire les maîtres absolus du pays. Ils craignaient d'être de nouveau chassés de ces belles et riches contrées par d'autres conquérants : aussi cherchaient-ils à s'attacher les Gaulois vaincus, plutôt par la douceur que par la sévérité. Ils avaient fait de grands efforts pour prendre au moins les dehors, les appa-

rences de la civilisation. Leurs rois, les officiers de la cour, les principaux personnages, abandonnaient l'usage de la langue tudesque, et parlaient un latin mêlé de celtique et de germain. Les Gaulois riaient de leurs barbarismes, les Burgondes ne se décourageaient pas. En général, les Barbares comprirent la supériorité de la civilisation romaine. Ces villes aux grandes maisons, ces églises magnifiques, la pompe du culte, la beauté du chant liturgique, l'éclat des cérémonies religieuses, la dignité, la majesté des évêques, tout cela frappait l'esprit des Barbares. Ajoutez qu'ils trouvaient dans les provinces conquises un bien-être matériel qu'ils avaient toujours ignoré dans les forêts de la Germanie, et l'on comprendra comment ces barbares furent si facilement amenés à prendre les mœurs et les coutumes des vaincus. La fusion entre les Burgondes et les Gaulois aurait été facile, si les Burgondes eussent été catholiques. Malheureusement, ils appartenaient à l'hérésie d'Arius : aussi, malgré leur tolérance, trouvèrent-ils, dans l'épiscopat catholique, un obstacle insurmontable.

Pendant trois siècles, l'hérésie arienne entretint dans l'Eglise de funestes divisions : un moment même elle faillit faire rétrograder la civilisation chrétienne. Sous prétexte de conserver à Dieu son

unité incommunicable, elle détruisait la divinité du Christ Rédempteur de l'humanité, et les adorateurs de Jésus Crucifié étaient, comme les païens, adorateurs de Jupiter ou de Mars, de véritables idolâtres. Les apôtres avaient renoncé à leur patrie, à leur famille, pour répandre dans l'univers une nouvelle idolâtrie ! Les martyrs avaient versé leur sang pour affirmer un mensonge ! car si Jésus n'est pas consubstantiel au Père, il n'est pas Dieu ; et si Jésus n'est pas le Fils de Dieu, consubstantiel au Père, pourquoi l'adorer ? Si Jésus n'est pas le fils de Dieu, engendré de toute éternité, pourquoi le reconnaître pour le Sauveur du monde ? Cette déplorable hérésie, par la faute des empereurs, par l'abus des termes employés par ses partisans, par la protection de quelques évêques, contrebalança pendant quelque temps l'influence et l'autorité de la vérité catholique. Les souverains pontifes résistèrent aux empereurs, et, comme saint Pierre, répondirent à leurs ordres par cet éternel *non possumus*, que les papes opposeront jusqu'à la fin des siècles à tous les hérétiques, et à tous les tyrans, à tous les oppresseurs. Arius, prêtre de l'église d'Alexandrie, fut l'auteur de cette funeste hérésie. Pendant toute sa carrière ecclésiastique, il avait aimé les opinions

hasardées et voisines de l'erreur. Interdit par ses évêques, il se soumettait avec une hypocrite modestie et travaillait dans l'ombre. Ambitieux, aspirant aux plus hautes dignités de l'Eglise, Arius, homme à la taille imposante, à la démarche majestueuse, austère quand il paraissait en public, doué d'une certaine éloquence, toujours prêt à parler contre le relâchement des mœurs, à s'ériger en censeur de ses contemporains, Arius en imposait au peuple. Pendant longtemps, espérant être élu évêque d'Alexandrie, il cacha soigneusement sa doctrine et ses desseins pervers ; mais, déçu dans son ambition, trompé dans ses espérances, ses hésitations cessèrent et il prêcha ouvertement son erreur. Ses disciples, d'abord peu nombreux, se multiplièrent avec le temps : la division se mit bientôt parmi les membres de la nouvelle église, car varier c'est le propre de toutes les hérésies. Néanmoins, par l'ascendant de sa parole, et sa grande réputation de vertu, Arius demeura le chef de sa secte. D'après sa doctrine, Dieu le père existait seul de toute éternité, seul il jouissait d'un bonheur parfait ; seul il se connaissait d'une manière absolue. Bien avant la création des mondes, il tira du néant la personne du Verbe, et le fit en quelque sorte participer à sa divinité.

Le Père donna au Verbe le doux nom de Fils et le Verbe présida, par l'autorité du Père, à la création du monde, car Dieu était trop grand pour s'abaisser à de si petites choses. Le Fils, aux yeux d'Arius et de ses partisans, était donc une créature, la plus parfaite, la plus ancienne, la plus puissante des créatures, mais enfin une créature. Quelques évêques se déclarèrent partisans d'Arius. Eusèbe de Nicomédie voulût être son protecteur, et, cependant, dans une lettre adressée à cet évêque ambitieux, Arius avait révélé tout le secret de sa perfide doctrine. « Pour nous, disait l'hérésiarque, ce que nous disons et ce que nous pensons, nous l'avons enseigné et nous l'enseignons encore ; que le Fils n'est point non-engendré, ni portion d'un non-engendré, ni portion du non-engendré en aucune manière, ni tiré d'aucun sujet : mais que, par la volonté et le conseil du père, il a subsisté avant les temps et avant les siècles, pleinement Dieu, fils unique, inaltérable, et qu'avant que d'être engendré, ou crée, ou terminé, ou fondé, il n'était pas non-engendré. Nous sommes persécuté pour avoir dit : le Fils a un commencement et Dieu n'en a point. C'est pour cela qu'on nous persécute et pour avoir dit qu'il est tiré du néant. » Cette lettre renferme toute la doctrine d'Arius ; elle détruit

les bases, les fondements du Christianisme ; elle fait disparaître ces trois grands mystères, mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, que les apôtres avaient renfermés dans leur symbole ; elle est la négation du sublime début de l'évangile de saint Jean : « *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum.* » Les évêques catholiques, craignant de voir l'hérésie progresser, désireux d'arrêter, avant qu'elle n'eut pris de trop grandes proportions, cette nouvelle source de perdition, eurent recours à un remède suprême, le Concile général. Constantin venait de donner la paix à l'Eglise, et ce prince montrait de bonnes dispositions pour la religion chrétienne. Sous ses auspices, un concile général se réunit à Nicée (325). Là, parurent tous les évêques catholiques, vieillards vénérables brisés par l'âge et davantage encore par les fatigues de l'apostolat et les austérités de la vie chrétienne ; là, parurent ces illustres confesseurs de la foi, portant encore les marques glorieuses de leur martyre. Les évêques, partisans d'Arius, assistèrent aussi au Concile de Nicée. Arius lui-même eut la liberté d'exposer sa doctrine condamnée par le Concile. Exilé par l'Empereur, Arius garda pendant quelque temps un silence prudent, mais la sœur de Cons-

tantin plaida, avant de mourir, la cause des ariens et l'Empereur crut de son devoir d'interroger de nouveau ceux que le Concile de Nicée avait condamnés. Arius et ses partisans, rendus à la liberté, gagnèrent, par leurs basses adulations, la faveur de Constantin et de ses successeurs. Protégée par les Césars chrétiens, l'hérésie eut des défenseurs, des missionnaires, des apôtres. Athanase, en Orient, prit la défense de la foi Catholique. Exilé, persécuté, il fut partout l'héroïque soldat de la Vérité : éloquent, érudit, appuyé sur les Evangiles, sur les écrits des apôtres, appuyé sur la foi des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, il combattit l'arianisme avec une vigueur invincible. En Occident, saint Hilaire de Poitiers ne montre ni moins de courage, ni moins de science : grâces à ces deux illustres Evêques l'arianisme fut vaincu. Les ariens, voyant, malgré l'appui des Empereurs, le nombre de leurs adhérents diminuer chaque jour, tournèrent leurs regards du côté des barbares et envoyèrent des missionnaires en Germanie. Les Burgondes et les Visigoths se convertirent à cette hérésie et quand ils se fixèrent en Gaule, ils étaient déjà ariens. C'est le propre de l'erreur de ne pouvoir pas se soutenir sans la protection du bras séculier. L'arianisme n'aurait pas vécu de si lon-

gues années, si les empereurs romains d'abord, et ensuite les rois barbares, ne l'avaient soutenu et protégé. Depuis longtemps, le schisme grec aurait disparu lui aussi, si, abandonné à ses propres forces, il n'avait pas eu pour le défendre et le propager le sabre des empereurs russes Depuis trois siècles, en Angleterre, en Prusse, en Suède, le protestantisme dure parce qu'il est soutenu par des rois tout-puissants. Quand il ne sera plus protégé, alors ruiné par ses propres divisions, pour échapper à un sceptiscisme immoral ; ou bien il se jettera dans les bras de l'Eglise Catholique, il reviendra au port d'où il est parti, comme ces navires qu'effrayent en hiver les tempêtes et les orages ; ou bien il se perdra dans une sorte de déisme, bien voisin de l'athéisme. Alors l'Eglise Catholique enverra, à ces nouveaux païens, des missionnaires et des apôtres ! L'arianisme, erreur funeste, entraînait non-seulement pour la vie de l'âme des conséquences déplorables, mais il renfermait encore, comme toutes les hérésies, des germes de mort pour la société. Sans doute, le peuple ne pouvait pas bien saisir toute la portée morale de cette hérésie. Comme les Catholiques, les ariens avaient des évêques, des prêtres, des églises, et dans ces églises des autels où ils offraient le pain et le vin ;

le peuple pouvait donc se tromper et cependant le peuple des Gaules, instruit par un clergé éminent en science et en vertu, professa toujours pour cette hérésie une profonde aversion. Les Burgondes étaient ariens, et malgré la douceur de leur joug, ils ne furent jamais aimés. Catholiques, ils auraient fondé dans l'est un royaume durable ; dans le cas d'une nouvelle invasion, les Gaulois se seraient joints à eux pour repousser l'envahisseur. Ariens, ils seront abandonnés des Gaulois, à l'heure du péril, et les Francs, choisis de Dieu pour être, pendant de longs siècles, les défenseurs des droits de l'Eglise, accueillis avec bonheur par les évêques, convertis à la foi catholique, règneront dans les provinces d'abord occupées par les Burgondes et les Visigoths. La providence veille sur son Eglise et si elle permet quelquefois qu'elle soit humiliée, persécutée, elle abaisse, le moment venu, les persécuteurs et les hérétiquès. A cette cause d'antipathie, les Burgondes ajoutèrent encore le triste spectacle de la division et de la guerre civile : leurs chefs ne surent pas demeurer unis. Quelques années avant la naissance de Clotilde, le Royaume de Bourgogne, partagé entre les quatre fils de Gondiolad, eut à supporter des guerres civiles sanglantes. Gondebaud et Godègesile formèrent le

projet de règner seuls au détriment de leurs frères Gondemar et Chilpéric, père de sainte Clotilde. Les deux frères menacés appelèrent à leur secours les Francs d'au-delà du Rhin, et les troupes de Gondebaud furent vaincus près d'Autun. Gondebaud se retira en Italie et pendant quelques années Chilpéric gouverna paisiblement les Burgondes. Ce prince avait épousé une femme gauloise et catholique. Cette reine, guidée par de sages évêques, essaya de convertir son époux, et si elle ne parvint pas à lui faire embrasser la vraie foi, elle fut toujours la protectrice fidèle des Catholiques, et elle éleva, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, ses enfants dans les sentiments d'une piété sincère et d'une foi profonde.

CHAPITRE TROISIÈME.

Naissance de Sainte Clotilde, les malheurs de sa famille.— Son éducation, sa fidélité à la foi Catholique. — Dieu la destine à une grande mission.

Gondebaud retiré en Italie, devenu patrice romain, n'oublia pas son royaume des Burgondes ; il prépara secrètement les moyens de réparer sa défaite d'Autun, et de se venger de son frère Chilpéric. L'antique cité de Vienne était la capitale du royaume de Chilpéric. Ce monarque gouvernait avec sagesse ses vastes états, et les Gaulois libres dans la pratique de la religion orthodoxe, supportaient avec résignation le joug des barbares. Les évêques catholiques espéraient ramener à la vraie foi, tous les Burgondes hérétiques : la reine était la protectrice reconnue des Gaulois, ses malheureux compatriotes. Par sa douceur, sa bonté, sa charité, elle gagnait les cœurs des plus rebelles ; les pauvres l'aimaient comme on aime une bonne

et tendre mère. Par ses largesses aux églises, elle attirait sur elle et sur sa famille, les bénédictions du ciel.

Chilpéric avait deux filles, Chrona et Clotilde ; les historiens et les chroniqueurs de cette époque ne nous ont rien conservé des premières années de sainte Clotilde : on ignore même la date de sa naissance. Toujours, est-il qu'elle n'était encore qu'un enfant à la mort de ses parents ; cependant elle avait eu le temps de puiser sur les genoux de sa mère un tendre et profond attachement pour la religion catholique, elle s'était formée à l'amour de Dieu et des pauvres, et sa mère avait gravé dans son jeune cœur une tendre affection pour les Gaulois, qui alors avaient un si grand besoin d'être secourus, encouragés, fortifiés dans la foi. (1) Saint Mamert, célèbre dans toutes les Gaules par l'institution des Rogations, occupait

(1) Des calamités de tout genre étant venues désoler la province ecclésiastique dont saint Mamert était l'Evêque bien aimé, ce saint Pontife, afin de relever le courage de son peuple en le portant à s'adresser à Dieu, dont la justice avait besoin d'être apaisée, prescrivit trois jours d'expiation, durant lesquels les fidèles se livraient aux œuvres de la pénitence et marchaient en procession en chantant des Psaumes. L'Eglise adopta la pieuse institution de saint Mamert et dès le huitième siècle les prières des rogations avaient lieu dans tout l'univers catholique.

alors le siége archiépiscopal de Vienne. Ce zélé prélat ne négligeait rien pour procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, la grandeur et la prospérité de l'Eglise ; aussi est-il tout-à-fait probable qu'il donna aux princesses, filles de Chilpéric, de fréquentes et solides instructions. Ces princesses catholiques pouvaient être appelées, dans la suite, à jouer un grand rôle. La Providence leur réservait peut-être la mission de convertir les Burgondes ou d'autres peuples encore païens. Tout semblait sourire au roi Chilpéric, lorsque, vers l'an 473, Gondebaud croyant le moment venu de renverser le trône de son frère, quitta secrètement l'Italie ; il amenait des troupes nombreuses, et il était sûr de l'appui de l'empereur romain Glycérus. Surpris et sans aucun moyen de défense, Chilpéric ne fit qu'une faible résistance. Vienne, sa capitale, tomba entre les mains de Gondebaud, et ce roi souilla sa victoire par des crimes odieux. Gondemar, son frère fut brûlé vif dans une tour où il s'était réfugié, et Chilpéric eut la tête tranchée, par les ordres de Gondebaud. On attacha une pierre au cou de la reine mère de Clotilde, et on la jeta dans le Rhône. Ces cruautés nous indignent aujourd'hui, mais rappelons-nous que les barbares avaient le cœur dur, et il fallut à l'Église, pour les adoucir et les

civiliser, une patience à toute épreuve et de longs et pénibles efforts. Quelques historiens athées ou libres-penseurs reprochent à l'Église des crimes commis par les premiers rois chrétiens, comme si elle n'avait pas fait tout son possible pour empêcher ces crimes et ces meurtres. Si ces souverains avaient été plus dociles aux lois de l'Église, moins souvent ils auraient versé le sang de victimes innocentes. L'Église a horreur du sang et quand ses lois sont respectées, le sang n'est jamais injustement versé ; l'Église protège l'innocence, elle protège même le coupable quand elle lit le repentir au fond de son cœur. L'impiété, au contraire, est sanguinaire et elle marque son passage au pouvoir par le meurtre des victimes les plus saintes et les plus respectables.

Gondebaud cependant épargna les deux enfants de Chilpéric, son frère. La Providence réservait à une de ces enfants une grande mission à remplir et si Dieu commande aux flots irrités de l'Océan, il commande aussi à la colère des hommes et arrête quand il le veut leur bras vengeur. Quel homme, du reste, aurait été assez barbare pour immoler de sang-froid deux innocentes victimes, deux enfants? Que pouvaient-elles faire ces jeunes filles pour venger le meurtre de leurs

parents ? Pouvaient-elles revendiquer devant le peuple le trône de leur père ? Mais la loi des Burgondes, comme la loi des Francs, interdisait aux femmes le pouvoir souverain. Chora et Clotilde furent donc épargnées ; elles passèrent du palais royal dans une prison, et des tendres soins d'une bonne mère à la surveillance sévère de gardes fidèles, soldats de Gondebaud. Chora, plus âgée que Clotilde, prit le voile et s'enferma dans un monastère. Clotilde fut d'abord enfermée dans un château près de Long-le-Saulnier, probablement le village de Montmorot. Dans la suite, toujours surveillée par les gardes de son oncle, l'ombrageux Gondebaud, on lui laissa une plus grande liberté, elle pût faire quelque bien et répandre autour d'elle quelques aumônes. Cette jeune princesse, ainsi frappée par le malheur, dès ses plus tendres années, sans parents, sans amis, toujours sous le regard de gardes hautains et défiants, tourna son cœur vers Dieu, père des orphelins, et voua à l'église catholique un attachement invincible. Pieuse, humble, résignée, elle aimait à se trouver aux pieds des autels, où Jésus, victime d'amour, s'immole pour nous ; elle priait avec dévotion et au souvenir de son père infortuné, au souvenir de sa malheureuse mère, des larmes

mouillaient ses yeux. Le malheur rapproche l'homme de Dieu, et quand on se voit seul sur cette terre, entouré d'ennemis, alors on place toute sa confiance dans ce grand Dieu, maître des puissants et des faibles, des grands et des petits. Aussi, Clotilde, dans sa jeunesse, n'ayant d'autre ami que Dieu, aimait-elle à prier, à méditer et à faire le bien. Quand elle sortait, sa modestie, ses grâces, son éclatante beauté attiraient tous les regards ; la douceur de ses paroles, sa bienveillance pour les malheureux, sa bonté pour les pauvres lui gagnaient tous les cœurs.

Le peuple connaissait ses souffrances, les malheurs de sa famille, les persécutions auxquelles elle était exposée, et l'en aimait davantage ; car le peuple, lorsqu'il n'est pas corrompu par de mauvaises doctrines, avili par des mœurs dépravées, aime ce qui souffre et cherche à le soulager. Le dimanche, Clotilde se rendait à l'église, assistait avec un grand recueillement et une édifiante piété au divin sacrifice de la messe, et après les saints offices, elle distribuait aux pauvres, rassemblés autour d'elle comme les enfants autour d'une bonne mère, d'abondantes aumônes ; elle consolait les malheureux, adressait aux vieillards quelques paroles d'encouragement

et prenait les pauvres orphelins sous sa protection spéciale. Elle aimait aussi à visiter les malades et leur porter dans leur humble demeure quelques secours. A mesure qu'elle avançait en âge, son intelligence se développait et ses bonnes œuvres se multipliaient. Dieu se plaisait à former le cœur de cette jeune princesse et l'Eglise catholique fondait sur elle les plus magnifiques espérances. Gondebaud voyait avec peine sa nièce aimée du peuple et recherchée par des personnages influents ; il se défiait des évêques orthodoxes et tenait Clotilde dans une demi-captivité. L'heure de la délivrance allait bientôt sonner, car dans le nord de la Gaule, les Francs de Clovis, victorieux des Romains, essayaient à leur tour de fonder un grand royaume et Dieu avait choisi Clotilde pour en faire l'épouse de Clovis, premier roi catholique parmi les barbares.

CHAPITRE QUATRIÈME.

La Gaule au moment de l'invasion des Francs. — Les Evêques, les Moines — Les Souverains Pontifes — L'Eglise catholique espère que les Francs seront les défenseurs de la vraie foi.

Tandis que Gondebaud, roi des Burgondes, tenait sa nièce, sainte Clotilde, dans une sorte de captivité, les Francs essayaient de s'avancer jusque vers la Loire. Rome possédait encore une partie des provinces qu'arrose la Seine, et quelques généraux étaient chargés, avec de faibles ressources, de défendre ces provinces contre tous les envahisseurs. Ces généraux, hélas ! au lieu de veiller à la sûreté du peuple, vivant presque toujours dans le luxe et les plaisirs, cherchaient leur propre fortune, et quand les barbares paraissaient ils n'avaient aucune armée à opposer à leurs troupes nombreuses. Au moment de la grande invasion d'Attila, roi des Huns, Rome, pour protéger les provinces Gauloises qui reconnaissaient encore son autorité,

dût faire appel à l'épée des barbares, et dans les plaines de Chalons, les Francs, les Burgondes, et les Visigoths furent les alliés des Romains : ils contribuèrent pour une large part à la défaite du roi des Huns. Sous Clodion, un de leurs chefs, les Francs s'avancèrent jusqu'à Cambrai. Vaincus dans une bataille que leur livra le comte Aëtius, ils firent preuve de ce courage dont ils ont donné, dans la suite des âges, des preuves nombreuses sur tant de champs de bataille illustres. Sidoine-Appolinaire, célébrant dans une pièce de vers la victoire des Romains, ne peut s'empêcher de rendre hommage à la bravoure des Francs : « Dès leurs premières années germe en eux, s'écrie ce poète, un amour précoce pour les combats. Qu'ils soient écrasés par le nombre ou par suite de l'infériorité de la position qu'ils occupent, la mort les abat et non la crainte, rien ne peut les vaincre et leur courage vit encore quand le souffle vital s'est éteint (1). »

Mérovée et son fils, Chilpéric, se maintinrent dans la Gaule Belgique. Le père de Clovis mourut à Tournay, où, au dix-septième siècle, on découvrit son tombeau. Rome, peu à peu, abandonnait des conquêtes qui autrefois lui avaient

(1) Sidoine-Appolinaire — *in Panegerico majoriano.*

coûté tant de peine et de sang, dans les temps de calamité publique, le peuple recourait à ses évêques. Ces glorieux pontifes, pères de leur troupeau, ne reculaient devant aucune difficulté pour assurer la paix et le bonheur des âmes confiées à leurs soins. Ils construisaient des hôpitaux pour les vieillards, les pauvres, les malades, les estropiés ; ils recueillaient les orphelins dans de pieux asiles, distribuaient chaque jour aux familles ruinées par l'invasion d'abondantes aumônes. Près de leur demeure épiscopale, il y avait toujours une école. Le dimanche, ils prêchaient la charité, la soumission à la volonté de Dieu, et les chrétiens, au sortir de l'église, se trouvaient plus forts, plus confiants, l'espérance renaissait dans les cœurs les plus abattus. De saints évêques sauvèrent leurs villes épiscopales des fureurs d'Attila. Saint Loup, évêque de Troyes, vieillard vénérable, se rendit auprès du roi des Huns et supplia ce fléau de Dieu de ne pas livrer au pillage sa ville épiscopale. Revêtu de ses habits pontificaux, le saint Evêque s'adressa en ces termes au terrible roi des Huns : « Qui es-tu, pour vaincre tant de rois et de peuples et subjuguer ainsi l'univers ? — Je suis le roi des Huns, le fléau de Dieu, répondit Attila, et alors l'Evêque reprenant la parole : — Attila, dit-il, fléau

du Dieu que je sers, entre et souviens-toi de ne faire que ce que Dieu t'a permis, ce Dieu qui te pousse et qui te gouverne.» Et Attila épargna la ville de Troyes. A Paris, une humble vierge, Geneviève, depuis invoquée comme la patronne de la capitale des Francs, raffermit le peuple découragé de cette grande cité ; ses prières éloignèrent le fléau de Dieu, et Attila ne parut pas sous les murs de Lutèce. Saint Aignan, évêque d'Orléans, à l'approche des Huns, quitta, malgré son grand âge, sa ville épiscopale, pour se rendre à Arles, auprès du comte Aëtius, solliciter des secours. Il était de retour au milieu de son peuple, quand Attila parut sous les murs d'Orléans. Le saint Prélat se mit en prière, rassura les fidèles : il priait encore quand les troupes d'Aëtius vinrent délivrer la ville assiégée !

Au moment où les Francs, sous la conduite de Clovis, s'ébranlèrent pour envahir la Gaule, Reims avait pour archevêque un homme de science éminente et d'une grande sainteté : Saint Remy, était en cette époque, la lumière des Gaules du Nord, comme saint Avit, archevêque de Vienne l'était de la Gaule occupée par les Burgondes. Dieu avait choisi à l'avance saint Remy pour en faire l'apôtre des Francs. Ses parents ha-

bitaient Laon, où ils possédaient de grands biens. Ils étaient déjà avancés en âge et n'espéraient pas avoir d'autres enfants. Un solitaire quitta de la part de Dieu sa retraite, et vint, comme autrefois les anges auprès d'Abraham, annoncer aux parents de saint Remy, qu'ils auraient encore un enfant destiné par la Providence, à l'accomplissement de grandes choses. Dès sa plus tendre enfance, saint Remy donna des marques de la piété la plus ardente. Intelligent, ami de l'étude, il se distingua par ses rapides progrès : bien jeune encore, il eut le bonheur d'être admis dans la milice du Christ. Les fidèles de Reims, frappés de sa science, de sa modestie, de sa charité, voulurent l'avoir pour évêque, et, à vingt-deux ans, il fut appelé, malgré sa résistance, à être le père du peuple d'une grande cité. Evêque, saint Remy se fit aimer et respecter de tout le monde : père du pauvre, les riches venaient souvent le consulter et accueillaient toujours ses avis et ses conseils avec le plus grand respect.

Même avant saint Benoît, la vie monastique était florissante dans les Gaules. Du monastère de Lérins sortaient des évêques éloquents, de saints prêtres. L'Auvergne possédait elle aussi des monastères renommés et un grand nombre de paroisses de cette ancienne province doivent leur

nom et leur fondation à de saints moines. En 425, Romain se retira dans la solitude de Condat, sur la cîme d'une haute montagne, au milieu des bois, et fonda, dans un lieu, visité avant lui par quelques hardis chasseurs, un des plus célèbres monastères de l'Occident. Saint Martin avait été moine avant d'être évêque, et ces pieux monastères se trouvaient trop petits pour contenir le grand nombre d'hommes, qui, selon le conseil de l'Evangile, renonçaient à tout pour suivre Jésus-Christ.

Ces moines défrichaient les terres de la Gaule, couvertes en grande partie de belles forêts de chênes ; ils cultivaient de vastes plaines, des collines fertiles, mais jusque là demeurées incultes ; ils priaient et se mortifiaient. Chaque monastère possédait aussi une école où les enfants des pauvres apprenaient les premiers éléments des sciences, où les jeunes gens destinés à la cléricature se formaient aux lettres humaines et aux lettres divines. De ces monastères sortirent ces illustres évêques qui pendant trois siècles luttèrent avec tant de courage contre la barbarie. Ce sont les moines qui ont défriché la Gaule. Ils furent les premiers instituteurs de nos pères. Ils cultivaient bien, parce qu'ils ne travaillaient pas pour acquérir une fortune périssable, mais par devoir et pourob-

tenir, dans l'autre vie, une place dans le royaume de Jésus-Christ. Du reste, Rome soutenait et conseillait les évêques du monde entier : Rome bénissait les moines, armée pacifique destinée à faire le bien partout où elle passait. C'est un beau et noble spectacle de voir, au milieu de toutes ces invasions, lorsque les empereurs se montraient si lâches et si ignorants, les souverains pontifes, fermes, inébranlables, résister aux barbares, consoler les vaincus, envoyer des missionnaires aux peuples encore païens et ne pas désespérer de l'avenir. Ils savaient ces grands pontifes que la barque de Pierre ne peut pas faire naufrage, et que l'Eglise est impérissable : aussi, tandis que tout le monde désespérait, les papes, attentifs aux événements de l'univers entier, préparaient l'avenir et voyaient dans ces barbares si durs et si cruels, des enfants à convertir et à civiliser. Telle était la pensée de saint Léon qui sauva Rome des fureurs d'Atilla et de l'incendie que lui apportait Genséric. Ses contemporains, dans leur reconnaissance, lui donnèrent le nom de grand, et la postérité a respecté le suffrage des contemporains de saint Léon. Telle fut aussi la pensée de tous ses successeurs, saint Hilaire, saint Simplicius, saint Félix, saint Gélase, l'illustre auteur du *Sacramentaire*, saint Anastase,

que nous verrons féliciter Clovis de sa conversion et de ses excellentes dispositions envers l'Eglise.

Aucun des peuples envahisseurs n'avait donné à l'Eglise de si grandes espérances; les uns avaient passé comme des torrents dévastateurs, les autres partisans de l'hérésie d'Arius, avaient persécuté les catholiques ; l'Eglise ne pouvait donc pas s'appuyer sur ces peuples. Les Francs étaient païens ; l'Eglise ne désespérait pas de leur conversion. Clovis pourrait un jour contribuer à la destruction de l'hérésie d'Arius. Les Francs s'avançaient plus lentement que les autres peuples sortis de la Germanie ; ils semblaient vouloir fonder, dans la Gaule, un établissement solide et durable. Cruels quelquefois, ils se montraient cependant bien plus tolérants que les autres peuples barbares. Leurs rois, pour ne pas pousser les Gaulois à une résistance extrême, sachant du reste que l'autorité des évêques était considérable, ordonnaient à leurs guerriers le respect des églises et de toutes les choses saintes : aussi les évêques tournaient des regards pleins d'espérance vers les Francs. Sidoine-Appolinaire, dégoûté de la domination des Visigoths ariens, appelait de ses vœux les Francs encore plongés dans les ténèbres du paganisme, et le grand évêque de Reims, saint Remy, plus voisin

de ces Francs, songeait aux moyens à prendre pour les convertir à la religion catholique. Ainsi l'Église aimait cette nation que dans la suite elle appelait sa fille aînée, même avant sa régénération dans les eaux du baptême : l'église semblait prévoir les grandes destinées que Dieu lui réservait. La providence, dans son ineffable bonté, préservait cette glorieuse nation de toute hérésie. Plus tard elle pourra écrire en tête de ses constitutions ces fières paroles : «La nation des Francs, glorieuse, ayant Dieu lui-même pour fondateur, courageuse dans la guerre, fidèle dans la paix, sage dans le conseil, noble et saine de corps, distinguée entre toutes par sa blancheur et sa beauté, redoutable par son audace, son agilité, sa rudesse dans les combats, récemment convertie à la foi catholique, est pure de toute hérésie. » *Préambule de la loi salique.*

CHAPITRE CINQUIÈME.

Clovis. — Politique de ce prince. — Il envahit la Gaule Romaine. — Ses relations avec les évêques. — Saint Remy. — Clovis demande la main de Clotilde.

A la mort de Childéric, 481, Clovis, son fils, n'avait que quinze ans. Après son exil, Childéric gouverna son peuple avec une grande sagesse, et sa réputation s'étendit au loin. Bassine, princesse de Thuringe, vint trouver ce monarque et lui adressa ces paroles : « J'aurais cherché un autre mari si j'en avais connu un autre plus digne d'estime, d'admiration et d'amour,» et Childéric épousa Bassine. De ce mariage naquit Clovis, fondateur de la monarchie française et premier roi catholique parmi les barbares. Malgré sa jeunesse, Clovis, par sa fermeté, son audace, son énergie et sa bravoure, sut se faire respecter de ses sujets. Politique rusé, il méditait longtemps ses desseins avant de les mettre à exécution. Voulant conquérir la Gaule entière et fonder, dans ce beau et riche

pays, un grand empire, il n'eut garde de froisser les anciens maîtres de ces contrées. Connaissant la légitime influence des évêques catholiques, il se montre tolérant envers les Gaulois presque tous convertis au christianisme. Dans ses relations avec les évêques, il est bon, généreux, plein de respect. Saint Remy, dans l'espérance de gagner les bonnes grâces de ce prince et avec l'intention de servir la religion dont il était le ministre, écrivit à Clovis une lettre digne, où il lui traçait ses devoirs de souverain. Clovis venait d'obtenir de l'empereur Zénon le titre de Patrice : «Au seigneur illustre et magnifique roi Clodoveus, Remy, évêque. — Une grande nouvelle nous arrive. Vous venez d'être placé à la tête des armées franques. Nul ne s'étonnera de vous voir ce que furent vos pères. Il importe tout d'abord de répondre aux desseins de la Providence qui récompense votre mérite en vous élevant au comble des honneurs, et c'est ici l'occasion de justifier le proverbe : la fin couronne l'œuvre. Prenez pour conseillers des personnes dont le choix fasse honneur à votre discernement, soyez prudent, chaste, modéré, rendez honneur aux évêques et ne dédaignez pas leurs conseils. Tant que vous vivrez en bonne intelligence avec eux, les affaires de l'état seront en prospérité.

Elevez l'âme de vos peuples, soulagez les veuves, nourrissez les orphelins. Plus tard, ils vous serviront et de la sorte vous conquerrez l'amour de ceux-mêmes qui vous craignent. Que la justice soit dans votre cœur et sur vos lèvres, que nul ne puisse, sous votre règne, se promettre à force de présents, la dépouille du pauvre et de l'étranger ; que votre prétoire soit ouvert à tous et que la plus humble requête y soit écoutée. Vous possédez maintenant la puissance qu'eût votre père, servez-vous-en pour délivrer les captifs et consoler les opprimés. Rappelez-vous qu'à votre audience nul ne doit s'apercevoir qu'il est étranger ; à vos plaisirs et à vos jeux, appelez, si vous voulez les jeunes gens de votre âge, mais ne traitez les affaires qu'avec les vieillards ; c'est ainsi que vous règnerez glorieusement (1). » Clovis fut docile aux conseils du saint évêque de Reims. Dès les débuts de son règne, il avait la noble et grande ambition de s'illustrer par des conquêtes et par la civilisation de son peuple. Cachant ses projets ambitieux afin de n'avoir pas trop d'ennemis à combattre à la fois, il attaquera successivement les Romains, les Burgondes et les Visigoths ; après son baptême et dans sa première ferveur, la religion lui servira de

(1) Saint Remy, *lettres*.

prétexte pour entreprendre une guerre de destruction contre les Visigoths fauteurs de l'arianisme ; et dans cette guerre, tous les catholiques seront ses auxiliaires secrets. Dans les dernières années de son règne, le vieil instinct barbare se réveillera et alors, par ambition, il égorgera des rois ses parents. A l'âge de vingt-deux ans, après avoir bien préparé son armée à soutenir la lutte contre les troupes romaines commandées par Syagrius, Clovis, à la tête de six milles braves guerriers, résolut de chasser le dernier représentant de la puissance romaine. Il marcha contre Syagrius et, vainqueur à Soissons, il mit le siége devant Lutèce, où il voulait établir la capitale de son royaume. Syagrius se retira chez les Visigoths. Alaric donna à ce vaincu, dernier porte-drapeau de l'empire romain dans les Gaules, une hospitalité de quelques jours. Clovis réclama le réfugié et le roi des Visigoths fut assez lâche pour livrer Syagrius. Clovis lui fit trancher la tête : ainsi périt dans les Gaules la domination romaine.

Les Gaulois furent les derniers défenseurs de cet empire, mais il faut l'avouer, si au temps de Vercingetour ils firent aux Romains une résistance longue, opiniâtre, ils ne montrèrent devant les Barbares, ni le même courage, ni la même opiniâtreté.

Au temps de César, ils se battaient pour leur patrie, pour leur demeure, pour leurs dieux ; au temps de l'invasion des barbares, ils se battaient pour des empereurs qui les abandonnaient, et qu'ils ne virent jamais à la tête des armées. Du reste, une secrète sympathie attirait les Gaulois vers les Francs, et dès l'origine Dieu préparait la fusion de ces deux races pour en faire le peuple de son choix, la nation chargée de défendre les droits de son Eglise. Saint Remy exerçait, à cette époque, une influence salutaire sur le roi des Francs. Grâce à l'intervention du saint évêque de Reims, sa ville épiscopale fut épargnée, et Clovis ordonna à ses soldats de respecter les biens des églises. Cependant, on trouva dans le butin, un vase précieux appartenant à l'église de Reims. Saint Remy le réclama. Clovis accueillit les envoyés de l'Evêque de Reims avec une grande bienveillance : « Venez avec moi à Soissons, leur dit il, et si je trouve l'objet ravi, je vous le rendrai. » On ne tarda pas à découvrir le vase précieux parmi les dépouilles rassemblées sous une tente, au milieu de la place publique. Mes braves compagnons, dit Clovis, il ne vous sera pas désagréable que je prenne ce vase pour le rendre aux gens qui le réclament. Les officiers et les soldats s'écrièrent alors : « Comment

ne pouvez-vous pas le prendre sans le demander ? N'êtes-vous pas le maître, et ce que nous avons ne vous appartient-il pas?—Non, certes, dit un guerrier brutal et jaloux, vous ne prendrez ce vase que si le sort vous le donne, et d'un coup de francisque il le brisa. Clovis garda le silence, prit les débris et les rendit aux envoyés de l'évêque. Un an après, comme il passait en revue les Francs dans un champ-de-mars, il reconnut le soldat dont l'audace grossière avait invoqué la loi du partage. Il n'est pas dans toute la tribu d'armes plus mal tenues que les tiennes, lui dit-il ; ta lance, ton épée, ta francisque accusent ta négligence et ta lâcheté, et, lui arrachant sa hache, il la jeta à terre. Le soldat se baissa pour la ramasser. Mais Clovis levant soudain la sienne, lui fendit la tête : « Voilà, s'écria-t-il, ce que tu as fait au vase de Soissons ! » Ainsi Clovis disciplinait ses soldats et obtenait, par une grande sévérité, le respect de son autorité et de ses ordres.

Cependant Clovis assiégeait Paris. Cette ville fut héroïquement défendue par ses habitants, que sainte Geneviève encourageait dans leur énergique résistance. Il était dans les destinées de l'antique Lutèce, arrosée du sang de saint Denys et de ses compagnons, de n'être jamais la capitale

d'un roi païen ou hérétique. Clovis entrera dans cette importante cité après sa conversion, et Henri IV, quand il aura abjuré l'hérésie de Calvin. La vierge Geneviève, connue par ses vertus et ses miracles éclatants, exerçait une influence considérable sur ses compatriotes. Elle sortit de Lutèce avec quelques barques et se rendit jusqu'à Troyes, ville épiscopale sauvée au temps d'Attila, par saint Loup, son évêque. Des guérisons miraculeuses signalèrent son séjour à Troyes : deux aveugles recouvrèrent la vue, des paralytiques, des malades furent rendus à la santé. Accueillie partout avec amour et reconnaissance, la pieuse thaumaturge rentra à Paris, amenant avec elle d'abondantes provisions et les assiégés purent prolonger la résistance. Clovis, ennuyé par la longueur de ce siége, se retira à Soissons, où il s'établit avec les principaux chefs de son armée.

Sans doute, d'après les conseils de saint Remy, Clovis résolut d'épouser une princesse catholique. En plaçant à côté du roi des Francs, une femme chrétienne et fortement attachée à la religion de Jésus-Christ, l'évêque de Reims espérait agir sur l'esprit de ce prince : une femme pieuse, douce, charitable, changerait peu à peu l'esprit du monarque, et lui ferait connaître les mys-

tères et les beautés de la religion chrétienne. Epouser une catholique, c'était, du reste, le moyen le plus sûr et le plus prompt de gagner les Gaulois du nord, et de mériter les sympathies des Gaulois soumis aux Visigoths ariens. Quand ils verront, sur le trône des Francs, une reine catholique, se croyant protégés, ils seront plus soumis à leurs nouveaux maîtres. Clotilde était alors la seule princesse catholique et son oncle Gondebaud la tenait dans une sorte de captivité. Orpheline, sans fortune, elle n'apportera aucune dot au roi des Francs ! Qu'importe ? la réputation de cette princesse s'est répandue dans toute la Gaule, on vante sa beauté, ses grâces, sa bonté, sa charité : aimée de tous les Burgondes, elle est la protectrice des Gaulois, et tout le monde fait des vœux pour sa délivrance... Clovis envoyait de fréquentes ambassades chez les Burgondes, dit Frédégaire, dans l'espoir que ses envoyés pourraient rencontrer Clotilde, mais on ne leur permettait pas de la voir. Clovis eut alors recours à un stratagème qu'un noble Gallo-romain, Aurélien, se chargea de faire réussir. Ce dernier se déguisa sous les haillons d'un mendiant, une besace sur les épaules, et partit seul, pour la ville de Jannua (Généva) où se trouvait alors Gonde-

baud. Il portait l'anneau royal que Clovis lui avait confié. Un dimanche, après la messe, Clotilde s'avançant selon l'usage sous le porche de l'église, était occupée à distribuer ses aumônes aux pauvres assemblées. Là se pressaient les Romains dépouillés de leurs biens, les Gaulois ruinés par les exacteurs, ceux qui arrivaient fugitifs des pays dévastés par les Francs : femmes, vieillards, enfants, que la réputation lointaine de la bienfaisance de Clotilde appelait de toutes les contrées, aux lieux où elle épanchait ses dons. Ce jour-là, un jeune Romain qui conservait un air d'opulence et de dignité sous ses habits d'indigent, l'avait frappée par la blancheur de ses mains, par le parfum de sa chevelure, et plus encore par le soin qu'il avait mis à écarter le voile dont elle était enveloppée pour la contempler fixement, pendant qu'agenouillé devant elle, il tendait la main à son aumône d'argent. Surprise, elle le fit appeler, lui demanda les motifs de son déguisement et de sa hardiesse. Illustrissime Clotilde, répondit ce pauvre, je suis Aurélien, fils du sénateur de ce nom, d'une famille consulaire. Le roi Clovis a eu en grâce ma famille et moi, il nous a pris pour les interprètes de sa clémence auprès des Romains de ma province. Depuis, il m'a honoré du titre de son convive, m'a élevé au rang de

ses seigneurs, et dans ce moment j'accomplis une mission qui est le plus haut et le plus magnifique témoignage de sa confiance. Aurélien, fils d'Aurélien, sénateur clarissime, m'a-t-il dit, j'ai résolu de faire asseoir sur mon trône, à mes côtés, une princesse de la même religion que ton peuple, une princesse qu'on dit belle entre toutes les filles des Gaules. Va, parviens à la voir à l'insu de son oncle, Gondebaud, et si l'on ne m'a pas trompé, si tu la trouves digne des louanges qu'en fait le monde, voilà mon anneau..... — Noble princesse, ajouta Aurélien, mon attente est dépassée ! Et, en même temps, il lui remit l'anneau royal qui devait servir de preuve authentique à sa mission. Clotilde le reçut avec joie et dit à l'envoyé : « Il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen. Si pourtant les desseins de Dieu préparent cette union, s'il veut se servir de moi pour amener le roi des Francs à le reconnaître, je serais heureuse d'accomplir sa volonté. Recevez, je vous prie, pour récompense de votre service ces cent solidi. Voici mon anneau. Retournez promptement près de votre maître, et dites-lui, de ma part, que s'il veut m'épouser, il envoie de suite des ambassadeurs pour en faire la demande à Gondebaud, mon oncle. Les députés devront conclure sans délai la négociation

et agir avec célérité. Arédius, le conseiller du roi, mon oncle, n'est pas encore de retour de Constantinople, il faut profiter de cette circonstance, car je soupçonne qu'il serait contraire à notre projet (1). »

Aurélien, la joie dans l'âme, repartit aussitôt pour faire part à son maître de l'heureux succès de sa mission. Clovis, sans perdre de temps, envoya de nouveau son ambassadeur auprès du roi des Burgondes. La réponse de Clotilde à l'envoyé de Clovis, nous montre cette princesse songeait avant tout à la gloire de Dieu et au bien de l'Église : elle consentira à devenir l'épouse du roi des Francs dans l'espérance de convertir ce monarque ! Elle voit, dans cette union projetée, une grande mission à remplir et elle n'hésite pas. Sans doute, pendant sa longue vie, Clotilde aura beaucoup à souffrir ; les cruautés de Clovis sur la fin de son règne, les divisions et les guerres fratricides de ses enfants, le meurtre de ses petits-fils, plongeront son âme dans un océan de douleurs ; néanmoins, à la fin de son existence, elle pourra lever avec confiance son regard vers le ciel, car, à son heure dernière, elle verra cette nation française,

(1) Ce récit est tiré de Frédegaire et de Aimoin.

païenne à l'époque de son mariage, complètement convertie à la foi catholique et déjà le plus ferme appui de l'Eglise.

CHAPITRE SIXIÈME.

Vie de sainte Clotilde avant son mariage. — Mariage de Clotilde. — Premiers enfants. — Epreuves. — Prières. — Confiance de la reine. — Elle sollicite son époux de se faire catholique.

Modeste, pieuse, recueillie, aimée du peuple, persécutée par son oncle, sainte Clotilde, avant son mariage, s'était donnée toute entière à Dieu, père des orphelins, appui des faibles, consolateur des affligés ; elle était toujours prête à accomplir sa sainte volonté. Dieu seul pouvait la délivrer de la servitude : aussi, avait-elle en Dieu une entière confiance. Malheureuse elle-même, elle aimait à faire du bien aux malheureux, à s'entretenir avec les pauvres, à consoler par de douces paroles les souffrances et les angoisses de ceux que la douleur avait visités. Elevée à l'école du malheur, elle apprenait à porter secours aux malheureux. Dieu

aime à éprouver ses saints ; l'épreuve purifie les cœurs comme le feu purifie l'or. «Comme un même feu, dit saint Augustin, fait briller l'or et noircir la paille, comme un même fléau écrase le chaume et purifie le froment, ou encore, comme le marc ne se mêle pas avec l'huile, quoiqu'il soit tiré de l'olive par la même pression, ainsi un même malheur venant à tomber sur les bons et sur les méchants, éprouve, purifie, fait resplendir les uns, tandis qu'il damne, écrase et anéantit les autres (1).» Le malheur détache l'homme des choses de la terre et fixe le regard de l'âme aux choses de l'autre monde. Aussi, voyons-nous dans l'Ancien Testament, tous les saints personnages fortement éprouvés par la divine Providence : Dieu demande au père des croyants le sacrifice de son fils unique, Jacob pleure longtemps la perte de son fils Joseph, le bien-aimé de son cœur, et Joseph le sauveur de l'Egypte, avant d'être le premier ministre des Pharaons, est vendu comme un esclave. Séparé de ses parents, accusé d'un crime odieux, il gémit longtemps dans une sombre prison. Moïse est exilé avant d'être le législateur des Juifs. Job perd ses biens, ses enfants, et est accablé par une cruelle maladie. David, chassé de sa capi-

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre premier.

tale, errant, abondonné de tous, se convertit à Dieu. Et quelle vie a été plus éprouvée que la vie de la sainte Vierge Marie ? Peut-on se plaindre de ses souffrances, quand on regarde Marie, debout, au pied de la croix de son Divin fils ? Faut-il donc s'étonner que la Providence ait fait passer Clotilde par de rudes épreuves avant de l'élever sur le trône de France ?

Clovis, charmé du rapport de son ambassadeur, l'avait, comme nous l'avons déjà indiqué, envoyé auprès de Gondebaud, pour demander la main de Clotilde. Laissons la parole aux chroniqueurs du moyen-âge, ils nous raconteront avec une admirable simplicité les diverses vicissitudes de cette ambassade. « Aurélien fut chargé de retourner, non plus comme mendiant, mais comme ambassadeur près de Gondebaud, pour exiger, au nom du roi des Francs, la remise immédiate de sa fiancée qu'il détenait injustement : l'échange de deux anneaux entre les futurs époux donnait, en effet, à Clotilde le titre de fiancée. Celle-ci le savait. En conséquence, elle avait eu soin de déposer secrètement et à l'insu de son oncle, l'anneau de Clovis parmi les autres bijoux du trésor royal. Aurélien, arrivé près de Gondebaud, qui ignorait tous ces détails, lui dit : Le roi des Francs m'envoie récla-

mer près de vous sa fiancée que vous retenez à votre cour. — Quelle est cette fiancée, répondit Gondebaud. Est ce que vous venez ici dans un but hostile ou pour jouer le rôle d'un espion? Prenez garde que je ne vous fasse chasser honteusement de mes états. — La fiancée de Clovis, mon maître, dit Aurélien est votre nièce Clotilde ! Le roi des Francs a échangé avec elle son anneau. Fixez donc vous-même le jour et le lieu où la remise solennelle de la princesse sera faite à son royal époux.

Gondebaud, de plus en plus étonné, prit conseil des grands de sa cour. Tous craignent qu'un refus n'attire sur les provinces burgondes les armes de Clovis. Voici l'avis qu'ils donnèrent au roi : Qu'on interroge la jeune fille et qu'on sache d'elle s'il est vrai qu'elle ait reçu l'anneau de Clovis et a consenti à l'épouser ; dans le cas où le fait serait véritable et qu'elle ait véritablement échangé les présents de fiançaille, il faudra la remettre sans délai aux ambassadeurs du roi des Francs, plutôt que de nous exposer à une guerre désastreuse. Clotilde fut donc mandée : elle déclara réellement avoir reçu l'anneau de Clovis, le fit voir à son oncle, et ajouta qu'elle deviendrait volontiers l'épouse du roi des Francs. Aurélien fut rappelé, il s'empressa d'offrir

à Gondebaud un sou et un denier, gage usité des alliances matrimoniales chez les Francs. On convint que Clotilde partirait immédiatement pour aller rejoindre Clovis, et que les deux époux reviendraient ensemble célébrer solennellement leurs noces, à Châlons-sur-Saône, où Gondebaud voulait préparer des fêtes magnifiques. Les ambassadeurs francs reçurent Clotilde des mains du roi des Burgondes. Elle prit place sur un chariot couvert, traîné par des bœufs. Clotilde ayant appris que l'on parlait du retour prochain d'Arédius, dit aux ambassadeurs francs : « Si vous tenez à me remettre saine et sauve entre les mains du roi votre maître, ce n'est point sur une basterne que nous devons voyager. Donnez-moi un bon cheval, et hâtons-nous de sortir du territoire des Burgondes, autrement nous serons arrêtés en route. » Les Francs ne demandaient pas mieux, et la jeune fiancée, montée sur un coursier rapide, précipita sa marche.

Arédius venait, en effet, de débarquer à Marseille et, galopant jour et nuit, arrivait à la cour de Gondebaud. Vous savez, lui dit ce prince, que je viens de contracter une alliance avec les Francs, et que j'ai donné ma nièce Clotilde pour épouse à leur roi.—Une alliance ! s'écria le ministre burgonde, dites plutôt que vous venez

de préluder à une guerre qui ne finira jamais. O mon maître, ne vous souvient-il plus que le père de Clotilde, votre frère Chilpéric, a succombé sous votre glaive, que la mère de Clotilde a été jetée la pierre au cou dans le Rhône, et que les deux frères de Clotilde ont eu la tête tranchée par vos ordres? Croyez-moi, si elle en a jamais le pouvoir, elle vengera la fin tragique de ses parents. Envoyez une armée à sa poursuite ; qu'on la ramène de force ; on viendra plus facilement à bout d'une querelle vidée une bonne fois avec Clovis que d'un ressentiment qui s'éternisera entre les Francs et les Burgondes, sous l'influence de la nouvelle reine. Gondebaud goûta cet avis, il expédia sur le champ une bande de cavaliers pour arrêter Clotilde et la lui ramener avec les trésors déposés dans la basterne royale. Mais il était trop tard, Clotilde touchait déjà aux frontières des deux états. Informé de la poursuite dont elle était l'objet, elle en fit donner immédiatement avis à Clovis qui l'attendait à Villery, dans le territoire de Troyes, lui demandant ce qu'il y avait à faire, et lui proposant de la défendre par la force contre l'ingrate violence dont elle était l'objet. Clovis donna ordre aux soldats francs, qui escortaient sa fiancée, de ravager et de brûler sur un rayon de deux lieues

le pays burgonde qu'il leur restait à traverser. Ils le firent, et Clotilde gagna Villery sans avoir été atteinte par les cavaliers de Gondebaud. En abordant son royal époux, elle s'agenouilla, et dit : «Je vous rends grâces, Dieu tout-puissant, de ce que j'ai vu un commencement de vengeance s'exercer contre le meurtrier de mon père (1) !» Cette exclamation nous prouve que Clotilde n'avait pas oublié le meurtre de son père. Elle nous prouve aussi, que, pour arriver à la haute perfection chrétienne qui fait les saints, elle dût lutter contre sa nature et ses penchants. La sainteté ne consiste pas à n'avoir aucune passion, elle consiste dans la victoire remportée sur ses passions. Et quel saint fut sans pêché? L'Eglise les propose à nôtre admiration, parce qu'ils eurent assez de vertus pour se vaincre eux-mêmes, faire pénitence de leurs fautes et, à force de charité et de dévouement, mériter le ciel.

Clovis conduisit sa jeune épouse à Soissons, où les noces furent célébrées en grande pompe, en 493. Ce mariage combla de joie les catholiques de la Gaule. En voyant une reine, pieuse, fille docile de l'Eglise, partager le trône de

(1) Frédegaire, *Histoire de France.*

Clovis, les évêques commencèrent à espérer la prochaine conversion des Francs. L'Eglise traversait alors une époque critique : elle était persécutée partout, l'hérésie dominait en Afrique, où la foi pendant des siècles avait été si forte, où tant de voix éloquentes s'étaient fait entendre pour la défense de la vérité. Elle dominait en Espagne et dans le Midi de la Gaule : les Francs étaient encore païens. Les empereurs de Constantinople, jaloux des Souverains Pontifes, presque toujours occupés de querelles théologiques, ne faisaient rien pour l'exaltation de l'Eglise, rien pour la défense de l'Empire envahi de tous côtés. Foulé aux pieds par tant de barbares, un siècle plus tard, l'Orient verra naître le redoutable Mahomet et ce faux prophète arrachera au Christ des millions d'âmes. Chrétienne au temps de la domination romaine, l'Angleterre, maintenant envahie par les Saxons, voit ses temples détruits et ses prêtres exilés ; les habitants de la Germanie adorent encore, dans leurs sombres forêts, le dieu Odin et lui offrent quelque fois des victimes humaines. Quel philosophe, quel homme d'Etat, aurait osé prophétiser, en 494, la future grandeur de l'Eglise ? Et cependant les prières de Clotilde amèneront la conversion de Clovis. Clovis chas-

sera de la Gaule les Visigoths ariens et se déclarera le ferme soutien de l'Eglise Romaine. Un jour, l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, la Norvège, seront catholiques et reconnaîtront l'Evêque de Rome, comme le Pontife souverain de toutes les Eglises, comme le père commun de la chrétienté. Clovis aimait beaucoup sa jeune et belle épouse ; il la montrait avec orgueil à ses Francs. Clotilde, protectrice des Gaulois opprimés, bonne pour les Francs, ses nouveaux sujets, gagnait tous les cœurs ; sa douceur, ses bonnes manières, ses conversations remplies de finesse et d'excellentes pensées, faisaient sur les Francs, peu habitués aux usages des peuples civilisés, une profonde impression. Peu à peu les mœurs s'adouciront, peu à peu le Franc comprendra son infériorité morale et intellectuelle et prendra goût aux études et aux arts des Romains.

Clotilde, à la cour, conserva toutes ses pieuses habitudes ; elle priait avec ferveur et chaque jour elle demandait à Dieu la conversion de son époux. Elle assistait à la sainte-messe, et quand Jésus descendait sur l'autel, elle redoublait ses instances. Elle visitait les malades, et les pauvres étaient ses meilleurs amis. Dans ses entretiens intimes avec son époux, elle lui parlait souvent des grandeurs

et des beautés du christianisme et lui montrait la vanité du culte des idoles. Sur le point de devenir mère, elle redoubla ses prières et ses bonnes œuvres. Elle demandait à Dieu que l'enfant qu'elle portait dans son sein eût le bonheur d'être régénéré dans les eaux du baptême. A la naissance de son premier enfant, la joie de Clovis fut grande. Il voulut consacrer ce premier-né à ses idoles, mais Clotilde s'y opposa. Il lui fut même permis de présenter son enfant au baptême. Par son ordre, l'Eglise fut décorée de guirlandes et de riches tentures. Clotilde espérait attirer plus facilement à la foi par cette pompe celui que n'avaient pu toucher ses exhortations. L'enfant fut baptisé, et reçut le nom d'Ingomer, mais il mourut dans la semaine de son baptême. Le roi, aigri par cette perte, accabla Clotilde de reproches, lui disant : « Si l'enfant eût été consacré au nom de mes dieux, il vivrait encore ; mais comme il a été baptisé au nom de votre Dieu, il devait infailliblement mourir. » La reine répondit : « Je rends grâces au Dieu tout puissant, créateur de toutes choses, de ce qu'il ne m'a pas jugé tout-à-fait indigne de voir le fruit de mon sein admis dans son royaume. Cette perte n'a point affecté mon âme de douleur, parce que je sais que les enfants que

Dieu retire du monde, pendant qu'ils sont dans les blancs vêtements, doivent jouir de sa présence. » La Reine eut un second fils qui reçut au baptême le nom de Clodomir. Cet enfant étant tombé malade quelque temps après son baptême, le roi disait : « Il ne peut arriver autrement à celui-ci qu'il n'est arrivé à son frère baptisé au nom de votre Christ, il doit aussi mourir; mais par les prières de la mère et la volonté du Seigneur l'enfant guérit (1). » Ces épreuves, loin d'ébranler la confiance de la Reine ne firent qu'augmenter son ardent désir de voir son époux converti au christianisme. Elle priait chaque jour pour obtenir cette conversion tant désirée et les évêques, les prêtres priaient avec elle. Un jour, s'adressant à son époux, elle lui dit : « Les dieux que vous honorez ne sont rien, car ils ne peuvent rien pour eux-mêmes, ni pour les autres, puisqu'ils sont taillés de pierre, de bois ou de métal ; les noms que vous leur avez donnés sont des noms d'hommes, mais celui qu'on doit honorer davantage est celui qui, par sa parole, a créé de rien, le ciel, la terre et la mer et toutes les choses qui y sont contenues, qui a fait briller le soleil, a orné le ciel d'étoiles, a peuplé les eaux de poissons, les

(1) Voir saint Grégoire de Tours, à qui nous empruntons ce récit.

terres d'animaux et les airs d'oiseaux, qui décore à sa volonté les champs de moissons, les arbres de fruits, les vignes de raisins ; dont la main a créé l'espèce humaine et dont la libéralité a voulu que toute créature rendit hommage et service à l'homme formé par lui. « Mais quoique la Reine dit tout cela, l'esprit du roi n'était pas amené à la foi. » Il répondit : « C'est par la volonté de nos dieux que toutes choses ont été créées et produites, il est clair, au contraire, que votre Dieu ne peut rien et, qui plus est, il est prouvé qu'il n'est pas même de la race des dieux (1). »

Aux yeux de ce monarque barbare, la véritable religion était celle qui donnait la puissance et la victoire ; le vrai Dieu, celui qui donnait le courage et la force aux guerriers. Le Dieu de Clotilde, était un Dieu vaincu ! Jésus-Christ n'avait pas sauvé l'Empire Romain : il n'avait jamais paru à la tête de puissantes armées, il n'était donc pas le vrai Dieu. Ah ! sans doute, Jésus-Christ avait remporté une grande victoire morale ! Il avait réalisé sur cette terre le plus grand, le plus puissant empire que le monde eût jamais vu ; car *l'Eglise, Empire de Jésus-Christ*, n'a

(1) Grégoire de Tours

pas de bornes, et son autorité s'étend partout où il y a une âme à sauver. Jésus-Christ avait conquis les âmes et toutes lui appartiennent ; mais ces victoires morales, cet empire des âmes, cette conquête des cœurs, ne frappaient pas encore l'esprit de Clovis. Cependant les paroles de son épouse bien-aimée faisaient impression sur son âme guerrière ; il réfléchissait, il examinait. Au jour du péril, il se souviendra des tendres exhortations de Clotilde et il invoquera le Dieu du Calvaire.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Hésitations de Clovis. — Nouvelle invasion des Germains. — Victoire de Tolbiac. — Promesse de Clovis.

" A Paris, sainte Clotilde qui obtint par ses prières la conversion du roi Clovis son époux, à la foi chrétienne."

— *Martyrologe Romain.*

Clotilde priait et Clovis hésitait. Dans l'Evangile, le Sauveur nous recommande souvent la prière fréquente. Il ne faut jamais se lasser de prier, si le père céleste n'exauce pas notre prière aujourd'hui, il l'exaucera peut-être demain. Cette femme, dont Jésus-Christ a loué la foi, ne se lassait pas de crier: Jésus, fils de David, ayez pitié de moi, car ma fille est tourmentée par le malin esprit! Et Jésus, touché de sa foi, lui accorda sa demande. Comme cette femme de l'évangile, Clotilde, chaque jour, s'adressant à notre Père du ciel, lui demandait la conversion de son époux. Dans toutes les églises, on priait également pour la conversion des Francs. Depuis l'origine du christianisme, c'était le pieux

usage de l'Eglise de prier pour la conversion des infidèles ; dans les temps de persécution, on priait continuellement pour la persévérance des martyrs ; et quand saint Pierre (1) était le prisonnier d'Hérode, l'Eglise offrait à Dieu une prière que rien n'interrompait, et Dieu, touché par les supplications des fidèles, envoya son ange pour délivrer le chef des apôtres. Les prières de Clotilde, les prières des évêques des Gaules toucheront aussi le cœur du roi des Francs.

La grande objection de Clovis aux exhortations de Clotilde était celle-ci : « J'ai établi mon peuple

(1) Les actes des Apôtres racontent de la manière suivante, la délivrance de saint Pierre, obtenue par les prières des fidèles. " Pendant que Pierre était gardé dans la prison, l'Eglise faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. Mais la nuit devant le jour où Hérode avait résolu de l'envoyer au supplice, comme Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes et que des gardes veillaient aux portes de la maison, l'Ange du Seigneur parut tout d'un coup, le lieu fut rempli de lumière ; et l'Ange poussant Pierre le réveilla et lui dit : " Levez-vous promptement." Au même moment les chaînes tombèrent de ses mains, et l'Ange lui dit : " Mettez votre ceinture et attachez vos souliers." Il le fit, et l'Ange ajouta : " Prenez votre vêtement et suivez-moi." Pierre donc sortit.—*Actes des Apôtres*, chapitre XII.

La prière est une arme puissante que Dieu a mis dans nos mains. Avec elle nous pouvons triompher de tous nos ennemis ; avec elle l'Eglise, si faible aux yeux des hommes, sort toujours victorieuse, des combats que lui livrent le monde et son chef satan.

dans les Gaules, j'ai remporté de grandes victoires, parce que les dieux de mes pères m'ont couvert de leur protection. Les Romains de Syagrius adoraient le Christ, et, cependant, ils ont été vaincus. Si le Christ était le vrai Dieu, permettrait-il la ruine de ses adorateurs? » Dieu montrera bientôt à Clovis, par un fait éclatant, la vanité et l'impuissance de ses idoles. Dans une fâcheuse extrémité, le roi des Francs s'adressera au Dieu de Clotilde et le Dieu de Clotilde viendra à son secours. Outre cette grave objection, Clovis voyait à sa conversion de grands obstacles politiques. Pour plaire aux évêques et aux Gallo-Romains presque tous catholiques, il avait placé sur son trône une princesse, enfant docile de l'Eglise ; et les Francs avaient vu d'un bon œil cette alliance cependant contraire à leurs intérêts religieux. Mais s'il renonçait à ses dieux, s'il recevait le baptême des chrétiens, que diraient les Francs, ses fidèles compagnons ? que diraient les vainqueurs de Sòisson ? Peut-être ne voudront-ils pas d'un roi chrétien ? Et Clovis hésitait entre la vérité et l'erreur, et il demeurait fidèle à la religion de ses pères. Cependant, il gouvernait sagement ses états, il empêchait les vexations odieuses, défendait le pillage et les taxes trop onéreuses, il

respectait les églises et les biens du clergé : dans ses relations avec les évêques, il se montrait bon, humain, respectueux. On peut bien l'affirmer sans crainte d'être démenti, le sort de la race française était entre les mains de Clovis. S'il fût demeuré païen, ou si, comme les Visigoths et les Burgondes, il se fût converti à l'arianisme, que serait-il arrivé ? Les Francs, païens, auraient peut-être accepté la civilisation romaine, mais cette civilisation raffinée n'étant soutenue par aucun principe morale, aurait laissé une grande place aux vices qui dégradent l'humanité et amènent avec eux une prompte décadence. En peu d'années, la race française épuisée, sans valeur guerrière, aurait à son tour courbé la tête sous le joug de nouveaux barbares. Convertie à l'arianisme, son sort n'aurait pas été meilleur, car l'arianisme, comme toutes les hérésies, renfermait des principes de corruptions et de mort. Sans doute, il revient à Clovis une large part dans ce grand acte de la conversion dés Francs ; sans doute les prières de Clotilde attirèrent sur ce guerrier barbare les bénédictions du ciel et la grâce de Jésus-Christ. Le martyrologe romain, annonçant la fête de cette glorieuse reine, a raison d'écrire ces paroles : A Paris, sainte Clotilde qui

obtint par ses prières la conversion du roi Clovis, son époux, à la foi chrétienne ; mais (et c'est un bonheur pour les catholiques de le dire) Dieu, longtemps à l'avance, avait choisi cette très-forte nation des Francs, pour en faire la nation sainte, la nation au service de la vérité et de la cause de l'Eglise. Bonté admirable de la Providence envers nos pères ! Quand Dieu, après trois siècles de persécution, voulut convertir au christianisme l'empire Romain, il fit paraître dans le ciel, un signe éclatant, et la croix du calvaire brilla dans les airs avec ces mots : *In hoc signo vinces !* Par ce signe, par cette croix, ô Constantin, tu seras vainqueur ! Quand il voulut convertir les Francs, Dieu se servit aussi d'un miracle : ils fuyaient, ils croyaient tout perdu, Clovis adresse à Dieu une fervente prière et les Francs reviennent au combat et repoussent l'ennemi. Les modernes critiques rejettent ces miracles, tout-à-fait évidents pour nous. La politique, disent-ils, fut la cause unique de la conversion de Constantin. L'Empire était chrétien, au quatrième siècle, et pour s'assurer l'appui de tous les disciples du divin crucifié, Constantin adora Jésus-Christ.

La Gaule était catholique lorsque Clovis livra la bataille de Tolbiac, et ce roi ambitieux se fit catho-

lique afin de pouvoir reculer les bornes de son empire : tous les Gaulois seront avec lui quand il combattra les Visigoths ariens. Mais si l'on refuse d'admettre ces miracles, comment expliquer ce fait éclatant de la conversion du monde à la croix de Jésus-Christ, malgré les sanglantes persécutions des Césars et la conjuration de toutes les passions humaines? Ne vaut-il pas mieux s'écrier avec Bossuet : « Quand, après trois cents ans de persécutions, parfaitement établie et parfaitement gouvernée, durant tant de siècles sans aucun secours humain, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme ; venez maintenant, ô Césars, il est temps, *et nunc intelligite,* tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise, mais tu vaincras par la croix. Rome verra la première ce grand spectacle, un Empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple (1). » Lorsque Clovis invoqua le Dieu de Clotilde, l'Eglise catholique, abandonnée par les empereurs de Constantinople, partisans de l'hérésie d'Eutyches, ne s'appuyait sur aucune puissance ici-bas. Théodoric en Italie, Alaric, roi des Visigoths en Espagne et dans l'Acquitaine, Gondebaud

(1) Bossuet. — *Discours sur l'unité de l'Eglise.*

roi des Burgondes, les Vandales en Afrique, étaient ariens. Quel secours pouvait donc attendre le roi des Francs d'une Eglise si faible, et assise pour ainsi dire sur les ruines d'un monde croulant de toutes parts. Reconnaissons donc, dans cette précieuse conversion, la main de la Providence, et bénissons Dieu d'avoir choisi la France pour en faire la fille aînée de l'Eglise.

Pendant que Clovis gouvernait sagement son peuple, de nouveaux barbares que Grégoire de Tours désigne sous le nom d'Alamanni, (allemands) avides de pillage, et voulant à leur tour avoir une part dans les dépouilles de l'Empire, franchirent le Rhin et menacèrent la Gaule et le royaume de Clovis. Sigebert, roi d'une autre tribu française, repoussé de Cologne, appela Clovis à son secours. Le roi des Francs assemble ses guerriers et marche contre les Alamanni; les deux armées se rencontrent à Tolbiac, plaines de Zulpic, comté de Juliers, à quelques lieues de Cologne. Les Francs, contre leur habitude, et malgré leur courage, commencent à plier, leurs rangs se brisent, les soldats abandonnent le champ de bataille, prennent la fuite, le désordre règne partout, la victoire est certaine pour les Allamanni. Clovis implore vainement ses dieux, ils sont sourds à ses

prières. Le fidèle Aurélien est aux côtés du monarque : « O mon roi, dit-il, croyez au Dieu de Clotilde, et il vous donnera la victoire. » Clovis, soudain touché par la grâce, l'âme illuminée par la lumière d'en haut, le cœur brisé, lève son regard vers le ciel et s'écrie : « Jésus-Christ, vous que Clotilde appelle le fils du Dieu vivant, s'il est vrai que vous protégez ceux qui vous invoquent et donnez la victoire à vos serviteurs, j'implore votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, si vous étendez sur moi cette puissance dont votre peuple reconnaît l'efficacité, je jure de croire en vous et de me faire baptiser en votre nom. J'ai prié mes dieux et ils ne m'ont point écouté ; j'en ai la preuve, à vous de m'arracher au péril. » A peine, continue Grégoire de Tours, eut-il parlé ainsi, que le combat changea de face, les Francs reprirent une ardeur nouvelle. Bientôt, les Alamanni plièrent et se mirent en pleine déroute ; leur roi fut tué ; les vaincus implorèrent la clémence du roi des Francs. « Faites cesser le massacre, lui dirent-ils ; nous sommes prêts à reconnaître votre autorité et à devenir votre peuple. » Clovis donna aux siens l'ordre de cesser le carnage et ramena ses troupes sous la tente.

Au retour, il raconta à la reine comment il devait la victoire à l'invocation du nom de Jésus-Christ (1).

Telle fut la promesse de Clovis, tel fut son traité d'alliance avec Jésus-Christ, fils du Dieu vivant. Si ce Dieu lui accordait la victoire, il abandonnait le culte de ses idoles, il recevait le baptême, devenait chrétien et défenseur de l'Eglise ; et le Dieu de Clotilde donna la victoire au roi des Francs ! Ainsi, la France chrétienne est sortie d'une double prière, la prière de Clotilde avant la bataille de Tolbiac, et la prière de Clovis sur ce champ de bataille fameux, lorsque déjà ses guerriers prenaient la fuite.

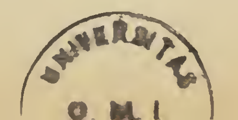
Tant que la France est demeurée le soldat de Dieu et de l'Eglise, tant que les gestes de ses enfants ont été les gestes de Dieu accomplis sur cette terre, Dieu, à son tour, est demeuré fidèle à la France. Il l'a protégée, il l'a exaltée, il l'a placée à la tête des nations civilisées ; mais lorsque, infidèle aux promesses de Clovis, son fondateur, elle a refusé de croire à la divinité de Jésus-Christ, elle a rejeté le baptême, persécuté l'Eglise et méprisé les ministres de l'autel, Dieu l'a abandonnée à ses propres forces, et elle a eu

(1) Grégoire de Tours.

des jours de deuil, de tristesse, elle a été vaincue sur les champs de bataille; l'ennemi a envahi ses campagnes, et s'est promené dans ses villes superbes. Depuis cent ans, la France semble avoir oublié le Dieu de Clotilde. Elle s'est adressée à des hommes qu'elle croyait grands, à des doctrines qu'elle croyait vraies, et ces hommes ne l'ont pas sauvée, et ces doctrines l'ont conduite à deux pas de sa ruine ! n'est-il pas temps pour elle de revenir aux croyances de ses pères ? Qu'elle dise, avec Clovis, j'ai prié mes dieux, c'est-à-dire, les hommes de l'impiété, et ils ne m'ont point sauvée, à vous, ô Jésus-Christ, de me tirer du péril ! Et Jésus-Christ viendra au secours de la France placée à l'heure qu'il est sur une pente qui mène rapidement aux décadences honteuses, aux ruines désastreuses, et enfin à la mort. En dehors de la foi, il n'y a pas de salut pour elle, et ce grand archevêque de Paris, tombé martyr, sous les balles de la commune, le lui disait en termes éloquents, lorsque, pour la dernière fois, il adressa la parole à son peuple (1). « Pour vous, ô mon pays ! cherchez votre salut et votre force, dans les croyances morales et religieuses, puisque, dans tout le reste,

(1) Monseigneur Darboy, Lettre pastorale sur la nécessité de la religion.

on vous a vanté la souveraine efficacité des diverses formes politiques, et vous les avez essayées l'une après l'autre, sans y trouver le repos désirable ; elles ne sont pas indifférentes, mais elles ne méritent ni tout le bien, ni tout le mal qu'on vous en a dit successivement. Si elles ne vous servent pas mieux, ce n'est pas qu'elles soient essentiellement mauvaises, c'est que les hommes ne sont pas absolument parfaits. On vous a parlé le langage des intérêts et recommandé de vous enrichir, afin d'avoir la stabilité, mais les intérêts sont aveugles et ils se laissent souvent mener où ils ne voulaient pas aller ; ils croient d'ailleurs volontiers, comme certains malades, que le changement leur sera favorable. Ensuite, la richesse est un résultat et non un principe : la prospérité matérielle est un vernis jeté sur la face de l'édifice social et non un ciment qui le consolide et l'affermisse. On vous a présenté trop souvent la force comme un refuge assuré, mais la force a besoin d'un système qui la dirige ; autrement, elle se retourne contre ce qu'elle a mission de défendre. Par conséquent, il faut revenir à une doctrine, c'est-à-dire, au sentiment du devoir et au respect, et diminuer ainsi le règne de la force, en y substituant l'autorité de la conscience et l'énergie du dévouement. Vous voyez



bien, ô mon pays ! que tout vous ramène vers les croyances morales et religieuses, qui sont la raison des devoirs, la garantie des droits et la sauvegarde des intérêts. Aussi, et c'est le premier et le dernier mot de cette lettre pastorale, quoique vous soyez ou que vous fassiez, triomphants ou trahis par le sort des armes, gouvernement d'un seul ou de plusieurs, monarchie ou république, croyez et vous vivrez ; sinon, non. »

CHAPITRE HUITIÈME.

Joie de Clotilde. — Clovis se fait instruire. — Saint Waast. — Saint Remy, archevêque de Reims. — Difficultés que le clergé rencontre pour civiliser les Francs. — Nécessité et efficacité de la prière.

Clovis annonça lui-même à Clotilde sa victoire à Tolbiac, et sa promesse à Jésus-Christ. L'âme de la reine fut remplie de joie. A genoux, elle remercia le ciel d'une si grande grâce et d'une faveur si éclatante. Aussitôt, elle envoya des députés auprès du grand évêque de Reims, pour lui faire part de l'heureuse nouvelle, et le prier de venir à la cour afin d'instruire Clovis des mystères de la religion chrétienne. La reine redoubla ses prières ; elle demanda à Dieu la conversion de tous les Francs. Saint Remy, sans perdre de temps, après avoir, lui aussi, remercié Dieu d'un si beau triomphe pour la foi, se hâta de se rendre à l'invitation de Clotilde. Soisson était encore la capitale des Francs ; Clovis et les grands de sa cour, habi-

taient cette ville, en attendant que les portes de Paris vinssent à s'ouvrir devant les Francs régénérés dans les eaux du baptême. Sainte Geneviève, dès qu'elle aura connu la conversion du Sicambre, ne mettra plus d'obstacle à la reddition de la ville.

Clovis, en revenant de Tolbiac, passa par la ville de Toul, où il rencontra un prêtre vivant dans la solitude, nommé Waast. Les habitants de Toul respectaient ce solitaire, comme on respecte un homme d'une éminente sainteté ; ils le considéraient comme un homme de Dieu. Ses miracles l'avaient rendu célèbre dans tous les environs de la ville, et, chaque jour, un grand nombre de malades venaient lui demander la santé. Né dans le Périgord (1), d'une famille illustre, Waast, pour échapper aux dangers que le monde aurait fait courir à sa vertu, quitta de bonne heure sa patrie, la maison paternelle, ses amis, sa famile. Il se fit ermite. Comme ces moines illustres des déserts

(1) Saint Waast (en latin Vedastus, dont on a fait Gaston), naquit, d'après l'opinion la plus probable et la plus commune, à Villac, petite paroisse du canton de Ténasson, arrondissement de Sarlat, département de la Dordogne, diocèse de Périgueux. L'église de Villac lui est dédiée. Il existe dans ce village une fontaine qui porte le nom de saint Waast et les pélerins aiment à se désaltérer à l'eau de cette fontaine. L'église d'Arras possède à peu près toutes les reliques de ce saint illustre et les

de l'Orient, il vivait dans la prière et la mortification. Ses entretiens avec Clovis, ses relations avec saint Remy, firent connaître ses mérites, ses vertus, sa science, et quand le grand Evêque de Reims voulut ramener à la foi les habitants d'Arras et de Cambrai, revenus, à la suite de nombreuses calamités, à la suite surtout de la terrible invasion d'Attila, revenus, dis-je au culte des idoles ; il choisit Waast, homme pieux, prudent, éloquent et thaumaturge renommé. En arrivant à la cité d'Arras, l'âme de saint Waast fut affligée par le plus douloureux spectacle : nulle trace de christianisme ! Partout les temples des idoles avaient remplacé les églises de Jésus-Christ ; les vieillards se souvenaient à peine qu'au temps de leur enfance, il y avait des églises dédiées à Jésus-Christ. Un vieillard conduisit le saint missionnaire hors de la ville et lui montra, dans un lieu couvert de ronces

fidèles de ce diocèse célèbrent sa fête avec piété et dévotion. L'illustre et pieux Evêque, qui gouverne actuellement l'Eglise de Périgueux, Monseigneur Dabert, a fait de nobles et généreux efforts pour rétablir parmi les fidèles de son diocèse la dévotion envers saint Waast, fondateur de l'Eglise d'Arras, et catéchiste de Clovis. Puisse saint Waast protéger le diocèse de Périgueux et le préserver de ces doctrines funestes, opposées aux dogmes et à la morale du catéchisme, doctrines qui, hélas ! font depuis quelques années de si grands ravages dans le pays de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis.

et d'épines, retraite des bêtes sauvages, l'endroit où s'élevait autrefois une église catholique. A cette vue, saint Waast se jette à genoux et s'écrie : « Ces malheurs, ô mon Dieu, nous sont arrivés, parce que nos pères et nous, vous avons offensé ; nos injustices et nos iniquités nous ont attiré votre colère, mais présentement, Seigneur, souvenez-vous de votre miséricorde et oubliez les crimes de vos pauvres serviteurs ! » Pendant, qu'à genoux, saint Waast se frappait la poitrine, des ouvriers débarassaient les ruines : le saint fut bien vite convaincu que là il y avait eu autrefois une église, et il découvrit même les débris d'un autel dédié à la sainte Vierge. Preuve incontestable que, dès ses commencements, l'Eglise des Gaules invoquait Marie, la très-pure mère du divin Sauveur. Nos pères reconnurent toujours la sainte Vierge pour leur patronne toute-puissante, et leur refuge dans toutes les douleurs. Waast travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des âmes ; Dieu bénit et fit fructifier ses travaux. A la mort du saint Evêque, la foi était florissante dans ces contrées appelées depuis l'Artois et la Flandre.

Tel était l'homme que Clovis rencontra à Toul. Il voulut l'entendre et saint Waast fut, pour ainsi dire, le catéchiste du roi des Francs. Lantille,

sœur de Clovis, aurait pu agir sur l'esprit du roi, son frère. Cette princesse était arienne et il était à craindre qu'elle n'induisit Clovis en erreur. Aussi saint Waast prit grand soin d'instruire le roi sur le mystère de la sainte Trinité et sur la parfaite égalité des trois personnes divines : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. La religion des barbares sortis des forêts de la Germanie, comme toutes les autres religions de l'antiquité païenne, avait conservé un vague souvenir de la chute originelle et des promesses d'un rédempteur ; aussi les Francs attendaient-ils un sauveur. Ces traditions, ces espérances favorisaient les prédicateurs catholiques. Ce sauveur que vous attendez, pouvaient-ils dire aux païens, aux adorateurs du dieu Odin ; il est venu, il a enseigné la vérité ; il est mort pour votre salut ; il a prouvé sa divinité par des miracles éclatants, par sa résurrection et son ascension. Assis maintenant à la droite de Dieu son père, il gouverne, il protège, il étend son Eglise ; et ses disciples, sans aucun secours humain, persécutés, condamnés à périr dans les flammes ou sous la dent des bêtes féroces, ont accompli des miracles comme le Sauveur, et répandu dans l'univers la gloire de son nom. Le miracle surtout frappait l'esprit des barbares : à leurs yeux (et les barbares

avaient raison), celui qui guérissait des malades et réssuscitait des morts, était un homme de Dieu ; ami du Tout-Puissant, il recevait d'en haut, le pouvoir de déroger aux lois ordinaires de la nature. Afin d'affermir Clovis dans ses bonnes résolutions, Dieu permit un miracle. « L'ami de Charlemagne, le célèbre Alcuin, raconte que saint Waast accompagna Clovis jusqu'à Reims. Durant le trajet, comme une foule immense se pressait autour du roi, près du pays de Vangisse (Vouziers), sur les rives de l'Axona (l'Aisme), dans la ville de Regulliaca (Rilly), au passage d'un pont, un aveugle apprenant que Waast se trouvait dans le cortège, s'écria :—Elu de Dieu, bienheureux Védastus, ayez pitié de moi ! Je ne vous demande ni or ni argent; invoquez le Seigneur et rendez-moi la vue. Le solitaire comprit que Dieu lui accorderait cette grâce, non point seulement pour récompenser la foi de l'aveugle, mais surtout pour illuminer l'intelligence d'un peuple entier. Il se mit en prières, puis traçant un signe de croix sur le front de l'infirme, il dit : Seigneur Jésus, vous qui êtes la véritable lumière, vous qui avez guéri l'aveugle-né de l'Evangile, ouvrez les yeux de cet homme et que toute la multitude qui m'entoure comprenne que seul vous êtes Dieu, que le ciel et la terre vous

obéissent! En ce moment l'aveugle recouvra subitement la vue et se joignit à la foule en bénissant le Seigneur. Plus tard, on bâtit une église au lieu même où s'accomplit ce miracle et où les prières des fidèles obtiennent chaque jour des faveurs divines (1). »

Quand saint Remy arriva à Soissons, Clotilde le reçut avec une joie indiscible, et Clovis, déjà instruit des principales vérités de notre religion, lui fit lui aussi un accueil respectueux et bienveillant. Chaque jour, saint Remy consacra quelques heures à l'instruction de ce prince : le saint prélat joignit la prière aux instructions. Elevé comme nous l'avons vu, à l'âge de vingt-deux ans, sur le siège de Reims, saint Remy avait montré les qualités d'un orateur instruit et pathétique ; ses discours étaient nourris de textes de l'Ecriture sainte, et il commentait les livres saints avec une grande élévation de pensée. Il touchait son auditoire, et quand il prenait la parole dans sa cathédrale, le peuple éclatait souvent en sanglots. Les pieuses exhortations de saint Remy, les touchants entretiens de Clotilde, fécondés par la grâce de Dieu, produisirent sur

(1) Alcum vita sancti vedasti.

l'âme du Roi, un merveilleux effet. Il aimait cette religion venue du ciel pour consoler et relever l'humanité déchue et en proie à des souffrances si déchirantes et si multipliées. Il aimait ce Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qu'il n'avait pas invoqué en vain sur le champ de bataille de Tolbiac. Il s'indignait contre les bourreaux du Christ. La lecture de l'Evangile, ce livre divin, qu'un autre conquérant (1), pendant sa captivité, touchait avec respect, intéressait vivement le roi. Il ne se lassait jamais d'entendre le récit des souffrances du divin Sauveur. Un jour, qu'il écoutait le récit évangélique de la passion, il interrompit la lecture et s'écria : « Si j'eusse été là avec mes Francs, j'aurai vengé les injures de mon Dieu ! » Profitant de ces bonnes dispositions, d'après les conseils de sainte Clotilde, et du consentement du

(1) Nous lisons dans un livre écrit en 1841, d'après les communications du général Montholon, les paroles suivantes attribuées à Napoléon, prisonnier à Sainte-Hélène : " L'Evangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur, on éprouve à le méditer, ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Evangile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur cette table, ce livre par excellence (et ici l'Empereur le toucha avec respect) ; je ne me lasse pas de le lire et tous les jours avec le même plaisir."

roi, saint Remy parla au peuple franc, il lui fit part des desseins de Clovis, et leur montra la vanité des idoles, la grandeur, la puissance et la divinité de Jésus-Christ. Les Francs goûtèrent les instructions du saint Evêque de Reims. Clovis lui-même, entraîné par un beau zèle, rassembla tous ses guerriers, et, dans une harangue, que l'histoire ne nous a pas conservée, il rappela sa promesse à Tolbiac, et le prompt secours qu'il avait reçu de Jésus-Christ invoqué ; il les exhorta à renoncer au culte des idoles, à croire au Dieu de Clotilde et à recevoir le baptême. Les Francs écoutèrent les paroles de Clovis avec un grand respect. Plusieurs, déjà instruits par saint Remy, étaient prêts à se convertir; d'autres hésitaient encore. L'exemple du roi entraînera tout le monde, car les grands sont placés sur la terre pour la résurrection, et malheureusement aussi pour la perte d'un grand nombre. Saint Remy et saint Waast ne pouvant suffire à l'instruction de tant d'hommes, Solemnis, évêque de Chartres, et Principius, évêque de Soisson, vinrent les aider dans cette laborieuse mission. Ils amenèrent avec eux beaucoup de saints prêtres, qui tous travaillèrent avec un grand zèle à l'œuvre glorieuse de la régénération d'une fière nation. Sans doute, le clergé ne reculait devant aucune

difficulté pour bien instruire ses néophytes ; le clergé, intelligent, éclairé, savant, n'avait pas de peine à résoudre les objections souvent puériles des barbares. Les dispositions des Francs étaient du reste excellentes, le difficile n'était donc pas de les amener à la foi. Changer leurs mœurs, adoucir leurs caractères, abattre leur orgueil et leur fierté, les rendre bons, charitables, chastes, fidèles à leurs épouses, en un mot, les transformer intérieurement, telle était la grande difficulté : seul le christianisme était capable de vaincre cette difficulté, de triompher de ces obstacles. Pour accomplir cette grande œuvre, il avait, entre ses mains, les sacrements de Jésus-Christ, le baptême, qui chasse de l'âme le démon, père de la volupté, de l'injustice, de la haine ; la pénitence, remède efficace contre toutes les maladies de l'âme. Sans doute, après avoir reçu l'absolution de ses fautes, le barbare retombait souvent ; mais, aux fêtes solennelles de l'Eglise, la rougeur au front, la honte, la confusion et le repentir dans le cœur, il revenait au tribunal de la pénitence, avouait ses fautes et peu à peu il se corrigeait.

Il a fallu des siècles à l'Eglise pour accomplir cette sublime transformation ; mais enfin l'Eglise l'a accomplie, et c'est là une de ses gloires pures,

resplendissantes, que les sophismes ne pourront pas détruire.

A mesure qu'approchait le jour fixé pour le baptême de Clovis, des prières plus nombreuses et plus ferventes montaient de la terre vers le ciel, et Dieu écoutait ces prières et il déversait sur la nation française, encore à son berceau, ses grâces et ses bénédictions. La prière, cette demande adressée à Dieu afin d'obtenir les choses convenables, pour mériter ce que Dieu, dans les siècles éternels, a résolu de nous donner, cette demande qui soumet l'esprit au Tout-Puissant, et professe que l'homme a besoin de lui comme de l'auteur de tous les biens, la prière console, et rafraîchit l'âme, et obtient les faveurs divines. Elle console, car toutes les fois qu'on a prié, on se sent plus fort pour les luttes de la vie, plus fort pour supporter la douleur et ses amertumes. Elle obtient les faveurs de Dieu ; car toute bonne œuvre procédant de la charité est méritoire, et la prière suppose la foi, l'humilité, la dévotion, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Les prières, que les catholiques adressaient à Dieu pour la jeune nation française, portaient des fruits de grâces et de bénédictions. L'espérance renaissait au fond du cœur de ces catholiques éprouvés depuis cent ans par des revers continuels,

des malheurs inouïs ; Dieu enfin se souvenait de son Eglise et lui envoyait, pour sa défense, un peuple, jeune, fort, généreux. Elles étaient donc bien vraies les promesses du Sauveur. Jésus-Christ était toujours avec son Eglise. La barque, un moment menacée par l'orage, agitée par la tempête, allait retrouver le calme ; les nuages amoncelés se dissipaient à la grande joie de tous les enfants de l'Eglise. Les prières consolaient donc les catholiques et attiraient sur les Francs les bénédictions du ciel. De nos jours, que d'âmes sont en souffrances parce qu'elles ne prient pas ! Elles succombent sous le poid de la douleur, comme ces plantes que l'orage détache de l'appui que leur avait donné une main bien faisante. Ah ! si elles priaient, elles seraient consolées et reconfortées. Dieu, leur appui, relèverait leurs fronts vers la céleste patrie, et alors l'espérance de l'éternel bonheur dissiperait la tristesse, le chagrin, le sombre désespoir (1).

(1) Un grand poëte (aujourd'hui il insulte l'Eglise et deshonore sa vieillesse par des poésies indignes de son talent, et des discours à la gloire de ce Voltaire, qu'il appelait autrefois

. ... " Un singe de génie
Chez l'homme en mission par le Diable envoyé.")

Victor Hugo, a célébré, dans de beaux vers, la douceur, la beauté, la puissance de la prière ; il disait à sa fille :

" Lorsque pour moi, vers Dieu, ta voix s'est envolée,
" Je suis l'esclave assis dans la vallée,

" Qui dépose sa charge aux bornes du chemin,
" Je me sens plus léger : car ce fardeau de peine,
" De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
" Ta prière en chantant l'emporte dans sa main. "

— (*Les feuilles d'Automne.*)

Oui, la prière soulage nos peines et diminue nos souffrances. Quiconque prie se sent soulagé de ses maux : on est plus fort pour combattre contre le mal quand on a prié.

" Dieu, dit un éloquent prélat, en nous jetant au fond de cette vallée de misères, a voulu donner à notre faiblesse, à nos crimes mêmes, contre lui, contre sa justice, la puissance de la prière. Quand l'homme se décide à prier, et quand il prie bien, sa faiblesse même devient une force, la prière égale et surpasse quelquefois la puissance de Dieu. Elle triomphe de sa volonté, de sa colère, de sa justice même."

Monseigneur Dupanloup,
Evêque d'Orléans,
(*Premier sermon sur la Prière.*)

CHAPITRE NEUVIÈME.

Baptême de Clovis. — Conversion des Francs. — Bonheur de sainte Clotilde — Clotilde, mère de famille. — Elle est la proctectrice des pauvres. — Son rôle à la Cour.

" Soyez donc, glorieux et illustre fils, soyez la joie de votre mère et son rempart inexpugnable. "

— *Lettre du Pape Anastase à Clovis, roi des Francs.*

Quatre cent quatre-vingt-seize ans s'étaient écoulés depuis que les bergers, veillant sur les collines de Bethléem, pendant la nuit du vingt-cinq décembre, à la garde de leur troupeau, avaient vu dans les airs une lumière resplendissante et entendu les voix angéliques chanter le glorieux cantique de la délivrance : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » lorsque la nation des Francs se convertit au christianisme. Jésus-Christ naquit au milieu de la nuit, et cette nuit signifiait les ténèbres de l'ancien Monde. Jésus-Christ venait dissiper ces

ténèbres. Soleil divin, il apparaissait pour éclairer les âmes ; le monde, après de longues hésitations, heureux d'avoir reçu cette lumière, marche à la suite de l'enfant né dans l'étable de Bethléem, couché sur la paille, déposé dans une crèche, à la suite de ce Jésus condamné à mort par Ponce Pilate, gouverneur romain, et crucifié entre deux insignes scélérats, sur la cîme du Calvaire. La fête de Noël est donc une grande fête pour l'humanité rachetée et saint Léon-le-Grand a raison de nous inviter, qui que nous soyons à la joie, à l'allégresse, au bonheur : « Que le saint se réjouisse, car bientôt il recevra sa récompense ; que le pécheur se réjouisse aussi car il recevra son pardon ; que le païen prenne courage, car il va être rappelé à la vie (1). » Mais ce jour de la Noël est double-

(1) Saint Léon, sermon pour la Nativité de Notre-Seigneur.

Voici l'éloquent discours auquel nous avons emprunté le passage cité plus haut : " Notre Sauveur, mes bien-aimés, est né aujourd'hui, réjouissons-nous, il ne peut y avoir de tristesse au jour où naît la vie, qui, dissipant la crainte de la mort, répand en nos âmes la joie, par la promesse de l'éternité. Il n'y a personne qui n'ait sa part dans cette allégresse : et tous ont un même motif de se réjouir, car Notre-Seigneur, destructeur du péché et de la mort, nous trouvant assujettis au péché, est venu pour nous affranchir tous. Que le saint se réjouisse, car bientôt il recevra sa récompense ; que le pécheur se réjouisse aussi, car il recevra son pardon ; que le païen prenne courage, car il va être rappelé à

ment pour nous, Français, un jour de fête. Au jour de la Noël de l'an de la création, cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf, le Christ qui aime les Francs naquit à Bethléem. Au jour de la Noël, de l'an du Christ, quatre cent quatre-vingt-seize, la nation française, avec Clovis, son chef, baissa son noble front, sous le joug si doux et si facile à porter de Jésus-Christ, les Francs renoncèrent aux idoles et promirent de n'avoir d'autre Dieu que le Christ ; à Reims, en présence de l'Eglise représentée par le grand Evêque, saint Remy, un traité d'alliance fut signé entre le fils de Dieu et la nation française. Le Christ promet sa protection, son appui, à ce jeune peuple, régénéré dans les eaux du baptême, et ce peuple promet d'être toujours le fils soumis et docile de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ. Le fils de Dieu a

la vie. En effet, le fils de Dieu, dans la plénitude des temps fixés par les impénétrables profondeurs du conseil divin, a pris la nature humaine pour la réconcilier avec son auteur, afin que l'inventeur de la mort, le diable, fut vaincu par où il avait triomphé ! "—Clovis, roi des Francs, et plusieurs de ses braves guerriers furent baptisés, au jour de la Noël. Un siècle plus tard, les Anglo-Saxons, convertis par le moine Augustin, reçurent eux aussi le baptême, au jour anniversaire de la naissance du divin Sauveur. Hélas ! depuis Henri VIII, les Anglais ont oublié qu'ils furent convertis par un moine envoyé par un Souverain Pontife, et les Français, depuis la révolution, oublient, eux aussi, les services immenses que l'Eglise leur a rendus.

tenu sa promesse ; trop souvent, hélas ! le peuple de Clovis a été infidèle à ses serments. Alors, il a été humilié, abaissé, son influence a diminué, et les nations voisines se sont réjouis de ses défaites et de ses humiliations !

La France ne peut être grande qu'en demeurant catholique, sa mission ici-bas, est de défendre les droits de l'Eglise, et tous ses grands hommes ont été grands, parce que, chrétiens fervents, ils ont mis leur épée au service de la religion. La mémoire de Clovis demeure en vénération, malgré tant de siècles écoulés. Clovis, barbare, se jeta dans les bras de l'Eglise, et l'Eglise civilisa son peuple. Charlemagne, le plus grand souverain de la France, recule, bien au-delà de ses bornes naturelles, la frontière de son royaume, et Charlemagne pratique toutes les vertus chrétiennes; combat pour la défense du successeur de saint Pierre ; appelle à son secours, pour l'instruction de son peuple, les moines, hommes de science et de dévouement, et accorde au clergé la plus large et la plus légitime influence. Louis IX, héros chrétien, roi ami et protecteur du peuple, mérite, par la sagesse de son gouvernement, ses bienfaits, sa charité, son humilité, d'être placé au rang des saints. Louis XIV, lui-même, ne fut si grand, malgré ses fautes, que

parce qu'il gouverna, d'après les maximes chrétiennes, sa conscience protesta toujours contre ses faiblesses. Quels sont les titres de Napoléon, à la reconnaissance des Français ? Il eut le courage de renverser ces fantômes de religion, que la révolution avait vainement essayé de rendre populaires et de revenir à la religion catholique. Ah ! sa gloire serait bien plus pure et bien plus rayonnante, si, comme Charlemagne, il fut toujours demeuré le fils soumis de l'Eglise.

La Noël, 496, jour heureux pour la France, approchait. Clotilde priait et saint Remy instruisait Clovis et ses Francs ; le roi s'appliquait avec un grand soin à bien comprendre les vérités de notre auguste religion. Il se préparait au baptême par la prière, la méditation, le jeûne et de bonnes lectures. Il devenait plus doux, plus humble, plus charitable. Par ses ordres et par ceux de Clotilde, on distribuait des vivres au peuple, et aux pauvres d'abondantes aumônes. A la vue des bonnes dispositions de son époux, la Reine ne pouvant contenir sa joie, épanchait ses sentiments de bonheur, dans le cœur de l'évêque de Reims, et saint Remy bénissait cette heureuse princesse. Enfin, saint Remy, les évêques et les prêtres, trouvèrent suffisante l'instruction des Francs. Le

moment était donc venu de consacrer au Christ les vainqueurs de Tolbiac. Le moment est venu, dit saint Remy, en s'adressant à Clovis, de déclarer votre conversion. « Père très-saint, lui répondit le Roi, je suis prêt. Pourtant une considération me retient encore, le peuple qui me suit ne veut pas qu'on abandonne ses dieux. Je vais convoquer les Francs, et je leur parlerai dans le sens de vos instructions. » L'assemblée eut lieu, sans doute le projet royal était connu de tous, car avant même que Clovis eût pris la parole, aussitôt qu'on le vît paraître, une acclamation générale se fit entendre. « Pieux Roi, dirent les Francs, nous abjurons le culte des dieux mortels, nous voulons servir le Dieu immortel que Remy adore. » Le bien heureux évêque, en apprenant cette décision nationale, fut remplie d'une grande joie. Il prépara tout pour le baptême solennel (1). « Dans

(1) Grégoire de Tours.—*Histoire des Francs.*

L'illustre évêque de Poitiers, Monseigneur Pie, dans l'éloquente homélie prêchée à Reims le 1er octobre 1876, le jour de la fête de saint Remy, constatant les bonnes dispositions des Francs de Clovis envers le christianisme, s'écriait : " Le roi hésitait encore par la crainte de n'être pas suivi de son peuple, et le peuple déjà éclairé de la lumière et touché de la grâce d'en haut, n'attendait que l'exemple du roi pour demander le baptême à Remy. Il en sera toujours ainsi. O vous tous, qui que vous soyez, dans quelque mesure et sous quelque forme que vous présidiez aux

la soirée qui précéda la cérémonie du baptême, dit Hincmar, le saint et vénérable Remy passa quelques heures en prières devant l'autel de l'église Sainte-Marie, pendant que la reine Clotilde priait elle-même dans l'oratoire de saint Pierre, à proximité de la demeure royale. Après son oraison, le pontife se rendit auprès du Roi, voulant profiter du silence de la nuit pour donner ses dernières instructions au néophyte couronné. Les chambellans lui ouvrirent les portes et l'introduisirent près de leur maître. Clovis s'avança à sa rencontre, l'embrassa et le conduisit près de la Reine dans l'oratoire du très-bien heureux Pierre, prince des apôtres. On disposa des siéges pour le Roi, la Reine, les clercs qui avaient accompagné le pontife et un certain nombre de serviteurs du Palais, seuls témoins de cette scène imposante. Remy, dans une allocution paternelle résuma pour la dernière fois les instructions évangéliques des jours précédents. Pendant qu'il parlait, une lumière céleste éclata soudain dans l'église, effa-

destinées de la France, osez, osez donc, et ne craignez rien de l'opinion du vrai peuple de France, la religion du Christ est depuis quatorze siècles, et elle restera la religion nationale. Egarée par des sophistes, elle a eu et elle peut avoir encore ses jours de délire : elle ne sera jamais un pays d'apostats, car elle est la race élue, la nation sainte et prédestinée.

çant la lueur des cierges allumés et une voix se fit entendre, qui disait : « La paix soit avec vous, c'est moi ne craignez point ; persévérez dans mon amour. » Après ces paroles, la lumière surnaturelle disparut et un parfum d'une suavité céleste se répandit dans l'enceinte ; le roi et la reine se précipitèrent aux genoux du saint pontife en versant des larmes d'émotions et de joie. L'homme de Dieu, illuminé lui-même par l'esprit prophétique, leur tint ce langage : « Votre postérité gouvernera sagement ce royaume, elle glorifiera la Sainte Eglise et héritera de l'Empire romain. Elle ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu. Mais la décadence viendra par l'invasion des vices et des mauvaises mœurs. C'est là, en effet, ce qui précipite la ruine des royaumes et des nations. » En parlant ainsi, le visage de l'évêque resplendissait de gloire comme autrefois celui de Moïse. Le législateur évangélique des Francs avait une auréole semblable à celle du chef des Hébreux (1).

Nous n'avons pas voulu, par nos réflexions, interrompre le récit d'Hincmar, le lecteur aura remarqué, comme nous, la prière du saint évêque de Reims, la veille du baptême de Clovis,

(1) Hincmar de Reims,—*Vie de saint Remy.*

dans une église dédiée à la sainte Vierge. Les Gaulois, nos ancêtres, honoraient d'un culte particulier la mère du divin Sauveur. Marie était la mère de la Gaule avant d'être la reine de la France. Même, avant la venue dans ce monde du Messie promis, nos ancêtres honoraient la Vierge qui devait enfanter, comme le prouve la célèbre inscription découverte en 1833, à Châlons-sur-Marne. Sur un de leurs temples les druides avait écrit cette phrase remarquable : « *Virgini pariturœ Druides.* » Saint Denys, l'apôtre de Paris, avait assisté au bienheureux trépas de la sainte Vierge, et il répandit dans le nom de la Gaule la dévotion envers l'auguste mère du Sauveur. Saint Irénée propagea cette belle dévotion dans le midi de la Gaule, et saint Remy, l'apôtre des Francs, consacra cette nation à la glorieuse Vierge Marie. Ainsi, depuis son berceau, la France appartient à Marie.

Le lecteur aura remarqué aussi les paroles prophétiques de saint Remy, paroles graves que nous ne saurions trop méditer. Beaucoup de Français, hélas ! ont abandonné les voies de la vérité et de la vertu ; les vices et les mauvaises mœurs nous envahissent de plus en plus, et la décadence est venue. N'est-il pas temps de nous

arrêter sur cette pente glissante ? N'est-il pas temps de revenir sur nos pas ? le Dieu de Clotilde peut encore nous sauver. Il nous aime et il veut notre salut. Revenons aux fortes croyances de nos pères ; redevenons une nation chrétienne, et les vices diminueront et la décadence s'arrêtera.

Le 25 décembre, 496, le roi se rendit à basilique. Le parcours, depuis la demeure royale jusqu'au baptistère de l'église, avait été tendu de tapisseries et de guirlandes, les rues étaient couvertes de riches étoffes. Le portail de la basilique étincelait de mille feux. On brûlait des parfums qui embaumaient l'atmosphère. Clovis dit au pontife qui le tenait par la main : « Père saint, est-ce là le royaume de Dieu que vous m'avez promis ? Non, répondit l'Evêque, c'est l'entrée du chemin qui y conduit (1). » Tous les assistants, ajoute Grégoire de Tours, partageaient l'admiration du roi et croyaient entrevoir les splendeurs du paradis. Nouveau Constantin, Clovis s'approcha de la piscine baptismale, non pour y être purifié de la lèpre matérielle, mais de la lèpre du péché. Il demanda au pontife le sacrement de régénération. Remy,

(1) Hincmar.—*Vie de saint Remy.*

avec cet à-propos et cette divine éloquence qui le caractérisaient, lui dit : « Courbe doucement la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré ! » Cette expressive parole frappa tous les cœurs, on eût dit la majesté du pape Sylvestre, commandant à la majesté du fils d'Hélène (1) ! »

« Pendant la cérémonie, il advint que le clerc chargé de porter le saint-chrême avait été séparé par la foule, sans pouvoir arriver près de la piscine sacrée. Le pontife, après avoir bénit l'eau régénératrice, demanda le chrême pour l'y mêler suivant l'usage. Il n'en trouva point : l'affluence était telle qu'il fut impossible de fendre les flots serrés du peuple. Remy, les yeux et les mains levés vers le ciel, se mit en prière ; on vit des larmes inonder son visage. Soudain, une colombe, au plumage blanc comme la neige, s'approcha de lui. Elle tenait dans son bec une petite ampoule, pleine de saint-chrême. Le pontife l'ouvrit et il s'en exhala une odeur délicieuse, la colombe disparut au même instant et le vénérable évêque répandit l'huile sainte dans la piscine

(1) Saint Grégoire de Tours.—*Histoire des Francs.*

baptismale (1). » Interrogé par saint Remy, Clovis confessa sa foi en la sainte Trinité et fut baptisé au nom du Père, et du Fils et du saint Esprit. Sa sœur Alboflede et trois mille guerriers francs, reçurent aussi le sacrement de baptême. Lanthille, autre sœur de Clovis, convertie à l'arianisme, abjura son erreur. Environ trois mille guerriers francs refusèrent de suivre Clovis au baptistère de Reims, et fidèles au culte des idoles, ils abondonnèrent le nouveau royaume des Francs. Plus tard, comme tous les autres peuples barbares, ils se convertirent à la foi catholique.

Le vingt-cinq décembre, quatre cent quatre-vingt-seize, fut donc un beau jour pour la reine Clotilde, pour le saint Evêque de Reims, pour le roi Clovis, pour toute la nation française, et pour toute l'Eglise. Sans doute, une conviction profonde et réfléchie, le désir de demeurer fidèle à une promesse solennelle, conduisirent Clovis à la foi catholique. Il abjura la religion de ses pères, dès

(1) Hincmar.— *Vie de saint Remy.*

La sainte ampoule fut conservé à Reims jusqu'à la révolution de 1793. A cette triste et malheureuse époque, elle fut brisée par ordre des commissaires de la terrible et sanguinaire convention. Un habitant de Reims pût cependant recueillir une parcelle du chrême qu'elle renfermait. Au sacre de Charles X, cette parcelle fut mêlée à l'huile sainte qui servit à l'onction royale.

qu'il connût la vanité des idoles et la vérité de la religion de l'Evangile ; mais ses convictions servirent d'une manière admirable ses vues politiques, et son généreux dessein de faire de son peuple une nation civilisée et l'héritière de l'Empire romain. Le clergé, avec l'aide des moines, fut chargé de faire l'éducation de ces barbares habitués aux courses aventurières, amis des combats, et professant, pour l'agriculture, les arts et les lettres, le plus grand mépris. Les moines, intrépides défricheurs de la terre des Gaules, terre fertile, mais encore couverte d'épaisses forêts, apprirent la culture aux Francs. Peu à peu, le goût du travail dans les champs, travail toujours fécond, remplaça le goût des armes ; des terres, jusque-là stériles, se couvrirent de riches moissons. Près des monastères, on vit naître des villes aujourd'hui très-peuplées, très-commerçantes, pleines de vie.

Le clergé changea le cœur de ces hommes durs et frappés seulement par les grandeurs matérielles : les Francs se prirent à estimer, à vénérer, à aimer les grandeurs morales, l'âme se transforma intérieurement, et la vérité, la vertu, la justice furent respectées. Seul souverain catholique, Clovis devint le défenseur de l'Eglise et, dans le monde entier, les amis du Saint-Siége faisaient des vœux

pour le succès de ses armes. En Orient, en Italie, en Espagne, dans le midi de la Gaule, tous les catholiques prêtaient leur appui moral à ce roi sorti régénéré des eaux du baptême. Clovis voulut, du reste, montrer par ses bonnes œuvres, par le pardon généreusement accordé à ses ennemis, et la délivrance des prisonniers de Tobiac, que désormais son règne changeait de caractère. Il fut doux, bon, charitable.

Sainte Geneviève, en apprenant l'heureuse nouvelle du baptême de Clovis, remercia Dieu d'une pareille conversion ; elle cessa son opposition au roi des Francs, et les portes de Paris, fermées au roi païen, s'ouvrirent d'elles-mêmes, devant le monarque chrétien. Paris devint, à partir de ce moment, la capitale du royaume des Francs. Les Gaulois, soumis aux Visigoths, se réjouissaient de cette conversion, et, dans le royaume des Burgondes, l'allégresse fut grande aussi. Partout, la joie, l'espérance renaissaient dans les cœurs. Jésus, un moment endormi pendant la tempête de son Eglise, maintenant réveillé par les prières de ses fidèles, allait commander aux flots irrités. Le chef de l'Eglise, informé de la conversion des Francs, rendit à Dieu de solennelles actions de grâces. Le pape Anastase écrivit, de sa

propre main, une lettre de félicitation à Clovis. L'histoire nous a conservé cette lettre si précieuse pour les catholiques français. « Glorieux fils, disait le souverain Pontife, votre avénement à la foi chrétienne coïncide avec le début de notre pontificat, et nous apporte une joie immense. Le siége de Pierre tressaille d'allégresse en voyant la multitude des nations remplir le filet que le pêcheur d'hommes, le porte-clef de la Jérusalem céleste, a reçu mission de jeter dans le monde ; nous adressons à votre sérénité le prêtre Eumerius, qui vous transmettra nos félicitations, afin que connaissant la joie du père, vous la confirmiez par vos œuvres, que vous deveniez notre couronne et que l'Eglise votre mère s'applaudisse des progrès du grand roi qu'elle vient d'enfanter à Dieu. Soyez donc, glorieux et illustre fils, soyez la joie de votre mère et son rempart inexpugnable. Nos malheureux temps ont vu bien des défections, notre barque est assaillie, comme dans une tempête, par la perfidie des hommes ; mais nous espérons contre toute espérance et nous adressons nos hymnes d'actions de grâces au Seigneur Jésus, qui vous a arraché à la puissance des ténèbres. En donnant à l'Eglise un roi tel que vous, il lui assure un protecteur capable de la soutenir et de la défendre.

Courage donc, glorieux et bien-aimé fils ! que le Dieu tout-puissant daigne étendre le secours de son bras sur votre sérénité et sur votre royaume ; qu'il ordonne à ses anges, de vous garder dans toutes vos voies et vous accorde la victoire sur vos ennemis. »

Le pape Anastase voyait, dans ce barbare converti, un protecteur capable de soutenir et de défendre l'Eglise. Les espérances de ce grand et saint Pape ne furent pas trompées. Clovis, un peu pour obéir à ses convictions religieuses, un peu par ambition, chassa du Midi de la Gaule les Visigoths ariens. Deux siècles plus tard, Charles Martel arrêta, dans les plaines de Poitiers, les soldats de Mahomet, déjà maîtres de la moitié du monde alors connu, et sauva l'Eglise et la civilisation du plus grand péril. A la voix de Pierre l'Ermite, les Francs les premiers s'armèrent pour la délivrance du tombeau du Christ, et saint Louis, le dernier parmi les monarques chrétiens, fit une tentative hardie pour planter de nouveau la croix sur la cité de David, sur la Montagne Sainte, témoin de la mort du Sauveur et arrosé de son sang. Bien souvent, les armées françaises ont franchi les Alpes, se sont battues, afin d'arracher la ville des papes, la ville de tous les catholiques, au pouvoir des démagogues.

Au moment de la conversion de Clovis, Vienne, capitale du royaume des Burgondes, avait pour évêque, l'homme le plus savant, le plus éloquent de la fin du Ve siècle, saint Avit, le dernier des grands poètes latins, originaire de l'Auvergne, province qui a donné à l'Eglise tant de saints illustres, à la France, tant de personnages distingués dans les sciences et les lettres. Saint Avit, dont nous verrons, dans les chapitres suivants, les luttes généreuses en faveur de l'autorité pontificale, les nobles et courageux efforts, pour convertir à la foi catholiques les Burgondes ariens ; saint Avit, ne pouvant contenir au fond de son âme sa joie et son bonheur, écrivit à Clovis, une lettre touchante. Le saint Evêque, ne cache ni sa joie ni ses espérances : « Laissez, disait saint Avit à Clovis, laissez les partisans de l'hérésie et du schisme, exhaler leurs plaintes inutiles, votre choix règle le jugement des autres. La foi que vous avez confessée est notre victoire. La plupart de ceux que nous pressons d'embrasser cette foi sainte de Jésus-Christ ne manquent jamais de nous opposer les traditions et les coutumes de leurs pères. Un respect mal entendu pour les usages des aïeux leur ferme les portes du salut et les retient dans

l'infidélité, mais après l'éclatant miracle dont nous venons d'être témoins, tous les scrupules de ce genre doivent disparaître ; vous n'avez voulu tenir des rois vos aïeux que la noblesse du sang ; tout le reste de ce qui fait la gloire d'un grand prince vient de vous-même et rejailliera de vous sur vos pères. S'ils ont fait de grandes choses, vous en avez fait de plus grandes encore. Ils vous ont appris à régner sur la terre, vous apprenez à vos descendants à régner dans le ciel Que la Grèce se glorifie d'avoir un prince catholique, la France a maintenant le même bonheur. Une nouvelle lumière éclate pour nous dans la personne d'un ancien roi de notre Occident. Elle a éclaté cette lumière, le jour où nous célébrions la Nativité de notre Rédempteur. Il convenait que l'eau baptismale vous enfantât pour le salut, à l'heure même où le Seigneur du ciel voulut naître pour la rédemption du monde ; donc le Noël du Seigneur est aussi le Noël des Francs ; vous êtes né au Christ le jour où le Christ est né par vous. En ce jour, vous avez consacré votre âme à Dieu, votre vie au bonheur des hommes, votre gloire à la postérité. Qu'elles ne furent pas les magnificences de cette glorieuse régénération ! Il ne me fût pas donné d'en être le témoin et d'y apporter le concours de

mon ministère, mais j'y assistais en esprit dans la communion de la joie. La divine miséricorde ménageait cette allégresse à nos contrées, puisque dans votre sublime humilité, vous aviez daigné nous faire savoir, par un message, le jour fixé pour votre baptême. Cette nuit sainte s'écoula donc pour nous pleine de votre pensée, et la joyeuse certitude du bonheur qu'elle vous procurait. Nous suivions en esprit chaque détail de la cérémonie. Il nous semblait voir les Pontifes réunis, prêter leur ministère et réchauffer dans leurs embrassements les membres d'un grand roi sorti de l'onde régénératrice. Il nous semblait le voir lui-même incliner sous leurs mains bénissantes, une tête redoutée des nations, prêter à l'onction du chrême la longue chevelure nourrie sous le casque et s'échanger la cuirasse des combats pour les vêtements blancs du baptême ! O le plus florissant des rois ! Cette robe blanche, n'en doutez pas, ne fera que mieux endurcir vos membres pour supporter le poid des armes ; votre sainteté fera désormais pour vous plus que votre haute fortune n'a réalisé. Je voudrais joindre à mes éloges quelques paroles d'exhortation ; mais il ne reste rien à vous apprendre de la science du salut, rien à recommander à une docilité qui va d'elle-même

au-devant des préceptes. Parlerai-je de la foi au chrétien qui vient d'être confirmé dans la perfection de la foi ? de l'humilité à un roi qui nous en a donné l'exemple même avant le baptême ? de la clémence à un vainqueur dont un peuple de captifs, rendu soudain à la liberté, annonce la miséricorde à Dieu et aux hommes par des larmes de joie et de reconnaissance ? Je ne puis former qu'un seul vœu pour vous, grand Prince, c'est que non content de conquérir à Jésus-Christ, votre nation toute entière, vous puissiez étendre ce bienfait aux peuples encore idolâtres de la Germanie. Ne dédaignez point de leur envoyer à ce sujet des ambassadeurs et de contribuer à l'extension du règne d'un Dieu qui a tant glorifié le vôtre. Tout retentit de vos triomphes, vos sujets ne sont pas les seuls à y prendre part. Votre prospérité nous touche nous-mêmes et nous sommes réellement vainqueurs toutes les fois que vous combattez. »

Les lettres produisirent sur l'âme de Clovis une excellente impression. Le souvenir de son baptême demeura gravé dans son âme, « nos pères se montrèrent toujours reconnaissants de la grâce de leur conversion. » En mémoire du 25 décembre, 496, ils commençaient les combats, aux cris répétés de : Noël ! Noël !

Clotilde était heureuse de voir son époux fidèle aux promesses de son baptême, et elle travaillait à l'entretenir dans ces bons sentiments. Grâce aux largesses de cette pieuse reine, les églises ruinées se relevaient, les basiliques de la Vierge et des apôtres étaient ornées, embellies, et dans les pauvres campagnes on construisait des chapelles.

Clotilde fut mère de plusieurs enfants : Clodomir, Childebert et Clotaire, qui partagèrent avec Thierry, enfant de Clovis né avant son mariage avec la reine, le royaume des Francs. Elle eut aussi une fille Clotilde la jeune, qui fut pour la vieillesse de notre sainte une cause de larmes et de chagrins. Clotilde veilla elle-même à l'éducation de ses enfants ; elle leur inspira pour la religion des sentiments d'amour et de reconnaissance. Ses enfants n'oublièrent jamais les leçons de leur mère. Sans doute, ils furent trop souvent cruels et sanguinaires, mais leur foi, demeurée toujours vive, les amena au repentir par la crainte des supplices éternels. Dans leur vieillesse, ils s'efforcèrent, par des bonnes œuvres, la construction de belles et grandes églises, d'hôpitaux pour les malades, de larges dotations aux monastères, d'apaiser la justice divine. La foi n'est pas

toujours assez forte pour dompter les passions humaines et empêcher les crimes énormes ; mais elle l'est assez pour éveiller le remord, faire naître le repentir et ramener au bien. Tant que la foi n'est pas éteinte dans un cœur, on peut espérer les conversions à la fin d'une vie passée dans l'oubli de ses devoirs, les exemples ne sont pas rares ; mais quand la foi est morte l'âme part de ce monde, sans repentir de ses fautes ; elle paraît devant Dieu sans avoir demandé le pardon de ses crimes et elle est condamnée aux feux éternels. Aussi, les enfants de Clovis, après avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs neveux, guidés par saint Germain, évêque de Paris, se montrèrent dévoués envers l'Eglise, bons pour leurs sujets et charitables pour les pauvres. Clotilde, mère des orphelins, appui et soutien des vieillards, consolatrice des affligés, nourrice des pauvres, entretenait à la cour une grande sévérité de mœurs ; les plaisirs défendus, le luxe inutile, les paroles scandaleuses étaient bannis du palais Royal. Tout le monde, à l'exemple de la reine, observait les lois de l'Eglise. Chaque soir, on priait avant d'aller prendre le repos de la nuit ; chaque jour, on assistait à la sainte messe, on observait les jeûnes prescrits : la vie était réglée à la cour et les journées étaient

utilement employées. Sainte Clotilde, comme la femme forte dont parle le livre de la sagesse, donnait ses soins assidus à ses serviteurs et tendait la main au pauvre.

CHAPITRE DIXIÈME.

L'Arianisme vaincu. — Dernières années de Clovis. — Peines de sainte Clotilde. — Mort du Roi. — Résignation de sainte Clotilde.

Clovis, conseillé par sainte Clotilde, guidé par le saint Evêque de Reims, gouverna ses états avec une grande sagesse. La paix permettant à l'agriculture de réparer ses pertes et ses désastres, les champs se couvrirent de nouveau de riches moissons ; les évêques ornèrent leurs églises, et les clercs purent enfin, dans le calme et la tranquillité, vaquer à l'étude, à la prière, à la méditation. Clovis favorisait les lettres, les sciences et la renaissance des études. Il aurait voulu s'entourer, comme l'empereur Auguste, de poètes, d'orateurs, d'historiens illustres ; mais les poètes étaient rares à cette époque de guerres fréquentes et de continuelles invasions. Seule, l'Eglise comptait quelques prêtres consacrant leur génie à chanter les gloires de Dieu, les triomphes du Christ, les

victoires de l'Evangile, le bonheur des Saints. Seule aussi, l'Eglise possédait de véritables orateurs. Les évêques comme saint Remy de Reims, saint Avit de Vienne, saint Césaire d'Arles, savaient parler avec éloquence, émouvoir les foules et convertir les peuples. Seule aussi l'Eglise écrivait l'histoire de ce siècle si peu connu, et cependant si riche en événements de la plus haute importance. En Italie, les lettres et les arts, quoique tombés des hauteurs sublimes où les avait élevés le siècle d'Auguste, conservaient encore quelqu'éclat. A la tête des philosophes du VIe siècle, bien supérieur à tous les autres, se trouvait l'illustre et malheureux Boëce. Catholique plein de foi, respectueux des droits de l'Eglise, bon, généreux, ferme dans la vertu, il tomba sans se plaindre des hautes positions où l'avait placé son génie. Dans sa prison, il trouva dans l'étude et la philosophie de précieuses consolations à ses malheurs. Durant sa captivité, il composa son chef-d'œuvre, la *Consolation philosophique*, ce livre que saint Thomas, au 13me siècle étudiait avec un si grand soin. L'Eglise, malgré les attaques intéressées de certains philosophes, a toujours célébré la fête du bienheureux Boëce et considéré sa mort

comme un martyre (1). Clovis, afin d'avoir à sa cour des musiciens habiles, écrivit à son beau-frère Théodoric, roi des Goths d'Italie, et lui demanda des joueurs de harpe. Boëce fut chargé de chercher le musicien le plus capable de bien représenter l'Italie à la cour du roi des Francs, et l'homme de son choix fit les délices de Clovis et de ses guerriers, peu habitués à une douce harmonie. Ainsi, Clovis, chrétien, sous l'inspiration de sa vertueuse épouse, essayait d'acclimater les beaux-arts dans son jeune royaume. Doux envers ses sujets, il pardonnait à ses ennemis. Eulogius, homme puissant, accusé du crime de lèse-majesté, se retira dans l'église de sainte Marie

(1) Nous lisons dans les petits Bollandistes : " Le peuple de Pavie, fidèle au culte du martyre de Boëce, l'honore même de nos jours, chaque année le 23 octobre, par une solemnité publique." Nous avons eu la liberté de demander à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Pavie si un culte quelconque était encore rendu à Boëce, M. Ariodante Onetto, secrétaire de l'évêché de Pavie, voulut bien nous répondre les lignes suivantes :

" Evêché de Pavie.—Pavie 7 septembre 1872. En réponse à votre estimée lettre du 31 août dernier, j'ai l'honneur de vous informer que le diocèse de Pavie célèbre sous le rite double l'office et la messe de saint Sevérin Boèce, le 23 octobre. Office et messe sont du commun des martyrs, le culte du Saint remonte à la plus haute antiquité, son crâne et son corps sont en grande partie conservés avec la plus grande vénération dans cette église cathédrale."

de Reims et saint Remy obtint la grâce du coupable ; les habitants de Verdun allaient être punis de leur révolte, lorsqu'un prêtre vénérable sortit de la ville assiégée et supplia le roi de pardonner aux coupables : « O le plus noble et le plus pieux des rois ! s'écria ce prêtre, vieillard vénérable ; votre grandeur d'âme est connue dans tout l'univers, c'est à elle que je m'adresse pour que vous daigniez écouter la prière de mes concitoyens et leur faire miséricorde. Il s'est trouvé parmi nous, quelques fauteurs de troubles, ils ont entraîné une multitude inexpérimentée. Nous sommes coupables et nous le confessons devant vous, mais au nom de Jésus-Christ, le Dieu de miséricorde et de clémence, je vous supplie de pardonner la faute en faveur du repentir et d'étendre sur le passé un voile d'oubli. Votre victoire n'en sera que plus complète, vous aurez, en effet, triomphé non-seulement des passions rebelles, mais de votre propre ressentiment ; vous aurez la gloire de la clémence sans que votre triomphe ait fait couler du sang. »

Le roi pardonna généreusement aux habitants de Verdun. La mort d'Abboflede, sœur du roi, baptisée à Reims, le 25 décembre, 496, et depuis consacrée à Dieu sous le voile des vierges, vint

attrister le cœur du monarque chrétien et porter le deuil à la cour. Saint Remy consola les douleurs royales, et la lettre qu'il écrivit, dans cette douloureuse occasion, est remplie des sentiments les plus nobles et les plus propres à diminuer la tristesse de Clovis et de la reine Clotilde. La religion peut seule nous consoler, quand, sur le bord de la tombe d'un parent ou d'un ami, nous versons des larmes. Seule, en effet, elle nous montre, dans l'éternelle patrie, l'âme de ce parent ou de cet ami, jouissant d'un bonheur inaltérable. Là haut, nous le reverrons ; là haut, nous serons unis et rien ne pourra nous séparer. « Je ne puis, disait saint Remy, que joindre mes larmes aux vôtres, en ce moment où le Seigneur vient de rappeler à lui votre sœur de glorieuse mémoire. Il est pourtant une pensée qui doit nous consoler, c'est qu'en sortant de ce monde, elle nous laisse des vertus à honorer plutôt que des larmes à répandre. Sa vie fut telle qu'on peut croire que Dieu a pris pour la couronner au ciel cette vierge qui s'était consacrée à lui sur la terre. Elle est toujours vivante pour votre foi, bien qu'elle ait disparu à vos regards. Le Christ a comblé pour elle la mesure des bénédictions. Elle s'est présentée à lui avec les roses et les parfums de la

virginité pour recevoir un diadème éternel. Ne pleurons donc pas, Dieu nous ménage des intercesseurs plus rapprochés de son cœur et du nôtre ! O mon roi, bannissez les sentiments d'une douleur trop humaine, reprenez d'un cœur vaillant les rênes de votre empire, et, dans la sérénité que donne la foi, retrouvez la source des sages inspirations, combattant contre votre tristesse, vous serez plus fort pour travailler à votre salut et à celui des autres. Il vous reste un royaume à administrer, Dieu vous a confié lui-même cette charge, vous êtes le chef des peuples ; c'est à vous qu'appartient le gouvernement. Qu'on ne vous voie donc pas abattu par la douleur, vous de qui tous attendent leur félicité. Soyez vous-même le consolateur de votre âme et trouvez dans l'énergie naturelle de votre caractère la force dont vous avez besoin. Le Roi des Cieux a reçu parmi le chœur triomphant des vierges, au chant des hymnes célestes, la sœur que vous pleurez. Je vous fais remettre cette lettre par le prêtre Maccotus. Pardonnez moi de ne point aller moi-même vous porter mes paroles de condoléance et d'exhortations. Si pourtant vous désirez ma présence, mandez-le moi et malgré la neige qui couvre tous les chemins, durant cette rude saison, avec la grâce de Dieu, j'essaierai de vous rejoindre. »

Cette lettre de saint Remy calme la douleur du roi. Clotilde se détachant de plus en plus des choses d'ici-bas, l'œil de l'âme fixé sur les magnifiques espérances de l'éternité, se consacrait toute entière aux bonnes œuvres. Pourquoi tenir tant aux honneurs, aux richesses, aux joies de ce monde, puisque tout passe avec une si grande rapidité. Après quelques années de paix et de repos, Clovis songea à agrandir ses états. Le pape saint Anastase et saint Avit, évêque de Vienne, lui avaient confié la mission de défendre l'Eglise, et Clovis voulut purger le sol de la Gaule de la secte arienne. Le pape Anastase II, étant mort en 498, saint Symmaque fut élu à sa place ; l'antipape Laurent troubla l'Eglise par ses prétentions ambitieuses. Saint Avit, fidèle défenseur des droits de la papauté, parlant au nom des évêques catholiques de la Gaule, écrivit aux Sénateurs Romains une lettre éloquente, magnifique témoignage de l'attachement de nos pères à la chaire de saint Pierre.

« La situation de l'Eglise, disait saint Avit, aux sénateurs romains, est telle que j'aurais vivement désiré pouvoir en personne faire le voyage d'Italie ; mais les circonstances s'y opposent, je veux du moins porter à votre connaissance les sentiments

de l'épiscopat des Gaules, afin qu'il en soit tenu compte dans une délibération qui intéresse la catholicité. Les divisions politiques de notre patrie n'ont pas davantage permis aux évêques, mes frères, de se rendre au Concile, cependant j'ai eu soin de les consulter tous isolément et de recueillir leur avis. Il est unanime et j'ai reçu d'eux la mission de vous l'exposer dans cette lettre. Nos alarmes furent vives et profondes à la nouvelle du schisme de Rome, car nous sentions que l'épiscopat dont nous sommes membres est gravement compromis quand son chef est ainsi attaqué. C'est alors que nous avons reçu d'Italie le décret porté par le Concile de Rome au sujet du pape Symmaque. Il n'est pas aisé de comprendre en vertu de quel principe un supérieur peut être jugé par ses inférieurs. L'Apôtre nous fait un précepte de ne pas recevoir légèrement d'accusation contre un simple prêtre ; de quel droit a-t-on pu en recevoir contre le prince de l'Eglise universelle ? Le Concile l'a bien entrevu dans son décret, en déclinant jusqu'à un certain point sa compétence dans une cause qu'il avait consenti presque témérairement à examiner ; je vous en conjure donc en ma double qualité d'évêque et de sénateur romain, employez pour le bien de la religion le

pouvoir que Dieu vous a donné. N'aimez-pas moins dans l'Eglise romaine la chaire de saint Pierre, que vous n'aimez dans Rome la capitale du monde. Si les évêques sont en quelque point répréhensibles, on peut les réformer ; mais si le pape est mis en question, ce n'est pas un évêque seul, c'est l'épiscopat tout entier qui périclite. Vous n'ignorez pas au milieu de quelle tempête d'hérésies nous conduisons en ce moment le vaisseau de la foi ; si vous craignez comme nous ces orages, il faut que vous travailliez avec nous à défendre votre pilote. Quand des matelots insensés se révoltent contre celui qui tient le gouvernail, serait-il prudent de céder à leur fureur en les exposant au danger pour les punir ? Ce n'est pas au troupeau à demander compte au pasteur ; le jugement appartient à Dieu (1). » Saint Avit travailla avec une infatigable activité à la gloire et à

(1) Bossuet, discours sur l'unité de l'Eglise, parla ainsi de saint Avit : " C'est ce que disait saint Avit, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Eglise romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains dans la cause du Pape Symmaque la cause commune de l'épiscopat, parce que, disait ce grand homme, quand le Pape et le chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un seul évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est en péril."

l'exaltation de l'Eglise. Orateur savant et onctueux, il fortifiait, par ses beaux discours, dans la foi et la vertu, les fidèles confiés à ses soins, dévoilait les erreurs et les vices des Ariens et confondait, avec l'Ecriture sainte et la tradition, les évêques hérétiques. Il aurait voulu convertir tous les Burgondes, et y serait parvenu sans la funeste opiniâtreté de Gondebaud leur roi. Poëte chrétien, grand par la pensée, il composait des vers dont l'harmonie et l'élégance contrastent avec la dureté et l'ignorance de ses contemporains. En composant ses beaux poëmes sur la création et la chute de l'homme, il ne poursuivait pas une vaine gloire. Son but était plus noble, il voulait rendre l'éducation toute chrétienne : au lieu des fables du paganisme, l'enfant, dès ses premières années, se serait habitué aux mystères du christianisme, et il aurait aimé ces mystères de résurrection et de vie. Saint Avit exerçait dans tout le Midi de la Gaule une influence considérable ; il aimait les Francs, il admirait leur roi, il estimait sainte Clotilde, originaire de cette ville, dont il était le bien-aimé pasteur. Clovis comptait dans le royaume des Burgondes, comme dans le royaume des Visigoths, un grand nombre de partisans, et il disait ouvertement, afin de gagner les catho-

liques à sa cause, qu'il voulait exterminer les hérétiques. Depuis le péché originel, le démon n'a jamais cessé de vouloir régner sur l'humanité déchue : avant la venue du Messie, il avait des autels dans toutes les parties du monde. Après la rédemption, il a sans cesse essayé de semer le trouble et le désordre, parmi les chrétiens. Le démon, père de l'orgueil et de la volupté, est aussi le père de toutes les hérésies. Esprit actif, hardi, habile à flatter les passions humaines, il n'a pas laissé un moment de repos à l'Eglise catholique, sa grande ennemie. L'Eglise veut sauver les âmes, elle veut peupler la céleste cité, et le démon veut les perdre. Il veut peupler son empire, empire de l'éternel désespoir et de l'éternelle désolation. Aussi, le voyons-nous, dès le premier siècle, inspirer à Simon le magicien, l'obscure théorie des Eons. Plus tard, afin de ressaisir une partie de son autorité, il inspire Manès, enseignant l'existence de deux principes éternels, le principe du bien et le principe du mal ; Arius, faisant de Jésus-Christ une pure créature ; Pélage, niant la nécessité de la grâce, et l'existence du péché originel dans l'âme des enfants ; Nestorius, arrachant à l'Immaculée Marie, son titre de Mère de Dieu ; Eutyches, ne voulant admettre en Jésus-Christ qu'une seule nature. Plus tard, il inspirera

Luther, et ce moine révolté voudra ruiner l'autorité de l'Eglise.

Le Saint-Esprit, les anges du Ciel, les élus viennent au secours de l'Eglise et soutiennent ses enfants dans la lutte contre le démon. L'Eglise a combattu tous les hérétiques, et triomphé de toutes les hérésies. Elles disparaissent après avoir fait aux hommes et aux sociétés les plus grands maux. Pour combattre et détruire les hérésies, l'Eglise emploie les armes spirituelles, elle sépare de sa communion les hérétiques, elle cherche à les éclairer, à les ramener dans la bonne voie, elle les supplie, comme une bonne mère, d'abandonner l'erreur et de revenir à la vérité. Ses docteurs exposent la doctrine orthodoxe et prouvent, par l'écriture et la tradition, son excellence et sa vérité ; quand l'hérétique persiste dans son erreur, cause du trouble à la société, menace d'ébranler les fondements sur lesquels reposent l'ordre civil et l'ordre religieux, alors l'Eglise fait appel au bras séculier. L'Eglise ne persécute jamais ceux qui tombent dans l'erreur, elle ne frappe que les obstinés. Lorsque Clovis entreprit ses guerres contre les Burgondes et contre les Visigoths, tous imbus des erreurs d'Arius, les évêques encouragèrent le monarque franc, et dans toutes les églises

on fit des prières pour le succès de ses armes. L'arianisme faisait courir à la société les plus grands périls. Le roi des Francs attaqua d'abord les Burgondes. Gondebaud était en guerre avec son frère, Godégisèle ; celui-ci sentant la faiblesse de son armée, appela à son secours le puissant monarque du nord de la Gaule. Clovis se garda bien de laisser échapper une occasion aussi favorable de venger le meurtre du malheureux père et de l'infortunée mère de Clotilde, son épouse bien-aimée ; un succès prompt et facile répondit à ses premières attaques. Le roi des Burgondes désespérant de sauver sa couronne par les armes eut recours à la ruse. Un gaulois, nommé Arédius, politique habile, se rendit auprès du roi des Francs et lui parla en ces termes : « O roi, tu n'as pas besoin de conseils ; si néanmoins ta glorieuse altesse daigne accueillir quelques paroles de son humble serviteur, je dirai fidèlement ce que je crois être de ton intérêt et de celui des villes par lesquelles tu dois passer. A quoi bon retenir ici ton armée, tandis que ton ennemi occupe une place forte ? Tu as beau ravager les campagnes, faire dévorer les prairies, couper les vignes par le pied, abattre les plantations d'oliviers, anéantir toutes les productions du pays, tu

ne fais aucun mal à Gondebaud. Envoie-lui plutôt un messager pour le sommer de te payer un tribut annuel. S'il consent à te le payer, et à te reconnaître pour chef, tu épargneras la contrée, s'il te refuse, tu feras ce qu'il te plaira. » Ces paroles furent assez fortes pour convaincre Clovis, et il accorda la paix à Gondebaud. Le roi des Burgondes devait payer, chaque année, un tribut au roi des Francs, mais Gondebaud ne tint pas sa promesse. Cependant, grâce à l'interventien de Clovis, l'arianisme avait reçu dans les Gaules, soumises aux Burgondes, un coup fatal. Pour gagner l'affection des gaulois catholiques, Gondebaud dût se montrer plus juste à leur égard ; son fils et son successeur, Sigismond, abjura l'erreur arienne. Ce prince, dans le malheur, fit oublier les fautes qu'il avait commises durant la prospérité. Aussi, malgré ses faiblesses, même malgré ses crimes, l'Eglise l'a-t-elle mis au rang des saints qu'elle propose à la vénération des fidèles ! Un repentir sincère, une pénitence rigoureuse, effacent les crimes les plus énormes ! Le bon larron, avant de rendre le dernier soupir, se recommande au Sauveur, et il obtient pardon. Après cette guerre contre les Burgondes, Clovis accorda encore quelques années de repos à son peuple et prépara secrète-

ment une formidable expédition contre les Visigoths. Quand tout fut prêt, il convoqua les Francs et leur parla en ces termes : « Je ne puis souffrir que les ariens possèdent la plus belle et la plus grande partie des Gaules. Marchons contre eux et, avec l'aide de Dieu, soumettons à notre puissance le pays qu'ils occupent. » Les Francs répondirent par des acclamations. Clovis, avant de quitter sa capitale, écrivit une belle lettre aux évêques de son royaume. « Déjà, sans doute, leur disait-il, votre béatitude aura su les graves événements qui se préparent, et l'ordre donné à notre armée de s'avancer sur le territoire des Goths. En premier lieu, nous avons pris des mesures pour sauvegarder le domaine des églises dont nos soldats ne devront rien distraire. Ils devront également respecter les vierges, les religieuses, les veuves consacrées au Seigneur. La même sauvegarde s'étend à tous les clercs, ainsi qu'aux personnes qui vivent sous leur toît, à tous les serviteurs des églises, de quelque condition qu'ils puissent être, pourvu qu'ils soient munis d'une attestation de l'évêque, faisant connaître leur qualité. L'immunité la plus complète leur est assurée, et nulle violence, ni dommage ne pourront leur être faits. Si, par accident, quelqu'une de ces personnes venait à être saisie, soit

à l'intérieur, soit à l'extérieur de l'église, et à être amenée en captivité, elle sera rendue à la liberté aussitôt que sa réclamation m'aura été déférée. Quant aux laïques faits prisonniers, même les armes à la main, ou par le droit légitime de la guerre, nous ne refuserons pas à votre béatitude apostolique le droit de les réclamer. Il suffira que vous nous adressiez à ce sujet des lettres munies de votre signature et scellées de votre anneau. Toutefois, les guerriers qui m'accompagnent vous demandent de faire à cet égard toute la diligence possible, enfin d'éviter d'une part les délais qui seraient irréparables, de l'autre, des fraudes et des substitutions mensongères. On a vu plus d'une fois le juste envelopper ainsi le juste dans le châtiment qui doit être réservé aux seuls coupables. Priez pour moi, Seigneurs, saint papes, dignes du siége apostolique que vous occupez. » Afin d'attirer les bénédictions du ciel sur ses armes, Clovis chargea la vierge Geneviève et son épouse Clotilde de construire une église en l'honneur des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, sur la colline appelée depuis montagne sainte Geneviève. Saint Remy vint bénir l'armée royale, et sainte Clotilde pria et fit prier pour l'heureux succès de cette guerre, entreprise dans le double but de servir

l'Eglise et d'agrandir le royaume des Francs. Clovis, tenant à s'assurer la protection du grand thaumaturge des Gaules, envoya des députés auprès du tombeau de saint Martin, et ces députés pénétrèrent dans l'insigne basilique au moment où le premier chantre entonnait cette antienne : « Seigneur, vous m'avez revêtu de votre force pour la guerre, et vous avez fait tourner le dos à mes ennemis devant moi ; vous avez exterminé ceux qui me haïssent. » Ces paroles de l'Ecriture sainte fortifièrent encore le courage et les espérances des Francs. Il leur parut que Dieu leur annonçait de nouveaux succès et de nouvelles conquêtes. Ils ne furent pas déçus dans leurs espérances. Les troupes de Clovis rencontrèrent les armées du roi des Visigoths à Vouillers, non loin de Poitiers. Clovis tua de sa propre main son rival Alaric, roi protecteur de l'arianisme. Clovis conquit ensuite toute la Gaule méridionale. L'intervention armée de Théodoric, roi des Goths d'Italie, força le roi des Francs à se retirer du midi de la Gaule.

Pendant les dernières années de son règne, par ses ordres, quelques hommes sages rédigèrent la loi salique ; le début de cette loi nous montre l'enthousiasme de nos pères pour le

christianisme. Nous avons cité ailleurs les premières lignes de cette loi, voici un autre passage. « Vive le Christ qui aime les Francs ! qu'il conserve leur royaume ! qu'il remplisse leurs chefs des lumières de sa grâce ! qu'il protège leur armée ! qu'il fortifie leur foi ! que Jésus-Christ, le maître souverain des maîtres de la terre, leur accorde dans sa bonté les joies et les félicités de la paix ! car c'est la race qui, usant de son courage et de sa force, a secoué de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après avoir reçu la grâce du baptême, a couvert richement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyres que les Romains ont brûlés par le feu, massacrés par le fer, décapités ou jetés en proie aux bêtes féroces. » Un concile provincial, réuni à Orléans par les soins du roi, rédigea aussi des lois pleines de sagesse ; le concile maintenait le droit d'asile, établissait que les dons et largesses reçus par les évêques serviraient à la construction de nouvelles églises, à l'entretien des clercs, à la nourriture des pauvres, au rachat des captifs. Il défendait aux clercs, aux prêtres, de solliciter des grâces et des bénéfices ; commandait aux évêques de prendre soin des pauvres, des malades, des infirmes ; défendait le mariage entre le beau-frère et la belle-sœur ; ordonnait le jeûne de

quarante jours avant la fête de Pâques et la célébration des processions des Rogations ; et, durant les trois jours que duraient ces processions les esclaves, les serviteurs étaient exempts de tout travail. » Ainsi l'Eglise prenait sous sa protection les faibles, les malheureux, et se chargeait de l'entretien des pauvres ; c'est ainsi qu'elle disposait de ses biens, qu'elle usait de sa légitime influence, et la révolution en dépouillant l'Eglise de ses biens a privé le pauvre d'un ami, d'un protecteur, et alors le pauvre s'est mis à convoïter les biens du riche. Dans les temps de trouble, il s'est armé contre la richesse et la puissance. Malheureusement, le roi franc souilla par des crimes énormes la gloire de son règne. A mesure qu'il s'éloignait de l'heureux jour de son baptême, l'instinct barbare se réveillait ; aussi le voyons-nous employer pour venir à ses fins la ruse du barbare. Il fit assassiner tous les rois francs, ses parents. Ces meurtres, ces crimes odieux attristèrent l'âme de Clotilde. Elle pleura en secret les victimes de l'ambition de son époux ; elle pria pour le retour au bien de cet homme que ses prières avaient converti. Clovis était encore jeune. Il n'avait que quarante-six ans, lorsqu'une maladie grave vint arrêter le cours de ses sanglantes exécutions. Il

mourut, le 27 novembre 511. Clotilde eut du moins le bonheur de le voir mourir dans des sentiments de repentir et d'amour de Dieu. Sa douleur fut calme et résignée; elle baisa doucement la main de ce Dieu puissant qui la rendait veuve. « Seigneur, s'écria-t-elle, vous me l'aviez donné païen, par votre miséricorde je vous le rends chrétien, que votre volonté soit faite. » On fit de magnifiques funérailles au premier roi chrétien des Francs, et ses restes mortels furent déposés dans la basilique des saints apôtres, qu'il avait fait élever de concert avec la reine Clotilde. Il avait régné trente ans, et il était âgé de quarante-cinq ans. Clotilde se revêtit d'habit de deuil et résolut de passer le reste de sa vie loin de la cour et des honneurs, dans la retraite, la prière et les bonnes œuvres.

CHAPITRE ONZIÈME.

Clotilde, se retire à Tours .— Sa vie. — Ses prières. — Ses bonnes œuvres. — La veuve chrétienne.

> " Aux jouissances charnelles faites donc succéder,
> " dans la sainte chasteté, les délices spirituelles, la
> " lecture, l'oraison, les cantiques, les bonnes pensées,
> " les bonnes œuvres fréquentes, l'espérance du ciel,
> " l'élévation du cœur audessus des choses du temps,
> " et pour tous ces bienfaits, l'action de grâces rendue
> " au Père des lumières, de qui nous vient, selon
> " l'Ecriture, tout don parfait et excellent."
>
> — *Saint Augustin. — Avantage de la Viduité.*

Après quatorze siècles écoulés, il est difficile de juger le premier roi chrétien des Francs. L'histoire de son règne se mêle de légendes et c'est un travail pénible de découvrir la vérité, au milieu d'éloges souvent exagérés, ou de blâmes non moins exagérés. Clovis nous paraît supérieur à tous ses contemporains, et si, poussé par une ambition démesurée, il n'avait pas souillé, par le meurtre de ses parents, les dernières années de son règne, l'histoire aurait bien peu de fautes à reprocher au

fondateur de la nation française. Ses crimes même trouvent dans les mœurs dures et sauvages de son époque, une certaine explication. Il fut cruel, mais tous les monarques de son siècle le furent comme lui. Théodoric persécuta les catholiques avec une fureur qui rappelait les plus mauvais jours de l'Empire des Césars. Il emprisonna un souverain pontife, il fit mourir de la mort des martyres, Boëce, le plus beau génie de son siècle. Gondebaud immola à sa vengeance, son frère Chilpéric, et fit précipiter dans le Rhône la pieuse mère de sainte Clotilde. Sigismond lui-même, dans un moment de triste égarement, autorisa le meurtre de son fils. Un roi des Visigoths maltraîta son épouse, la soumit à mille persécutions, commandant à ses sujets de la couvrir de boue lorsqu'elle se rend à l'église catholique pour prier. Les fils de Clovis tuent de leur propre main, les enfants de Clodomir, leur frère ! Ces crimes, sans excuser Clovis de ses lâches attentats contre ses parents, nous poussent néanmoins à le juger avec indulgence. Clovis ne fut pas, comme Charlemagne, un de ces génies étonnants qui forcent pour ainsi dire l'humanité à s'élever avec eux sur les cîmes les plus sublimes de la civilisation. Charlemagne domina son siècle et comprit qu'avec le christianisme, l'humanité

devait progresser sans cesse. Clovis, plus voisin de la barbarie, supérieur cependant à ses contemporains, comprit l'infériorité de son peuple, et il essaya de lui faire prendre goût à cette civilisation dont son âme entrevoyait la grandeur et la beauté. Païen, il ordonna à ses soldats de respecter la religion catholique, c'était le plus sûr moyen de gagner l'affection des Gaulois. Païen, il épousa une princesse catholique, c'était manifester ouvertement le dessein de réunir les deux races, la race latine et civilisée avec la race germanique et barbare. Sans doute, la divine Providence dirigeait elle-même l'âme de Clovis, et Dieu, ayant choisi la nation française pour en faire son peuple de prédilection, préparait à l'avance l'heureuse conversion de cette nation. Dans toutes ces circonstances, Clovis fait preuve d'un rare bon sens politique et se montre bien supérieur aux rois contemporains. Longtemps il croit à la puissance de ses idoles, longtemps il résiste aux prières, aux exhortations de Clotilde. Ces exhortations néanmoins font impression sur son cœur et au jour où il voit ses soldats hésiter, fuir devant l'ennemi, il invoque le Dieu de Clotilde. Vainqueur à Tolbiac par l'assistance de Jésus-Christ, il demeure fidèle à sa promesse, mais avant de recevoir le baptême

des chrétiens, il veut être instruit des mystères de cette religion, il veut être convaincu de la vérité du christianisme. Ce barbare, après sa conversion, comprend, et en cela il est supérieur aux modernes politiques, qu'il ne peut élever son peuple, mettre sa nation à la tête de toutes les autres sans le puissant secours de la religion. Aussi, il se montre toujours plein de respect pour les dogmes et la morale du christianisme, il encourage les moines, il est l'ami des évêques qu'il consulte souvent, il concède des terres aux monastères, il orne les pieux sanctuaires, fait construire des églises. Le clergé, pour remplir cette grande et pénible mission que lui a confiée Jésus-Christ, d'instruire toutes les nations, peut compter sur son appui et sur sa protection ; heureux dans toutes ses entreprises militaires, il conçoit le hardi projet de dominer sur toutes les provinces de la Gaule ; il ne réalise pas ce beau projet ! Hélas ! encore aujourd'hui, cette belle et vaste contrée bornée par le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan, n'appartient pas toute à la France. Mais enfin, et c'est là une gloire, une preuve de son génie, Clovis avait formé le dessein de faire de ce grand pays le plus beau royaume de ce monde. La France doit beaucoup à Clovis ; grâce à son initiative, elle

est devenue chrétienne. Hâtons-nous d'ajouter que les Francs, malgré leurs brillantes qualités, malgré le génie de leur chef, seraient demeurés barbares sans le secours de l'Eglise. Qui donc, sans l'Eglise, qui donc aurait fait l'éducation des Francs? Qui aurait adouci leurs mœurs, qui leur aurait appris à cultiver la terre, qui leur aurait inculqué le goût des arts et des lettres? Il faut le dire bien haut, si, à leur arrivée dans la Gaule, les Francs se fussent trouvés en face du paganisme raffiné des Romains, peut-être auraient-ils abandonné leurs dieux de la Germanie, peut-être auraient-ils fléchi le genou devant Jupiter tonnant, devant l'impudique Vénus? Mais alors, héritiers des vices de Rome, amollis par le bien-être matériel, ils auraient vu bientôt s'évanouir leur force et leur énergie ; incapables d'un travail opiniâtre, moins braves que leurs ancêtres, les Francs auraient disparu au milieu des jouissances et des plaisirs ; ou bien, écrasés par de nouveaux barbares, ils n'auraient laissé dans l'avenir qu'un souvenir maudit, leur race se serait évanouie. Gloire donc à Clovis ! il mérite le titre glorieux de fondateur de la nation française ; mais aussi gloire à Clotilde ! Ses prières, ses pieuses exhortations amenèrent la conversion de son époux. Gloire surtout à l'Eglise catholique, gloire à son

clergé, gloire au saint évêque de Reims ! « Le grand agent du salut social au cinquième, au sixième et au septième siècle, ce fut l'Eglise, » a dit un ennemi du christianisme (1). Saint Remy instruisit Clovis et ses Francs, et fut le père de la nation française. L'union du pouvoir et de la religion porta les plus heureux fruits. Grâce à cette union féconde, la France se plaça promptement à la tête des nations ; elle donna le branle aux autres peuples ; de son sein sortirent des missionnaires zélés, apôtres de l'Allemagne, de la Suède, de la Norvège et plus tard d'une partie de l'Amérique (2).

L'Eglise est demeurée fidèle à la France ; mais, hélas ! la France n'est pas demeurée fidèle à l'Eglise. Aussi, depuis bientôt un siècle, elle s'épuise en efforts inutiles ; elle s'agite impuissante, change

(1) Littré, membre de l'Académie.

(2) Après la découverte du Canada par Jacques Cartier, de zélés missionnaires, partis de France, à la suite de Monseigneur de Laval, évangélisèrent les sauvages habitant les bords du Saint-Laurent. Quelques-uns moururent martyrs. Si leur patrie a oublié leurs noms, le peuple canadien-français, peuple si énergique, si profondément religieux, demeuré si fidèle aux traditions de ses pères, conserve pieusement le souvenir de ces missionnaires héroïques. Comme l'ancienne France, le Canada ou Nouvelle-France a été formé par l'Eglise et tant que ce pays écoutera les conseils de son clergé, il grandira, et remplira dans le nord du nouveau monde le rôle glorieux qu'a rempli la France parmi les nations de l'ancien continent.

de maîtres, se fatigue à poursuivre de vaines réformes, prête l'oreille aux faiseurs de beaux discours, aux hommes de magnifiques promesses, et de plus en plus s'enfonce dans l'abîme. Dans le conseil des nations, elle a cessé d'occuper la première place. Sa déchéance peut-elle nous surprendre? Fille révoltée, elle insulte sa mère ; fille ingrate, elle oublie, elle calomnie les services que lui a rendus l'Eglise, et quand cette Eglise, mère au cœur tendre et généreux, se présente à elle pour panser ses plaies, guérir ses blessures, la relever de ses humiliations, instruire ses enfants, elle s'écrie, comme le peuple déïcide : « O mère, ô institutrice de nos pères, nous ne voulons pas que tu règnes sur nous ; *nolumus hunc regnare super nos !* » Quelque soit le gouvernement de la France, il ne sera pas assez puissant pour régénérer ce pays, s'il ne revient pas aux anciennes traditions, s'il ne contracte pas avec l'Eglise l'union la plus étroite, la plus intime. Depuis trop longtemps la France se fie à des hommes qui se donnent à elle comme des sauveurs ; ces hommes la mènent à sa ruine. N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux? N'est-il pas temps de se désabuser des modernes systèmes et de revenir à la foi de nos pères? Là est le salut.

Sainte Geneviève suivit de bien près Clovis dans

la tombe La douce patronne de Paris mourut dans un âge très-avancé, honorée, aimée, vénérée comme une sainte. Elle fut pendant toute sa vie la grande thaumaturge de la capitale des Francs ; elle guérissait les malades que les médecins abandonnaient ; elle rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets ; elle ressuscita même des morts. Ses vertus convertissaient le peuple, son exemple entraînait les jeunes filles à se consacrer au Seigneur sous le voile des vierges. Pendant la terrible invasion d'Attila, ses prières éloignèrent le fléau de Dieu, et à l'époque où Clovis, vainqueur à Soissons, porta le dernier coup à la puissance romaine, elle sauva du pillage et de la destruction la ville de Lutèce. Quand le roi des Francs eut incliné sa tête sous la main de saint Remy, Geneviève cessa d'être opposée aux Francs, et devint l'amie de Clovis et de sainte Clotilde. Pendant sa vie mortelle, Geneviève fut la protectrice de Paris. Ses prières, ses mortifications éloignèrent les fléaux et attirèrent les bénédictions du ciel. Après sa mort, l'Eglise de Paris, comptant toujours sur son appui et sa protection, la reconnut pour sa patronne. Aux jours des calamités publiques, les peuples se rendaient en foule au temple, où ses précieuses reliques étaient exposées à la vénération des fidèles,

et, du haut du ciel, sainte Geneviève consolait les personnes qui avaient confiance en elle. Dans un temps d'impiété furieuse, de honte et de dégradation, les tyrans de la France, sous prétexte de détruire la superstition, brûlèrent en place de grève, les insignes reliques de sainte Geneviève, la glorieuse patronne de Paris. Ils traitaient de superstitions les saintes pratiques du catholicisme, ils se moquaient de notre culte si grand, si beau, de ce culte où tout élève l'âme, où tout nous crie *Sursum corda*, et ils mettaient sur l'autel de Notre-Dame une prostituée. Ils brûlaient les reliques de nos saints, jetaient aux vents les cendres de nos rois et ils déposaient dans le caveau du Panthéon, les restes de Voltaire, le grand corrupteur du peuple ; les restes de Mirabeau, le géant des destructions révolutionnaires ; les restes de Marat. Au souvenir de ces années de ruines et de sang, il nous est doux d'être catholiques. Comme elle est grande cette Eglise dans toutes ses pratiques ! Comme ils sont grands les héros qu'elle propose à notre admiration ! Elle les choisit dans tous les rangs de la société, elle honore la reine Clotilde, la vierge Geneviève, elle honore aussi la bergère de Pibrac, et le mendiant Benoit Labre.

Au cinquième, au sixième, au septième siècle,

temps de foi profonde, les politiques, les savants, les guerriers, même les hommes vicieux, comprenaient la nécessité de la prière et de la mortification, et n'ayant pas eux-mêmes la force ou la volonté de prier et de se mortifier, ils encourageent les moines et les vierges dévoués aux dures pénitences, aux longues oraisons. Ces prières, ces mortifications étaient méritoires pour tout le peuple. Le grand génie de ce siècle, Boëce, composant, durant sa captivité, sa consolation philosophique, écrivit sur la prière une belle et noble page : « Si l'ordre établi dans le monde est fatal, si rien n'est laissé à l'initiative humaine, il faudra donc imputer nos crimes mêmes, à l'auteur de tout bien ! Que deviendront l'espérance et la prière ? Qu'espérer, en effet, que demander si tous les objets de nos vœux sont enchaînés à un ordre d'événements inflexibles ? Il faudra donc supprimer le seul commerce qui existe entre les hommes et Dieu, la prière et l'espérance. En effet, c'est au prix d'une juste humilité que nous méritons l'inestimable faveur de la grâce divine ; c'est là l'unique moyen pour les hommes de converser avec Dieu. Avant même qu'ils aient obtenu l'objet de leurs supplications, ils trouvent dans la prière l'ineffable bonheur de s'unir à la

lumière inaccessible. En admettant le fatalisme, l'homme désarmé retombera sur sa propre faiblesse, il n'aura plus rien qui le rattache et l'unisse au souverain maître de toutes choses, l'humanité séparée de son principe, détachée de sa source succombera dans l'isolement et la maladie. » Boëce n'eut pas le temps d'achever ce beau livre et d'affirmer dans les dernières pages ses convictions chrétiennes. Cependant, dans les cinq livres de cet ouvrage, on peut saisir toute la pensée de l'auteur et deviner son but. La sagesse, sous la forme d'une femme, remarquable par sa beauté, mais mêlant à ses traits pleins de douceur, quelque chose de sévère, apparait à Boëce pleurant ses malheurs dans un sombre cachot. Elle montre au philosophe malheureux l'inconstance des choses humaines. Partout le malheur succède au bonheur, ou les joies et les délices succèdent aux chagrins, aux humiliations. Ici-bas, les bons et les méchants se partagent les honneurs et les richesses ; mais après cette vie il y aura des récompenses pour les bons et des châtiments pour les méchants. La divine sagesse va plus loin : elle démontre qu'ici-bas l'homme vertueux seul est heureux. Il a pour lui le témoignage de sa conscience et l'espérance des joies éternelles. Le remords suit le méchant au

milieu de ses plaisirs, trouble ses fêtes et son sommeil. Elle prouve ces deux vérités qui paraissent se détruire mutuellement, le libre arbitre dans l'homme et la prescience divine. Le martyre arrêta la pensée et la plume de l'illustre auteur de la consolation philosophique. Boëce, que l'on peut bien appeler le Platon chrétien, comprenait la nécessité de la prière et de l'expiation.

Au moment où il terminait glorieusement sa vie sous la hache du bourreau, un jeune homme, issu d'une noble famille, disait adieu à ses parents, à la fortune, aux honneurs, et se retirait dans une grotte, non loin de Subiaco. Là, tourmenté par le démon, avide de souffrances, il roulait son corps sur les ronces pour vaincre la tentation. Sorti de cette retraite, il fondait, au mont Cassin, l'ordre célèbre qui porte son nom et donnait à ses enfants les règles de la perfection chrétienne. Jeûner, se mortifier, prier, travailler, et par-dessus tout, obéir ! *Ecce labora,* avait dit saint Benoit ; et ses enfants, fidèles à sa devise, défrichèrent des terres couvertes de forêts et, travail plus pénible encore, formèrent l'intelligence et le cœur des peuples barbares. A ces moines tant calomniés de nos jours, revient le double honneur d'avoir fertilisé l'Italie, la Gaule, l'Allemagne,

l'Angleterre, et d'avoir instruit et civilisé nos pères. Grâces à eux nous possédons encore les trésors de la science antique. L'ordre de saint Benoit reposait sur ces trois fondements de la vie chrétienne : Prière, mortification, travail ! Prier, se mortifier, travailler pour ses frères, n'est-ce pas là le plus grand service que l'on puisse leur rendre ? A cette époque reculée, des foules considérables accouraient au monastère. Le désir de la perfection chrétienne attirait dans la solitude des multitudes d'âmes.

Clotilde, après la mort de son époux, et pendant que ses fils se partageaient le royaume de leur père, Clotilde, renonçait au monde et aux honneurs. Elle quittait le palais des Thermes et la capitale des Francs et se retirait à Tours, près du tombeau de saint Martin. « Là, dit l'histoire des Francs, on vit la fille d'un roi, la nièce d'un roi, la femme d'un roi, la mère de plusieurs rois, passer les nuits en oraison, servir les pauvres, consoler les affligés, assister les nécessiteux de ses biens, protéger les veuves et les orphelins. » Elle priait pour le repos de l'âme de son époux ! Elle priait pour le maintien de la concorde entre ses enfants ! Elle priait pour le bonheur et la prospérité du royaume des Francs. Les pauvres étaient ses meilleurs amis ; elle leur

distribuait de ses mains royales d'abondantes aumônes ; elle les faisait asseoir à sa table, et souvent les servait elle-même. Mère et protectrice des orphelins, elle recueillait ces pauvres enfants. Par ses soins généreux, on leur donnait, dans de pieux asiles, du pain, des vêtements ; on les instruisait des principales vérités de la religion. Les malheureux se rendaient auprès de cette sainte reine, et, par ses douces paroles, elle consolait et faisait revivre au fond d'un cœur abattu la force et l'espérance. Comme elle est admirable, cette fille d'un roi, cette veuve d'un roi, cette mère de plusieurs rois, servant les pauvres, soignant les malades dans la solitude de Tours ! Comme elle est admirable aussi, la religion qui opère de semblables merveilles ! Le christianisme a créé le type de la veuve vivant pour Dieu seul ; type admirable et sublime. Après la mort de son époux, renonçant aux plaisirs, aux vanités de ce monde, s'appuyant sur Dieu seul, elle se consacre au service de ses frères. Comme sainte Monique, elle veille sur son enfant bien-aimé et à force de larmes et de prières obtient sa conversion. Comme sainte Monique, elle se fait la mère des orphelins, la nourrice des pauvres, l'appui et le soutien des faibles. Comme sainte

Chantal (1), elle se consacre à la prière ; comme Mademoiselle Legras, elle se voue au soulagement de toutes les misères. Prier, souffrir avec résignation, fuir les plaisirs, se dévouer à toutes les douleurs d'ici-bas, avoir toujours le cœur en haut, le regard de l'âme tourné vers le ciel ; telle est la vie de la veuve chrétienne. Elle est belle, elle est digne de la céleste récompense. Telle fut la vie de sainte Clotilde après la mort de Clovis ; aussi, en échange d'une couronne périssable, a-t-elle reçu la couronne éternelle.

(1) M. l'abbé Bougaud, vicaire général d'Orléans, a rendu un véritable service à la piété catholique, en publiant les belles vies de sainte Monique et de sainte Chantal, il a ramené les âmes vers la lecture un peu trop négligée de la vie des Saints, lecture si douce, et si fortifiante !

CHAPITRE DOUZIÈME.

Les enfants de Clovis se font la guerre. — Meurtre des enfants de Clodomir. — Peines intérieures de notre sainte.

> " Notre pressoir est donc la vallée des larmes,
> " et les pieuses larmes de l'affliction sont le vin
> " nouveau de ceux qui aiment Dieu. Il a disposé
> " des degrés dans son cœur : où les a-t-il disposés?
> " dans la vallée des larmes ! Oui, c'est dans
> " cette vallée des larmes que sont les degrés de
> " l'Ascension, car pleurer c'est semer. Ils allaient,
> " dit le prophète, et pleuraient en répandant leur
> " semence sur la terre."
>
> — *Saint Augustin. — Discours sur le Psaume 83ème.*

Pendant que Clotilde se retirait à Tours, près du tombeau du glorieux saint Martin, les fils de Clovis se partageaient le royaume des Francs, comme aujourd'hui des enfants se partagent les terres de leur père. Thierry fixa sa capitale à Metz et son royaume était le plus étendu. Clodomir résida à Orléans et, comme son père, il aurait voulu étendre son empire jusqu'aux Pyrénées. Childebert habita le palais des Thermes à Paris, et Clotaire se retira à Soissons, capitale du royaume de Clovis

avant que Paris eut ouvert ses portes aux Francs convertis au christianisme. Ces quatre monarques nourrissaient le hardi projet d'étendre l'Empire des Francs depuis le Rhin, la Manche, jusqu'aux Alpes et jusqu'aux Pyrénées. Ils exerçaient une certaine autorité sur la vaste province d'Acquitaine, et les Visigoths de cette belle et riche contrée continuaient à payer un tribut annuel aux rois Francs ; mais les Burgondes, à l'est, jouissaient d'une complète indépendance. Gondebaud, après ses défaites, se montra plus tolérant à l'égard des Gaulois catholiques, et son fils Sigismond abjura l'hérésie d'Arius. Saint Avit guida les premiers pas de ce prince, et tant que dura la vie du saint archevêque de Vienne, il gouverna avec sagesse et mérita l'affection de ses sujets ; mais après la mort de l'illustre prélat, Sigismond, privé d'un ami dont les conseils étaient toujours sûrs, commit de grandes fautes ; ayant épousé en secondes noces une femme dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, il se laissa dominer par cette femme. Cette reine accusa l'aîné des enfants de Sigismond, Sigéric, de conspirer pour renverser le trône de son père. Sigismond eut la faiblesse de croire à la vérité de cette fausse accusation. Le prince fut arrêté et étranglé par les ordres du roi,

au milieu d'un festin. Le prince avait à peine rendu le dernier soupir, que son innocence fut reconnue. Quels ne furent pas la douleur et le repentir du roi ! Il pleura amèrement sa faute, fit rendre de grands honneurs aux restes inanimés de son fils, prit le deuil, et, pour faire pénitence de son crime, apaiser la voix du remords, obtenir son pardon, il se retira au monastère d'Agaune, non loin du lac de Génève. Là, il vécut de la vie austère des moines, se levant au milieu de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur ; priant, jeûnant, travaillant, comme le dernier et le plus obscur des frères lais. Si la foi ne dompte pas toujours nos passions, si l'homme religieux, à certaines heures, abandonné par la grâce, se laisse dominer par la colère, l'orgueil, la volupté, l'amour des plaisirs, du moins, la faute commise, le crime accompli, il se repent, se reconnaît coupable, s'inflige lui-même la sévère punition de sa faute, le juste châtiment de son crime. Platon aurait voulu que les coupables fissent l'aveu de leurs fautes, et vinssent avec humilité demander une peine aux magistrats de la cité ; car la pénitence, disait-il, purifie le coupable, efface le crime. Le christianisme a réalisé l'idéal de Platon. Le pécheur court avouer ses fautes et en demander l'humble

pardon. Il ouvre son cœur à un homme consacré à Dieu, et cet homme, après avoir reçu son aveu, au nom de Jésus-Christ, lui impose une pénitence et lui adresse cette belle et touchante parole: « Va en paix et ne pèche plus. » Le repentir, le regret sincère de leurs fautes, caractérisent les chrétiens coupables ; et le repentir, la pénitence, l'aveu, préviennent de nouvelles fautes. En dehors du christianisme, il ne reste au coupable que le remords conduisant au désespoir ou à l'habitude du crime.

Sigismond, comme autrefois David, faisait pénitence de ses fautes, au monastère d'Agaune, lorsque les Francs, ayant à leur tête le roi Clodomir, vinrent attaquer le royaume des Burgondes. Grégoire de Tours raconte ainsi les causes de cette guerre. La reine Clotilde, réunit ses enfants et leur tint ce langage : « Que je n'aie point à me repentir, mes très chers-enfants, de vous avoir nourris avec tendresse, soyez, je vous prie, indignés de mon injure et mettez l'habileté de vos soins à venger la mort de mon père et de ma mère. » On pourrait douter de l'authenticité de ses paroles. Comment, en effet, sainte Clotilde, veuve consacrée au Seigneur, vouée au service des pauvres, dirigée par de saints évêques, comment, après tant

d'années écoulées, aurait-elle pu conseiller à ses enfants une guerre de vengeance ? Ces paroles ne révèlent pas un grand esprit de charité. Le christianisme prescrit l'oubli des injures et le pardon des offenses, et sainte Clotilde aurait gardé pendant de longues années le triste souvenir de la mort sanglante de ses parents ! Elle n'aurait rien oublié, rien pardonné ! Pourquoi alors la placer sur les autels ? En admettant la vérité de ces paroles, notre respect pour cette sainte ne doit pas diminuer. Dans cette circonstance, sans doute, elle se montre vindicative, elle oublie le précepte de Jésus-Christ, « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haissent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Pour que vous soyez les fils de votre père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur le champ du juste comme sur le champ de l'homme injuste (1). » Mais la sainteté, hélas ! n'exclut pas toutes les fautes ; ils sont rares les saints parvenus à la céleste cité sans avoir terni leur robe d'innocence. Le juste pèche plusieurs fois le jour, et le divin Sauveur, connaissant tous nos besoins, sachant tous les périls de la vie, toutes les difficultés de la lutte, a voulu admettre au

(1) Saint Mathieu, ch. 5, versets 44 et 45.

nombre de ses apôtres, au rang de ses amis, des âmes connues par leurs chutes effrayantes. Sainte Marie-Madeleine, la pécheresse publique, fut admise dans l'intimité du divin Sauveur dans le collége apostolique. Saint Jean demeura toujours vierge et mourut innocent de toute faute, mais saint Pierre, le chef de l'Eglise, renia trois fois son maître, et saint Paul, le docteur des nations, avant d'être terrassé sur le chemin de Damas, fut le plus furieux persécuteur du christianisme naissant. Ne l'oublions jamais, deux voies mènent au ciel, l'innocence et le repentir.

Mais peut-on ajouter foi au récit de Grégoire de Tours? De graves historiens pensent que l'illustre successeur de saint Martin s'est trompé et monsieur DuRoure, dans l'histoire de Théodoric, rejette, comme dénuée de fondement, la chronique adoptée par l'historien des Francs. « Si ce récit est vrai, dit M. DuRoure, encore n'est-il pas vraisemblable. Chilpéric, père de Clotilde, reposait dans le tombeau depuis près de quarante ans. Si vindicative qu'on puisse supposer la reine des Francs, il est si peu probable que sa fureur endormie pendant toute la vie du meurtrier Gondebaud, son oncle, et le seul coupable, jusqu'au point d'avoir permis à Clovis d'accepter une alliance avec lui en 507, se fut

réveillée tout d'un coup, avec une ardeur juvénile, contre Sigismond qui était étranger au meurtre de Chilpéric. Tout au plus, pourrait-on croire que les fils de Clotilde mirent en avant cet ancien grief de leur mère, pour colorer aux yeux des peuples l'inique invasion d'un pays voisin et allié. Mais ce serait prêter à ce siècle de violences, les ruses diplomatiques et les hypocrites ménagements de notre âge. Mensonges dont ordinairement les rois barbares osaient du moins s'affranchir, le plus sûr est de penser que Grégoire de Tours s'est trompé sur les vrais motifs de la guerre, et que s'il a cru la justifier en la rattachant à la piété filiale, il s'est trompé deux fois. La cause réelle de la guerre fût l'impétueuse avidité de Clodomir. Ce roi de vingt-neuf ans, l'enfant préféré de sa mère, l'aîné des trois frères qui se suivaient à une année d'intervalle les uns des autres, régnait à Orléans. C'était donc à lui que devait revenir la meilleure part des provinces burgondes, d'après la disposition de ses Etats.

Il entraîna facilement ses frères puînés dans son entreprise, bien qu'ils y fussent moins intéressés que lui. Mais il n'obtint qu'un simple assentiment accompagné de vaines promesses de Thierry, roi de Metz, son frère consanguin, quoique celui-ci fût

le seul des princes francs qui eut un véritable motif de s'émouvoir contre Sigismond, à l'occasion du meurtre de Sigéric, puisqu'il avait épousé une sœur de la victime, fille de Sigismond et d'Osthrogotha. Clodomir pouvait, il faut l'avouer, croire la circonstance propice à ses vues. »

Nous pensons avec M. DuRoure, que Grégoire de Tours s'est trompé. Sainte Clotilde était à l'époque où son fils entreprit cette malheureuse guerre, uniquement occupée de son salut et de ses bonnes œuvres. Depuis la mort du roi, son époux, elle avait volontairement renoncé aux affaires de ce monde, elle était du reste trop bonne chrétienne pour conseiller une guerre de vengeance. Loin de maudire les ennemis de sa famille, elle priait pour les meurtriers de son père et de sa mère, selon les préceptes du divin Sauveur. Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.

L'invasion des Francs en Bourgogne fut prompte. Sigismond eût à peine le temps de rassembler quelques troupes, il fut vaincu et tomba entre les mains de Clodomir. Conduit à Orléans, enfermé dans un cachot, il supporta, avec une douce résignation, toutes les humiliations, toutes les souffrances, qu'il plût à son vainqueur de lui infliger.

Dieu punissait ses fautes et il baisait la main de la providence. Le bon chrétien aime Dieu pendant les années de bonheur et de prospérité, il l'aime davantage encore au jour de l'infortune, du chagrin et de la misère. Le malheur rapproche de Dieu et Sigismond dans son cachot s'écriait avec David : « Seigneur vous êtes bon, car vous m'avez humilié ! » Cependant la Bourgogne se soulevait de nouveau, Gondemard, frère du roi prisonnier, essayait de chasser les Francs. A la nouvelle de la révolte des Burgondes, Clodomir entre en fureur, il rappelle ses troupes sous les armes, mais avant de quitter sa capitale il veut ôter la vie à son royal prisonnier. Un saint Ermite, raconte Grégoire de Tours, le bienheureux Avitus, abbé de saint Mesmin, s'efforça de le dissuader de ce projet et lui dit : « Si, dans la crainte de Dieu, tu te ranges à de meilleurs conseils et si tu ne souffres pas qu'on tue ces gens-là, Dieu sera avec toi, et là où tu voudras tu obtiendras la victoire. Mais si tu les fais mourir, tu périras de même ; livré entre les mains de tes ennemis, il en sera fait de ta femme et de tes fils comme tu feras de la femme et des fils de Sigismond. » Mais le roi, méprisant cette prière et cet avertissement, répondit : « Il est insensé, lorsque l'on marche contre un ennemi, d'en laisser d'autres

chez soi, car ainsi ayant l'un à dos, l'autre en tête, je me précipiterai entre deux armées. La victoire sera plus complète et plus aisée à obtenir si je sépare l'un de l'autre, le premier mort je pourrai plus aisément me défaire du second.» Il fit aussitôt décapiter Sigismond, sa femme et ses deux fils (524) au lieu dit Columna, près d'Orléans, et par son ordre on jeta leurs corps dans un puits (1).

(1) Grégoire de Tours.—Les actes de saint Sigismond racontent de la manière suivante le récit de l'invention des précieuses reliques de ce saint monarque : " Les corps des illustres victimes restèrent trois ans dans l'eau stagnante et fangeuse de ce puits. Déjà les reliques du saint roi étaient l'objet d'un culte public, et chaque nuit de pieuses mains venaient allumer une lampe en ce lieu. Après trois années le vénérable Hymenodas, abbé d'Agaune, fut averti par un ange de faire la translation de ces restes dans son monastère et de leur donner la sépulture près des martyrs de la légion thébaine. L'abbé ne savait comment exécuter un tel ordre, car il n'avait aucune relation avec les rois Francs. Il s'adressa à un noble burgonde, Ansemundas, qui avait été jadis l'un des plus dévoués serviteurs de la famille royale. Celui-ci fit parvenir la pieuse supplique au prince Franc, Théodebert, qui s'empressa de donner l'autorisation désirée. L'abbé et quelques religieux d'Agaune se rendirent donc à Orléans, on procéda à l'extraction des corps qui se trouvèrent dans un état de conservation parfaite. La translation, jusqu'au monastère d'Agaune, se fit au chant de la psalmodie, instituée par le pieux Sigismond. L'abbé leur donna la sépulture dans l'église de Saint-Jean-l'Evangéliste. Depuis ce jour, les pèlerins ne cessent de vénérer les reliques du saint roi et de nombreux miracles ont lieu sur son tombeau. "

La prophétie d'Avitus se réalisa. Clodomir périt au milieu de sa victoire. Comme il poursuivait avec ardeur une troupe de fuyards, ceux-ci le reconnurent à sa chevelure flottante, symbole de la royauté chez les Francs. Feignant de se rendre, ils s'arrêtèrent en criant : Venez, venez, nous sommes prêts à vous faire notre soumission. Clodomir, sans défiance, se jeta dans leurs rangs, et tomba aussitôt percé de mille coups ; les Burgondes lui tranchèrent la tête, et, l'élevant au haut d'une pique, montrèrent ce sanglant trophée aux Francs. La victoire de ces derniers se changeait en défaite. Leur armée se retira, et Gondemard demeura maître du royaume des Burgondes. Les enfants de Clodomir demeuraient orphelins. Clotilde, leur grand-mère, recueillit ces pauvres enfants et voulut elle-même présider à leur éducation. La pieuse reine les voyait grandir avec bonheur, elle formait leurs cœurs à l'amour de Dieu et du prochain. Elle espérait les voir un jour sur le trône de leur malheureux père. Les oncles de ces jeunes princes, poussés par l'ambition, résolurent de se défaire des enfants de Clodomir. Reproduisons de Grégoire de Tours, le récit touchant de la mort de ces pauvres orphelins : « Childebert, qui résidait à

Paris, envoya un messager secret à Soissons et il fit dire à Clotaire : hâte-toi de venir à Paris. Nous déciderons du sort des enfants, soit pour les mettre à mort, soit pour leur couper les cheveux et les rendre inhabiles à occuper le trône. Clotaire accourut en toute hâte. En même temps, Childebert répandait parmi le peuple la fausse nouvelle que l'entrevue des deux rois avait pour but de concerter les moyens à prendre pour rétablir leurs neveux dans le royaume paternel. Or, en ce moment, la reine Clotilde et les trois jeunes princes étaient venus à Paris, sans doute, pour rendre visite à Childebert. La pieuse reine habitait avec ses petits-fils l'enclos de la basilique de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Elle s'applaudissait de la résolution annoncée. Ce fut donc avec une grande joie qu'elle reçut de Childebert et de Clotaire un message conçu en ces termes : « Envoyez-nous les enfants pour qu'ils soient élevés sur le pavois. » Clotilde, sans défiance, prépara les enfants pour la cérémonie, les fit manger et boire de meilleure heure, et les revêtit de leurs plus beaux ornements. Ils sortirent accompagnés de leurs précepteurs et d'une escorte de jeunes Francs, leurs compagnons d'âge, que la pieuse reine élevait avec eux. En les quittant, elle les embrassa et leur dit : « Allez,

je ne croirai plus avoir perdu mon fils Clodomir, si je vous vois rétablis dans son héritage. » A peine le cortége était arrivé au palais que les trois jeunes princes furent séparés de leurs précepteurs et des adolescents qui les avaient accompagnés. Les personnes de l'escorte furent soigneusement enfermées et gardées à vue, dans un appartement séparé de celui où l'on retenait les trois orphelins. Childebert et Clotaire envoyèrent le sénateur Arverne Arcadius, près de Clotilde, avec ordre de lui présenter des ciseaux et une épée nue. Très glorieuse reine, dit Arcadius, vos fils, nos maîtres, demandent ce que vous souhaitez qu'on fasse des enfants. Voulez-vous qu'on leur coupe la chevelure avec ces ciseaux ou qu'on les égorge avec ce fer. Epouvantée à cette parole, l'âme pleine d'indignation et d'horreur, en face du glaive et des ciseaux qu'on lui présentait, Clotilde ressentit une amertume inexprimable. Dans son égarement, ne sachant ce qu'elle disait, elle s'écria : « S'ils ne sont pas élevés au royaume, j'aime mieux les voir morts que tondus (1) ! » Arcadius, sans regret ni

(1) Des écrivains de mauvaise foi disent que sainte Clotilde autorisa le meurtre de ses petits-fils. Cette odieuse calomnie se trouve démentie par le récit de Grégoire de Tours. La pieuse reine des Francs fut indignement trompée par ses fils, et Arcadius

souci de sa douleur, sans même laisser à la reine le temps de réfléchir une minute de plus, revient en toute hâte vers les deux rois. « Achevez votre œuvre, leur dit-il, la reine y consent et approuve vos projets. » Aussitôt, Clotaire saisit l'aîné des enfants par le bras, le jeta à terre et lui plongea un coutelas dans l'aisselle. Aux cris de l'aîné, Gonthier, le second, se prosterna fondant en larmes aux pieds de Childebert, de sa voix enfantine, il lui criait : « Secourez-moi, mon bon père, que je ne meure point comme Théodebald ! » Childebert se laissa attendrir, la face toute baignée de pleurs, il dit à Clotaire : « Je t'en supplie, très-doux frère, accorde-moi la vie de celui-ci, je te donnerai tout ce que tu voudras en échange, seulement qu'il ne soit pas tué. » — « Lâche, s'écria Clotaire, écumant de rage, si non je te tue à sa place, c'est toi qui a organisé le complot et tu recules ! » Childebert à ces mots repoussa l'enfant. Clotaire le saisit et lui plongea dans le flanc le couteau tout rouge du sang de son frère. Les jeunes adolescents et les précepteurs de l'escorte furent également mis à

abusa des paroles qu'elle prononça dans le délire de la douleur. Quand sainte Clotilde s'écria : J'aime mieux les voir morts que tondus, elle était hors d'elle-même et ne savait plus ce qu'elle disait, ainsi que le remarque Augustin Thierry, dans la huitième lettre sur l'histoire de France.

mort. Après ce meurtre effroyable, Clotaire monta à cheval et s'éloigna sans manifester la moindre émotion. Childebert lui-même quitta Paris et se rendit dans une de ses villas. La reine Clotilde fit placer les deux petits cadavres sur un brancard ; elle vint les chercher au palais et les transporta, au chant des psaumes et au milieu de la consternation générale, jusqu'à la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Elle leur donna la sépulture dans le même tombeau. Le troisième enfant, Clodoald, fut soustrait au massacre ; des hommes fidèles et courageux le sauvèrent. Plus tard, méprisant les royautés de ce monde, il se consacra au Seigneur, se coupa lui-même les cheveux et entra dans la cléricature. Sa sainteté et ses bonnes œuvres le firent élever au sacerdoce, et ce fut ainsi qu'il passa sa vie et émigra de ce monde (1). Saint Cloud, recueilli par de pieuses mains, longtemps caché dans le midi de la Gaule, par les soins de Clotilde, renonça volontairement à tous ses droits, et, plus tard, pieux solitaire, il vécut près de Paris, dans un village qui depuis a porté son nom. La prière, la mortification, les bonnes œuvres partagèrent son temps. Au lieu de

(1) Grégoire de Tours.

gouverner des peuples, il commanda à ses passions, aussi, au sortir de cette vie, Dieu plaça sur sa tête une couronne plus belle et plus durable que toutes les couronnes de ce monde. Ces malheurs, ces meurtres déchirèrent l'âme de Clotilde. Après avoir rendu les derniers devoirs à ses petits enfants, elle quitta de nouveau Paris, encore plus détachée des grandeurs de ce monde, et elle reprit sa vie sainte et mortifiée. Dans son enfance, Dieu l'avait éprouvée ; au milieu de la vie, Dieu lui avait accordé les plus douces et les plus suaves consolations. A la fin de ses jours, il plaisait à la divine Providence de lui envoyer de nouvelles épreuves, et Clotilde bénissait la Providence, parmi ces cruelles douleurs, comme elle l'avait bénie et remerciée au jour où Clovis sortit régénéré du baptistère de Reims. La mort de Clodomir, le meurtre de ses enfants, pauvres orphelins, égorgés par des oncles ambitieux et sanguinaires, ne furent pas les seules causes des chagrins de Clotilde. Sa fille, portant le même nom qu'elle, avait épousé Amalaric, roi des Visigoths. Ce monarque était arien. Clotilde, la jeune, comme sa sainte mère, demeura fidèle à la religion catholique. Son époux se moquait de ses croyances et s'efforçait de la gagner à l'hérésie, mais Clotilde était

invincible. Alors Amalaric la maltraita. Quand elle se rendait à l'église pour prier, les gens du roi lui jetaient des pierres, la couvraient de boue ; à son retour, le roi irrité, l'accablait de reproches, quelquefois même il la frappait rudement. La princesse, isolée, au milieu de courtisans ennemis, versait, dans le secret, des larmes amères. A mesure que les persécutions augmentaient, ses prières devenaient plus longues et plus ferventes. Cependant, les mauvais traitements ruinaient sa santé, elle se voyait défaillir. Etant, pour ainsi dire, sur le bord de la tombe, elle se souvint de la France, sa patrie ; de ses frères, les puissants rois des Francs ; de sa bonne et sainte mère ; et elle désira revoir cette patrie bien-aimée, ces frères tout-puissants, cette tendre mère. Elle envoya à Childebert un mouchoir teint de son sang : Childebert comprit les souffrances de sa malheureuse sœur. Il réunit ses troupes, leur fit part de la situation de Clotilde. Les Francs, dans un moment de généreuse inspiration, promirent de marcher à la suite de leur roi pour délivrer une princesse persécutée. Les Francs furent victorieux et Clotilde la jeune suivit l'armée libératrice. Sainte Clotilde n'eut pas le bonheur d'embrasser sa tendre fille ; l'épouse du cruel Amalaric mourut

en route, victime des mauvais traitements d'un mari hérétique et martyre de sa fidélité à la religion catholique. Ainsi le cœur de Clotilde, comme le cœur de Marie la vierge Immaculée, était percé du glaive de la douleur. Dans l'admirable discours sur la montagne, le Sauveur a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! » Oui, Jésus, après cette vie essuyera de sa main divine toutes nos larmes ; il sera notre propre consolation. Déjà, pendant notre exil ici-bas, Jésus-Christ seul peut sécher nos pleurs et apaiser nos douleurs. Aussi les saints, fuyant les vaines consolations que les hommes essayent de nous donner, se rendent aux pieds de l'autel. Là, à genoux, devant le tabernacle de l'agneau divin, ils épanchent leur cœur, ils racontent leurs souffrances, et Jésus semble leur apparaître avec sa couronne d'épines, un lambeau de pourpre sur les épaules, tenant dans ses mains enchaînées le sceptre de roseau, Jésus attaché à la colonne et flagellé ! L'adorable Sauveur semble leur dire : Pouvez-vous vous plaindre, voyez comme j'ai souffert ! Ainsi Clotilde, parmi tant d'épreuves avait recours à Jésus, l'unique consolateur de son âme. Elle se rendait dans l'église de Saint-Martin ; là, à genoux, le regard fixé sur le tabernacle, elle priait, elle offrait à Dieu ses

souffrances et ses douleurs. Ne faut-il pas que les âmes soient éprouvées sur cette terre ? « La grappe de raisin, dit le grand évêque d'Hippone (1), pend à la vigne, et l'olive à l'olivier, c'est à ces deux fruits qu'est réservé le pressoir ; et pendant que ces fruits sont à l'arbre, ils jouissent d'un certain air libre ; et avant le pressoir le raisin n'est pas du vin, l'olive n'est pas de l'huile. Ainsi en est-il de l'homme que Dieu, avant tous les siècles, a prédestiné à devenir conforme à l'image de son fils unique, de cette grappe d'une admirable beauté, foulée sous le pressoir de la passion. Ces hommes donc avant d'entrer au service de Dieu, jouissent en cette vie comme d'une délicieuse liberté, ainsi que les raisins et les olives suspendues aux branches ; mais, comme il est dit : Mon fils, lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez votre âme à la tentation ; tout homme qui se consacre au service de Dieu doit savoir qu'il arrive au pressoir. Il sera foulé, pressé, broyé, non pour périr en cette vie, mais pour couler dans les urnes du Seigneur. Il est dépouillé de ces enveloppes des charnelles convoitises, comme le vin est séparé

(1) Saint Augustin—*Discours sur le Psaume* 83.

du marc : alors s'accomplit en lui, à l'égard des terrestres désirs, cette recommandation de l'apôtre : « Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous de l'homme nouveau. »

Le VI[e] siècle, on le voit, fut tristement célèbre par ses crimes. Des frères se faisaient la guerre, les rois immolaient de leurs propres mains les souverains prisonniers, le sang coulait par flots pressés, le faible était opprimé, l'orphelin privé de ses droits, nul respect de la justice, de la vertu, du malheur. Partout, l'oppression et la tyrannie. Que faisait donc l'Eglise, se demande la critique moderne ? est-ce ainsi qu'elles civilisait les barbares ? Et si elle redevenait maîtresse de nos destinées, verrions-nous reparaître dans notre société des crimes aussi monstrueux ? Ainsi, parle la critique moderne, et sans attendre une réponse à ses demandes, elle proclame ces siècles où l'Eglise était l'institutrice des peuples, des siècles de fer. La révolution a délivré les nations d'un joug bien pesant et maintenant, le sang des innocents n'est jamais versé. Hélas ! les libres-penseurs, plus cruels que les barbares, quand ils ont été les maîtres, ont répandu le sang des plus pures, des plus saintes victimes. Au moins, les rois chrétiens du VI[me] siècle se repentaient sur le soir de leur

vie ; ils cherchaient, par de bonnes œuvres, à réparer leurs fautes ; mais les criminels de la révolution, les criminels de la commune, assassinaient froidement les rois, les princes, les évêques, les religieux, les religieuses, après d'abominables orgies. A leur mort, ils se vantaient encore de leurs crimes avec un cynisme révoltant. Au VI[me] siècle, l'Eglise défendait ces crimes, ces assassinats, ces meurtres ; elle punissait, elle excommuniait les coupables ; mais une mère désarmée est-elle toujours écoutée ? Ses ordres sont-ils toujours suivis, ses conseils toujours respectés ? Hélas ! que de mère pleurent les tristes égarements de leurs enfants ! L'Eglise travaillait donc de toutes ses forces à empêcher ces crimes monstrueux ; elle prenait sous sa protection la veuve, l'orphelin, l'épouse persécutée ou répudiée, autant qu'elle le pouvait, elle faisait respecter la sainteté et l'indissolubilité du mariage. Les puissants trop souvent, hélas ! foulaient aux pieds ses lois les plus saintes. Du reste, ces crimes, loin d'amoindrir notre reconnaissance envers l'Eglise, doivent au contraire, nous faire comprendre, combien elle eut de difficultés à vaincre pour adoucir les mœurs et transformer ces cœurs barbares. N'approuvant jamais le mal, condamnant, avec son autorité

divine, toutes les révoltes contre la loi de Dieu, toutes les désobéissances à ses commendements, elle se montra indulgente pour les coupables répentants. L'Eglise ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion. Pendant de longs siècles, elle lutta contre l'instinct sauvage et sanguinaire des barbares ; elle forma leur conscience, et avec l'aide de Dieu, elle fit de ces hommes durs et grossiers, des hommes bons, doux, généreux ! Elle fit, avec ces guerriers avides de pillage, la nation qui a porté avec tant de gloire et d'honneur le nom de France, fille aînée de l'Eglise. Il est, du reste, impossible d'étudier avec soin l'histoire de ce siècle, sans reconnaître les bienfaits de l'Eglise, et sans rendre justice à sa légitime influence.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Dévotion à saint Martin. — Miracles de sainte Clotilde. — Etat de la Gaule.

> " Les miracles opérés par Notre-Seigneur
> " Jésus-Christ sont des œuvres divines destinées
> " à donner à l'âme humaine la connaissance de
> " Dieu par le spectacle d'événements qui frap-
> " pent les sens."
>
> — *St. Augustin, 24e Traité sur saint Jean.*

Cependant la vie de sainte Clotilde n'était pas privée de toute consolation. Elle voyait, avec bonheur, la religion catholique prospérer dans les Gaules, les Eglises et les monastères se multiplier, et chaque jour elle était témoin d'une foule de miracles accomplis au tombeau de saint Martin. Depuis la conversion de Clovis, les évêques avaient travaillé avec un zèle admirable à la conversion des infidèles, et le paganisme disparaissait partout. Clovis s'était montré libéral envers le clergé, et grâce à ses dons généreux, on avait restauré les anciens sanctuaires et on avait construit de nou-

veaux temples en l'honneur de Jésus-Christ. Paris avait vu s'élever sur la colline, aujourd'hui appelée montagne Sainte-Geneviève, la magnifique église dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul, les monastères avaient acquis d'excellents domaines. Les moines cultivaient la terre avec des connaissances agricoles peu communes au VIme siècle ; les habitants, voisins de ces monastères, venaient souvent visiter ces champs couverts de riches moissons, ces vignes chargées de beaux raisins, ces superbes prairies, ces jardins produisant en abondance les meilleurs fruits. Ces monastères étaient pour eux de véritables écoles d'agriculture. Ainsi, on voyait partout les terres s'améliorer, et les moines ont le droit de revendiquer une grande place, dans cette transformation de la terre des Gaules. Comme Clovis, sainte Clotilde fut généreuse à l'égard des églises ; elle confectionnait elle-même des ornements qu'elle donnait ensuite aux pauvres chapelles de la campagne ; elle envoyait aux évêques de grandes sommes d'argent pour les aider à construire de nouveaux sanctuaires ; elle aidait aussi les monastères de ses aumônes. La pieuse reine fit construire plusieurs monastères outre celui de Tours, où elle résidait habituellement. C'est elle, en effet, qui donna l'ar-

gent nécessaire pour la construction du couvent de Chelles, plus tard, retraite de sainte Bathilde, reine de France. Elle donna également la somme nécessaire pour réédifier la basilique d'Auxerre, dédiée à l'illustre saint Germain. Sainte Clotilde fit aussi construire aux Andelys, l'église de Notre-Dame ; à Rouen, la basilique des douze Apôtres ; à Calais, un monastère des Augustins, et un hôpital pour les pauvres. Clotilde eut aussi le bonheur de voir les moines de Saint-Benoit introduits en France. La réputation du vénérable supérieur du monastère du Mont-Cassin s'était répandue dans tous les pays civilisés, partout on parlait de l'austérité de sa vie, de la régularité de ses religieux, de ses miracles éclatants. De nombreux pélerins se rendaient au Mont-Cassin pour être témoins des prodiges que saint Benoit accomplissait pour ainsi dire chaque jour, pour entendre quelques-unes de ses pieuses exhortations ou pour lui demander conseil. La Gaule voulût-elle aussi posséder des religieux de Saint-Benoit. L'évêque du Mans, envoya ses ambassadeurs auprès du vénérable abbé du Mont-Cassin. Benoit les accueillit avec cette bonté qui caractérise toutes les réceptions dans les monastères bénédictins ; il écouta leur demande avec bienveillance et fut heureux d'envoyer quelques-

uns de ses enfants au-delà des Alpes. A la tête de cette petite colonie, il plaça saint Maur, son bien-aimé disciple. Jeune encore, issu d'une antique famille romaine, Maur avait tout quitté pour vivre dans la solitude. A Subiaco, il se plaça sous la direction de saint Benoit, et suivit au Mont-Cassin le patriarche des moines d'Occident. Pieux, mortifié, humble, il était encore, si on peut le dire, plus recommandable par son obéissance. Quand saint Benoit commandait, Maur était toujours prêt à obéir. «Un jour, raconte Grégoire-le-Grand, pendant que le vénérable Benoit était en prière dans sa cellule, Placide, l'enfant qui le servait, sortit pour aller au lac puiser la provision accoutumée. En voulant retirer la cruche pleine, il glissa et tomba la tête la première, le courant l'eût bientôt entraîné loin du bord. Cependant, l'homme de Dieu de sa cellule où il était en prière, eut la révélation du danger que courrait son disciple, il appela précipitamment Maur. «Frère, lui dit-il, cours au lac, l'enfant vient d'y tomber et l'eau l'entraîne.» En parlant ainsi, il avait béni le messager qui prit sa course, arriva au bord du lac, et sans s'apercevoir qu'il n'était plus sur la terre ferme, continua d'avancer sur l'onde qui le portait. Il atteignit l'enfant, le prit par les cheveux et le

ramena au rivage. Alors, seulement Maur, se retournant, comprit qu'il venait, comme autrefois l'apôtre saint Pierre, de marcher sur les eaux (1). »

Au jour fixé pour le départ de la petite colonie, Benoit réunit les religieux placés sous la direction de saint Maur et leur parla en ces termes : « Frères chéris, vous que nous envoyons dans ces contrées lointaines travailler à l'œuvre du Seigneur, agissez virelement et que votre cœur se fortifie dans votre sainte résolution. Plus vous endurerez de mortification et d'austérités pour le salut du prochain dans les voies du siècle, plus grande sera la mesure de vos joies éternelles. Ne vous attristez pas quand vous apprendrez la dissolution de ce corps fragile qui va me quitter. Lorsque j'aurai déposé le fardeau de cette chair mortelle, je serai plus présent au milieu de vous et par la grâce de Dieu je ne cesserai d'être votre coopérateur assidu. »

A peine arrivé en Gaule, saint Maur se mit à l'œuvre, et il édifia son premier monastère à Glandfeuil, sur les terres que Florus lui donna au nom du roi Théodebert. Les commencements de cet ordre célèbre furent modestes dans notre patrie , mais toutes les grandes choses paraissent petites

(1) Saint Grégoire-le-Grand.

à leur début. Douze hommes, pauvres et ignorants, furent les premiers apôtres de l'Evangile, et l'Evangile a été prêché dans le monde entier. Le petit grain, que saint Maur sema au village de Grandfeuil, devint en peu d'années un grand arbre, et ses branches couvrirent la Gaule entière. Clotilde vit avec bonheur la vie monastique se répandre dans les Gaules et elle pria saint Martin, moine avant d'être évêque, de prendre sous sa protection les nouveaux monastères. Chaque jour, du reste, elle était témoin de nombreux miracles. Dans ces siècles de transition, le miracle était nécessaire pour convaincre les païens de la vérité du christianisme et affermir les catholiques dans la foi. Pour ces esprits grossiers, peu instruits, peu habitués à réfléchir, le miracle était la démonstration la plus forte, la plus concluante de la divinité du christianisme. « Les miracles, dit avec beaucoup de raison l'éloquent saint Augustin, sont des œuvres divines destinées à donner à l'âme humaine la connaissance de Dieu par le spectacle d'événements qui frappent les sens. Dieu, est, en effet, de telle nature que nos yeux ne peuvent le contempler. D'ailleurs, les prodiges qu'il ne cesse de faire en gouvernant le monde entier, et en prenant soin de toutes les créatures, frappent moins en raison de

leur continuité. De là il arrive qu'on daigne à peine remarquer l'étonnante et admirable puissance que le très-haut manifeste dans toutes ses divines opérations et jusque dans la multiplication des plus petites graines. Aussi n'écoutant que son infinie miséricorde, s'est-il réservé d'opérer en temps opportun certaines nouvelles qui sortiraient du cours ordinaire et de l'ordre de la nature. Accoutumés à contempler les miracles quotidiens de la Providence, et à n'en tenir pour ainsi dire aucun compte, les hommes s'étonneront de voir des prodiges, non pas plus grands mais moins ordinaires. En effet, gouverner l'univers est chose bien autrement merveilleux que rassasier cinq mille hommes avec cinq pains, et pourtant personne ne prête attention à l'un tandis que tous admirent l'autre. Cette différence d'appréciation vient de ce que le second fait est, si non, plus admirable, du moins plus rare.

Car celui qui nourrit maintenant tout le monde, n'est-il pas le même qui donne à quelques grains la vertu de produire les récoltes ? C'est la même puissance qui transforme tous les jours en riches moissons quelques grains de blé et qui a multiplié cinq pains entre ses mains (1). » Saint Thomas,

(1) Saint Augustin, 24e *Traité sur saint Jean.*

de son côté, dit avec sa haute logique : « La raison elle-même demandait des miracles, car s'il est naturel à l'homme de saisir la vérité par des effets sensibles, en sorte que le spectacle de la création donne naturellement à l'homme une certaine connaissance du créateur, il fallait que des effets surnaturels, qui sont les miracles, amenassent l'homme à la connaissance surnaturelle de la foi (1). »

Le miracle n'est pas contraire aux lois de la nature, car Dieu, auteur de ces lois, a prévu de toute éternité les exceptions à l'ordre général par lui établi. « Toutes les créatures, dit saint Thomas, avec cette haute raison qui distingue tous ses écrits, toutes les créatures sont pour Dieu ce que sont pour un ouvrier les produits de son art, d'où il suit que la nature toute entière est en quelque sorte le produit de l'art divin ; or, la raison constitutive de l'ouvrage ne s'oppose nullement à ce que l'ouvrier y introduise quelque changement, même après lui avoir donné sa forme première ; donc Dieu n'est pas en opposition avec la nature quand il agit dans les êtres qui la composent autrement que le comporte le cours ordinaire des lois natu-

(1) Saint Thomas, *Somme théolog.*, 2—II quost. 78, art. 1.

relles (1). » Et qu'on ne vienne pas nous dire : Pourquoi, dans les siècles barbares, dans les siècles d'ignorance, les miracles sont-ils si fréquents et pourquoi sont-ils si rares de nos jours ?

Et quel temps fut jamais si fertiles en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir (2) ?

Pourrions-nous répondre avec le poète. Un pauvre curé de campagne, le curé d'Ars, a guérit une foule de malades, et chaque jour, dans la grotte de lourdes, des infirmes retrouvent la santé ; mais quand il serait vrai que le nombre des miracles a diminué, faudrait-il, pour cela, douter de ceux accomplis dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ? Que faisons-nous pour mériter des miracles ? Dieu accorde le miracle à ceux qui ont une foi vive, et, dans ce siècle, la foi s'éteint dans les cœurs, l'impiété s'affiche partout avec une rage digne de satan. Du reste, durant les premiers siècles, l'Eglise avait besoin de démontrer son origine divine, non-seulement par la grandeur et la sublimité de ses dogmes, la beauté de sa morale, la sainteté de ses enfants, mais encore par des prodiges éclatants. Si elle venait de Dieu, elle

(1) Saint Thomas, *Somme philosophique*, Livre III, ch. 100.
(2) Racine, *Athalie*.

devait accomplir des œuvres divines. Aujourd'hui, la vérité du christianisme est parfaitement démontrée. L'Eglise a triomphé de tous les obstacles que satan a semé sur ses pas ; elle a triomphé de la persécution sanglante, elle a triomphé de toutes les hérésies et de toutes les révolutions. Elle a transformé la société et répandu partout le bien avec une inépuisable profusion. Elle est donc l'œuvre de Dieu. Au fruit on reconnaît l'arbre : l'Eglise a produit d'excellents fruits, elle vient donc de Dieu. Dieu donne à ses saints le pouvoir de faire des miracles, afin de manifester extérieurement leur sainteté ; c'est une récompense qu'il leur accorde dans la vie présente. Cette récompense, Dieu l'accorda à sainte Clotilde. Trop modeste pour attribuer à elle-même le don de guérir les malades, elle les adressait à saint Martin. Elle priait avec eux, et presque toujours la maladie disparaissait. Ecoutons encore Grégoire de Tours : « Au nombre des infirmes qui accouraient à la basilique, on remarquait un jeune homme frappé d'une surdi-mutité accidentelle. Il se nommait Théodemand. Sa ferveur ne se lassait point. Agenouillé des journées entières près du saint tombeau, on voyait ses lèvres s'agiter dans une prière continuelle, et des larmes couler sans

cesse de ses yeux. Quand les spectateurs, émus de sa misère, lui donnaient quelque aumône, il la distribuait aussitôt à ses compagnons d'infortune et de pauvreté : cela dura trois ans. Un jour, averti par une vision divine, il vint se placer devant le maître-autel, et là, se tint debout, les yeux et les mains levés au ciel ! En ce moment, un flot de sang noirâtre s'échappa de sa bouche et coula longtemps. On eût dit, à voir le ruisseau ensanglanté tombant de ses lèvres, qu'il avait la gorge coupée par un fer invisible. Il faisait effort et se penchait à terre pour se débarrasser de cet afflux de sang. Enfin, il se releva. L'ouïe et la parole lui étaient revenues et, de nouveau, les yeux et les mains levés au ciel, il s'écria : Grâces immortelles vous soient rendues, très-bien heureux Martin ! c'est vous qui m'ouvrez la bouche longtemps fermée, à vous mes louanges pour jamais ! La foule qui remplissait la basilique éclata en transports d'allégresse. La bienheureuse Clotilde voulut prendre soin de l'adolescent ; elle le fit admettre dans l'école qu'elle entretenait à Tours. Clotilde elle-même était devenue thaumaturge à l'époque où les princes francs, ses fils, se livraient des combats fratricides. Il advint que Childebert et Théodebert, à la tête d'une armée, se mirent en marche contre

Clotaire. Celui-ci, désespérant de résister à leur attaque, s'enfuit avec les siens dans la forêt d'Arelaunum, où il chercha à se couvrir par de grands abbatis d'arbres. Mais cet expédient était d'un faible appui.

Le prince fugitif ne comptait plus que sur la miséricorde de Dieu. Cependant, la bienheureuse reine Clotilde, à cette nouvelle, courut au tombeau de saint Martin. Nuit et jour, prosternée, elle demandait à Dieu de mettre fin à la guerre impie que se faisaient ses enfants. Les deux rois alliés eurent bientôt découverts les traces de Clotaire, ils cernèrent la forêt se préparant à livrer la bataille le lendemain à l'aube du jour. Au moment où les soldats allaient se ranger en bataille, un épouvantable ouragan se déchaîna soudain, enlevant les tentes, les armures, les casques, bouleversant tout le camp. Aux éclats de la foudre, se mêla bientôt une grèle de pierres qui tombaient des nues. Rois, chefs, soldats, tous se jetèrent la face contre terre, se couvrant le dos de leurs boucliers. Les chevaux épouvantés s'enfuirent dans toutes les directions. Quelques-uns se retrouvèrent le lendemain à vingt stades de distance. Cependant, Childebert et Thierry, accablés sous les coups de la vengeance divine, se repentaient de leur entre-

prise. Le Seigneur nous punit, disaient-ils, d'avoir médité la mort de notre frère. Il est remarquable, en effet, que l'ouragan ne fit aucun mal au camp de Clotaire. La paix intervint entre les trois princes et le peuple, d'une voix unanime, attribua cet heureux événement aux prières de la reine Clotilde et à l'intercession du bienheureux Martin (1). »

Un jour que sainte Clotilde visitait des ouvriers occupés à la construction d'un édifice religieux, elle s'aperçut qu'ils étaient épuisés de fatigue ; elle s'approcha d'une fontaine, pria quelques instants et, sur son ordre, l'eau eût le goût et la force du vin, et les ouvriers purent se désaltérer et se livrer à leurs travaux avec plus d'ardeur.

Ainsi sainte Clotilde s'acheminait vers la tombe, et Dieu, pour récompenser ses vertus, lui accordait le don des miracles. Après cet événement, la Gaule fut assez tranquille et Childebert s'efforça de réparer ses fautes par ses bonnes œuvres. L'Eglise prospérait, une foule de saints évêques gouvernait les principales églises de la Gaule, les monastères étaient florissants et la foi faisait de grands progrès dans les campagnes.

(1) Saint Grégoire de Tours,—*Miracles de saint Martin*, et *Histoire des Francs*.



CHAPITRE QUATORZIÈME.

Dernières années de sainte Clotilde. — Sa mort. — Ses funérailles.

> " Et audivi vocem de cælo dicemtem mihi :
> " scribe : Beati mortui qui in domino moriuntur
> " amodo jam dicit spiritus ut requiescant a
> " laboribus suis opera enim illorum sequantur
> " illos. "
>
> — *Apocalypse—ch.* 14, *v.* 13.

Au milieu de ses pieuses occupations, sainte Clotilde, déjà avancée en âge, s'approchait de la tombe. A mesure qu'elle avançait vers ce jour, où il lui serait enfin donné de voir Jésus, son Dieu, son Sauveur, et de jouir de l'éternelle félicité, elle se détachait davantage de la terre ; elle multipliait ses prières, ses jeûnes, ses bonnes œuvres. Saint Remy était mort en cinq cent trente-trois, dans sa quatre-vingt-seizième année. Ce grand Evêque gouverna l'église de Reims pendant soixante-quatorze ans. Dieu voulut faire passer son serviteur par de rudesé preuves, et à la

fin de ses jours, il se vit méprisé par quelques laïques et même par quelques-uns de ses frères dans l'épiscopat. Ces épreuves n'ébranlèrent pas son courage. Hincmar, son biographe, et un de ses successeurs sur le siége archiépiscopal de Reims, raconte ainsi les dernières années de la vie de l'apôtre des Francs. « Comme autrefois le patriarche Joseph, Remy fut averti par une révélation céleste que la famine succéderait à une année d'abondance, où les récoltes avaient été magnifiques. En prévision de ce désastre, il fit réunir toutes les moissons coupées dans les villes épicopales. On les disposa en meules autour de la bourgade de Bernay, qui appartenait à l'Eglise de Reims.» Le charitable pasteur ménageait ainsi des ressources à son peuple pour la future disette. « Or, les hommes de Bernay ont toujours été séditieux et rebelles, ajoute le chroniqueur. Un dimanche, qu'ils avaient bu outre-mesure, ils se dirent, les uns aux autres, que nous veut ce Jubilaeus (C'est ainsi qu'ils nommaient dérisoirement leur évêque presque centenaire)? prétend-il faire de Bernay une forteresse avec ses meules en guise de tours ? » Parlant ainsi ils mirent le feu aux meules de blé, l'incendie dura toute la nuit, l'Evêque accourut, descendit de cheval et

comme il faisait froid, car on était alors aux derniers jours d'automne, il se chauffait de loin au brasier.

Les habitants craignaient que le saint ne livrât les coupables à la justice ; mais il se contenta de dire : « Puisqu'on ne peut éteindre le feu, il aura du moins servi à nous réchauffer. » Puis il reprit : « Dieu punira les coupables ; eux et leur race porteront un signe de la vengeance céleste. » Or, quelques jours après, les incendiaires furent atteints de l'infirmité qu'on nomme le goître : elle s'est perpétuée héréditairement dans leurs familles (1). Un prêtre, que saint Remy avait ordonné, tomba dans une faute grave. Saint Remy le traita avec douceur et le fit enfermer dans un monastère : mais ce prêtre s'échappa et porta dans d'autres diocèses le scandale de ses mauvaises mœurs. A ce sujet, les évêques de Paris, de Lens, d'Auxerre, écrivirent à saint Remy une lettre injurieuse. Le saint évêque leur répondit avec beaucoup de dignité. « Le saint, ajoute Hincmar, pardonna à ces évêques et n'opposa plus que la patience à tant d'injustice ; sa prière était continuelle. Il passait les jours et les nuits à chanter les louanges du Seigneur. Il avait rédigé son testament selon les formes canoniques, léguant

(1) Hincmar, *Vie de saint Remy*.

tous ses biens aux églises. Enfin, il s'endormit dans la bienheureuse paix, le jour des ides de janvier (12 janvier 533), laissant une mémoire immortelle. Il fut durant sa vie l'apôtre des Francs, depuis sa mort il est resté leur protecteur (1). » De nombreux miracles illustrèrent son tombeau. Plus tard on éleva, à Reims, une magnifique église en l'honneur de l'apôtre des Francs. Chaque

(2) La France a besoin, dans ces jours de scepticisme et d'impiété, d'invoquer ses apôtres et ses protecteurs. Du haut du ciel, saint Denys et saint Remy peuvent venir en aide à la fille aînée de l'Eglise. Bossuet, dont l'âme était si chrétienne, recommandait aux religieuses qu'il dirigeait, de communier, au jour de la saint Remy, pour la conservation de la France. " Je me suis avisé trop tard, écrivait-il à madame D'Abbert de Luynes, que c'est demain saint Remy, car si j'y avais pensé plus tôt, je vous aurais demandé une communion à ce jour-là pour le roi et le royaume. C'est le père des Français et de leurs Rois. Saint Denis est l'apôtre de l'ancienne Gaule; saint Remy l'est en particulier de la France. Sa mission pour la conversion de nos rois et de leur peuple est toute divine; il les a consacrés à Dieu pour être les défenseurs de son Eglise. Il faut employer son intercession pour obtenir de Dieu la conservation du royaume, et pour nos Rois et tous les Français, la grâce d'accomplir l'ouvrage auquel Dieu semble les avoir dévoués et destinés par le ministère de saint Remy, qui est de maintenir la foi et l'église catholique. Quoique la fête soit passée, ne laissez pas de communier à cette intention."

Hélas! la France a failli à la noble mission de maintenir la Foi et l'Eglise catholique : aussi elle est tombée!

Adressons-nous à saint Remy, apôtre des Francs, pour obtenir le retour à la foi de cette nation jadis si généreuse et si puissante.

année, la ville de Reims célèbre la fête de son saint Patron ! De nombreux fidèles, venus de toutes les parties du diocèse se pressent dans la vaste église pour vénérer les saintes reliques. Saint Remy mérite le respect et la reconnaissance de tous les Français. Il fut le père de notre nation. Il instruisit Clovis et ses Francs, et quand le vainqueur de Tolbiac descendit dans le baptistère de Reims, une ère nouvelle commença pour ces barbares à peine fixés sur le sol conquis de la Gaule Septentrionale. Ère de civilisation, de prospérité et de gloire ! La mort de saint Remy priva les rois francs d'un conseiller sage et éclairé, et sainte Clotilde pleura amèrement la perte de ce dévoué et saint ami. C'était une grande perte pour l'église des Gaules ; les saints évêques, il est vrai, ne manquaient pas à ce siècle de foi vive, mais ils n'exerçaient pas tous une autorité aussi considérable sur les fils de Clovis. Cependant, saint Germain, évêque de Paris, eut le bonheur de ramener Childebert à des sentiments de repentir, et, plus tard, il exerça une inflence salutaire sur l'esprit du roi Clotaire, prince cruel et de mœurs dissolues. Saint Germain protégea sainte Radegonde et défendit, malgré les menaces des puissants, la sainteté et l'indissobilité du mariage. Au

moment où sainte Clotilde, se préparait à la mort en priant auprès du tombeau du glorieux saint Martin, sainte Radegonde fuyait la cour et ses grandeurs. Fille d'un roi de Thuringe, elle tomba, à l'âge de huit ans, entre les mains de Clotaire, vainqueur et meurtrier de ses parents. Elle fut élevée avec beaucoup de soins à la villa royale d'Athis : « On lui donna des maîtres vertueux qui la formèrent à l'étude des lettres, dit saint Fortunat, son biographe. Elle méditait les enseignements des Grégoire et des Basile, admirait la pénétration d'Athanase et la sainteté d'Hilaire, les foudres d'Ambroise, les éclairs de Jérôme et les flots abondants de l'éloquence d'Augustin. Telles étaient ses lectures, aliments spirituels de son âme, délices de son cœur. » Elle n'oubliait pas ses parents et elle s'écriait avec amertume : « Chacun a eu son sujet de larmes, mais moi j'ai pleuré pour tous, j'ai pleuré les morts, j'ai pleuré les vivants. Mes yeux se ferment, mes plaintes se taisent, mais la douleur ne se tait pas dans mon âme ; j'écoute si le vent m'apportera quelqu'heureuse nouvelle, mais aucune ombre de mes proches ne vient s'offrir à moi. Amslafred te souvient-il encore de la petite Radegonde ? Fils plein de douceur du frère de mon père, tu remplaçais ce père

que je n'avais plus, tu me tenais lieu d'une mère, d'un frère, d'une sœur. Aujourd'hui, l'Orient te possède et l'Occident me retient ; moi sur les rives de l'Océan, toi sur les bords de la mer Rouge. Un monde entier sépare ceux qui ne se quittaient jamais. » Devenue, malgré elle, l'épouse de Clotaire, elle soupirait après la solitude du cloître, elle aimait à se trouver aux pieds des autels, à visiter les pauvres et les malades. Elle s'ennuyait à la cour, et les plaisirs ne pouvaient pas la distraire de ses chagrins. Clotaire l'aimait cependant beaucoup, à cause de sa remarquable beauté. Ce roi, néanmoins, sans craindre d'attrister sa jeune épouse, condamna à mort le frère unique de Radegonde. Alors, la pieuse reine, plongée dans la douleur, entourée d'ennemis à la cour du roi son mari, prit la ferme résolution de se consacrer à Dieu. Elle se rendit à Noyon, auprès de l'évêque Médard, vieillard vénérable. Elle se jeta aux genoux du saint pontife et s'écria : « Très-saint Prêtre, je veux quitter le siècle et changer d'habit ! Je t'en supplie très-saint Prêtre, consacre-moi au Seigneur. » Comme les officiers du roi envoyés à la poursuite de la reine voulaient empêcher l'évêque de la consacrer à Dieu, elle insista en disant : « Si tu tardes à me consacrer, et que tu craignes plus

les hommes que Dieu, tu auras à rendre compte, et le pasteur te redemandera l'âme de sa brebis. » Alors, saint Médard cessa de résister et il consacra à Dieu l'épouse de Clotaire. Radegonde se dépouilla de ses riches et précieux ornements et en fit don à l'église de Noyon. Elle se retira à Tours, près du tombeau de saint Martin ; mais ne se trouvant pas assez éloignée de la cour, elle vint à Poitiers et fit construire un monastère en l'honneur de saint Hilaire. Là, elle passa sa vie dans la prière et la mortification. Protectrice des lettres, elle entretint avec saint Fortunat une correspondance très-suivie et très-édifiante. Sainte Radegonde remplaça donc sainte Clotilde, dans la belle et sublime mission de prier pour la nation des Francs.

La veuve de Clovis, abreuvée de chagrins, voyait arriver avec bonheur la fin de sa carrière. Un soir qu'elle était en prières, près du tombeau de saint Martin, elle entendit une voix céleste, et cette voix annonçait que, dans trente jours, Clotilde passerait de la vie mortelle à la vie immortelle, de cette vallée de larmes au séjour des joies divines, de la terre d'exil à la patrie céleste. Cette heureuse nouvelle combla de joie l'âme de Clotilde ; elle se prépara à la mort, et vit venir son heure dernière avec une joie qui se trahissait sur son visage.

Epuisée par la maladie, elle voulut voir une dernière fois ses enfants et leur donner quelques conseils. Clotaire et Childebert se rendirent donc à Tours, pour recueillir les dernières paroles de leur sainte mère. Elle leur recommanda de gouverner sagement les Francs, d'être bons pour les pauvres, généreux pour les églises, respectueux pour les évêques, d'aimer Dieu plus que toutes choses. Quand elle eut fini de parler, recueillie, la prière sur les lèvres, elle attendit l'heure de la délivrance, fit, d'une voix émue, sa profession de foi à tous les augustes mystères de la religion, reçut avec les marques de la plus grande ferveur le pain des élus, et rendit le dernier soupir, le trente-et-unième jour de sa maladie, 545. Les anges vinrent recueillir son âme et l'introduisirent dans la céleste patrie. Là, Jésus-Christ essuya toutes les larmes, consola toutes les douleurs de cette sainte Reine des Francs. Ses enfants firent transporter ses restes mortelles à Paris, où les funérailles eurent lieu, au milieu d'un grand concours de peuple. Les pauvres pleuraient cette reine, qui autrefois les avait assistés, comme on pleure une bonne et tendre mère. Son corps fut déposé dans la basilique de saints apôtres Pierre

et Paul, près du corps de Clovis, au pied du tombeau de sainte Geneviève, qu'elle avait connue et aimée.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Culte. — Reliques. — Beau rôle de sainte Clotilde. — Conclusion.

> " Christus Dominus sanctorum reliquias velut
> " salutiferos fontes præbuit, exquibus plurima
> " nobis beneficia manant suavissimum que un-
> " guentum profluit. "
>
> — *S. Jean Damascène, de la Foi orthodoxe.*

Le monde honore ses grands hommes, il leur élève des statues, il célèbre, par des fêtes et des réjouissances, l'anniversaire de leur naissance. Ces héros, pendant leur vie, furent des hommes de force, d'intelligence et de cœur : homme de force, ils portèrent avec courage le drapeau national, reculèrent les frontières de la patrie ou combattirent avec une vaillance sans égale pour l'autel et le foyer, *pro aris et Focis*. Ils écrivirent dans l'histoire les noms immortels des plus glorieuses victoires. Hommes d'intelligence, ils ont sondé les mystères de la nature et les secrets de l'âme, ils ont parlé avec une éloquence sublime, ils ont

chanté les douleurs humaines, avec tant de tristesse, que les plus durs ont versé des larmes ; ils ont si bien représenté les actions glorieuses, sur la toile ou dans le marbre, qu'on les croirait vivantes ; ils ont élevé à la gloire de Dieu des monuments que le temps ne détruira pas et devant lesquels tous les siècles étonnés passeront en les saluant avec admiration ; hommes de cœur, ils ont consacré leur fortune et leur vie au service de l'humanité souffrante ! Eh bien ! Les saints furent des hommes de force, d'intelligence et de cœur : forts contre leurs passions qu'ils ont vaincues, forts contre les séductions du monde qu'ils ont meprisées, fort contre le mal qu'ils ont dominé, forts contre toutes les tyrannies qu'ils ont ramenées au devoir, eux-mêmes, ils sont morts pour obéir au devoir. Ils étaient forts ces apôtres disant aux puissants de leur époque, qui voulaient interdire la prédication de l'Evangile : *Non possumus quæ vidimus et audivimus non loqui.* Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu ! Ils étaients forts ces martyrs penchant avec joie leur tête sous la hâche du bourreau, ou descendant dans l'arène du Colysée, l'allégresse dans le cœur et le sourire sur les lèvres. Ils étaient forts ces papes, ces évêques,

ces moines du moyen-âge, résistant aux caprices des monarques tout-puissants et prenant, sous leur protection, les faibles, les opprimées, les épouses méprisées ! *Non licet, non licet !* Tel était leur cri. Hommes d'intelligence, ils ont éclairé le monde de cette lumière dont parle saint Jean au début de son évangile. Ils ont vaincu le paganisme et toutes les hérésies, par leurs travaux, ils ont civilisé nos pères ; hommes de cœur, ils ont recueilli l'orphelin, nourri le pauvre, soigné les malades, donné des vêtements et un asile aux vieillards. Les saints ont été purs et fermes dans la vertu. « Le mot sainteté, dit saint Thomas (1), signifie deux choses : d'abord pureté, et c'est là le sens du mot *agios,* comme qui dirait sans terre ; ensuite fermeté d'où les anciens nommaient saintes les choses que les lois protégeaient contre toute atteinte ; et l'on dit encore aujourd'hui *sanctionné*, ce que le pouvoir affermit par la législation considérée d'un certain point de vue. Le terme latin désigne aussi comme le terme grec, la pureté. On peut faire venir *sanctus saints*, *de sanguine tinctus*, aspergé de sang, parce qu'autrefois l'on faisait avec le sang des victimes

(1) Saint Thomas, *Somme théologique,* 2 de IIme part. ques. 81, art. 8.

comme le remarque saint Isidore, des aspersions sur celui qui se purifiait. Dans ces deux significations, dans celle de pureté, comme dans celle de fermeté, sainteté se dit de tout ce qui est consacré au culte de Dieu ; si bien qu'on attribue le qualificatif saint non-seulement aux hommes, mais aux temples, aux vases, à toutes les choses qui sont dédiées à l'honneur du souverain être : c'est que l'homme ne peut se donner à Dieu sans la pureté. Notre esprit se souille par le contact des objets inférieurs, de même que toute chose se ternit par le mélange d'une substance moins noble, de même que l'on perd son éclat par l'alliage du plomb. Or, il faut que l'âme s'arrache aux choses inférieures pour qu'elle puisse s'élever et s'unir à la chose suprême. Elle essaierait donc vainement de se donner et de s'appliquer à Dieu sans la pureté, et voilà pourquoi l'apôtre nous dit : Cherchez la paix avant tout et la sainteté sans laquelle nul ne verra Dieu. La fermeté n'est pas moins nécessaire dans le dévouement à la suprême majesté. L'esprit s'applique et s'attache à Dieu comme au premier principe et comme à la fin dernière ; mais cet attachement, cette application doit être ferme, à jamais immuable, d'où saint Paul dit encore : « Je suis certain que ni la mort ni la vie ne me séparera

de l'amour de Dieu. D'après cela, qu'est-ce que la sainteté ? C'est la vertu par laquelle l'esprit humain se donne et s'applique à Dieu, lui et ses actes. » Faut-il donc s'étonner que l'Eglise honore les saints, ses héros, sa gloire, son honneur? Faut-il s'étonner que l'Eglise leur adresse des prières ? La grande société, dont Jésus-Christ est le chef, se compose de trois cités unies ensemble par les liens les plus étroits et les plus intimes. Au ciel les saints, ils triomphent, ils jouissent de la paix et du repos ; sur la terre les combattants, ils luttent contre le mal, et, au purgatoire, ceux qui se purifient, dans les larmes, le feu et la douleur. Les saints connaissent, par leur expérience, nos épreuves, nos luttes, nos tentations, et ils sont portés à les soulager par leurs prières. « Nous pouvons, dit l'Ange de l'école (1), présenter nos prières aux anges et aux saints, non, sans doute, pour qu'ils les portent à la connaissance de Dieu, mais pour qu'ils les fassent exaucer par leurs mérites et par leur intercession. Voilà ce qu'enseigne l'Ecriture, disant : La fumée des parfums composée des prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. Voilà ce que montrent même les

(1) Saint Thomas, *Somme théologique,* 2 de la 11ème partie, quest. 83, art. 4.

prières de l'Eglise, car elle nous fait dire à Dieu : « Ayez pitié de nous, et aux saints, priez pour nous. »

Non-seulement nous honorons les saints, nous leur adressons nos prières, nous les considérons comme nos protecteurs, nos amis ; mais encore nous honorons leurs précieuses reliques ; et cela est raisonnable. De tout temps, les hommes se sont plu à vénérer les restes des héros. Les descendants d'Israël, en sortant d'Egypte, terre de servitude, emportèrent avec eux les cendres de leurs pères. L'Egypte elle-même construisit, pour conserver plus longtemps les restes de ses rois, de ses grands hommes, ces pyramides que trente siècles n'ont pas ébranlées ; et encore aujourd'hui, on garde comme un souvenir précieux, l'épée d'un grand capitaine ou la plume d'un grand écrivain. L'Eglise conserve elle aussi les restes de ses héros et elle les honore. « Puisque nous vénérons les saints de Dieu, dit saint Thomas, il faut aussi vénérer leurs corps et leurs reliques. » Saint Augustin (*Cité de Dieu*), dit si les vêtements d'un père, son anneau ou quelqu'autre objet analogue sont d'autant plus chers à ses enfants que ceux-ci éprouvent une plus vive affection pour leurs parents, il n'est permis en aucune manière de mé-

priser leurs corps, puisque nos corps nous sont unis bien plus intimement et bien plus étroitement que tout vêtement que nous portons, car ils font partie de la nature même de l'homme. Il résulte de ces paroles, que si l'on aime quelqu'un, on vénère même ce qui reste de lui après sa mort, et non-seulement son corps, mais jusqu'à ce qui l'a touché extérieurement, comme ses vêtements et les autres choses semblables. Or, nous devons évidemment avoir en vénération les saints de Dieu, parce qu'ils sont les membres du Christ, les enfants et les amis de Dieu et nos intercesseurs. Nous devons donc aussi vénérer en leur mémoire leurs reliques, quelles qu'elles soient, en leur rendant l'honneur qui convient, et principalement leurs corps, autrefois les temples et les organes du Saint-Esprit, qui habitait et agissait en eux et qui doivent un jour être formés par la résurrection glorieuse sur le modèle du corps du Christ. Aussi, Dieu lui-même honore convenablement leurs reliques en faisant des miracles en leur présence (1). Plus

(1) S. Jean Damascène, dans son *Traité de la foi orthodoxe*, s'exprime ainsi : « Par les reliques des saints, le démon est chassé, les maladies sont guéries, les aveugles recouvrent la vue, la lèpre abandonne les lépreux, la tentation est vaincue, et les chagrins sont dissipés ; par les reliques des saints, Dieu accorde à celui qui les demande avec une foi vive, ses dons et ses grâces

loin, répondant à une objection, saint Thomas ajoute : « Nous honorons les reliques des martyrs, afin d'honorer Celui à qui ils ont rendu témoignage. Nous honorons les serviteurs afin que l'honneur revienne à leur maître. Nous n'honorons pas ce corps insensible pour lui-même, mais à cause de l'âme qui lui était unie et qui jouit maintenant de la vue de Dieu, et aussi à cause de Dieu dont il était le serviteur. »

Qu'on nous permette d'ajouter quelques mots aux preuves si serrées qu'apporte saint Thomas en faveur du culte que l'Eglise rend aux reliques. Une mère garde précieusement tout ce qui a appartenu à son fils bien-aimé ; elle s'en va bien souvent, pieuse et recueillie, sur la tombe où reposent les

Il faut donc honorer les reliques des saints ; eux qui sont les patrons de l'humanité ; eux qui offrent à Dieu nos prières et plaident notre cause."

Le concile de Trente dit de son côté : "Les prêtres enseigneront que les fidèles doivent également porter respect aux corps saints des martyrs et des autres saints qui vivent avec Jésus-Christ, ces corps ayant été autrefois les membres vivants de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit, qui doit un jour les ressusciter pour la vie éternelle et les revêtir de la gloire, et Dieu faisant beaucoup de bien aux hommes par leur moyen, de manière que ceux qui soutiennent qu'on ne doit point d'honneur ni de vénération aux reliques des saints, doivent être absolument condamnés comme l'Eglise les a déjà autrefois condamnés et comme elle les condamne encore présentement."

restes de cet enfant si cher à son cœur. Elle sème des fleurs sur cette tombe ; elle y verse des larmes avec des prières. L'Eglise, elle aussi, est une mère (1) ; la meilleure, la plus tendre des mères, et elle n'entourerait pas de respect et de vénération les restes de ses enfants les plus glorieux! Pour elle, ses enfants ont souffert, ont versé leur sang, et elle demeurerait indifférente ! C'est mal connaître le cœur de cette mère si tendre et si dévouée. De tout temps, l'Eglise a honoré les reliques des saints. Aux siècles des persécutions sanglantes, de pieuses mains recueillaient le corps des martyrs, et quand l'Eglise eut conquis la liberté, elle éleva des temples magnifiques pour abriter les restes de ses martyrs, de ses vierges, de ses docteurs. Aussi l'Eglise de France a-t-elle toujours vénéré les reliques des saints qui l'ont fondée, illustrée, protégée. Au temps de sainte Clotilde, grands et petits, riches et pauvres, accouraient au

(1) Montalembert, dans son discours à l'assemblée constituante, séance du 19 octobre, s'écriait : " Permettez-moi une comparaison familière. Quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément ; elle lui dit : frappez, mais vous vous déshonorerez, et vous ne me vaincrez pas. Eh bien ! l'Eglise n'est pas une femme, c'est une mère. C'est une mère, c'est la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de

tombeau de saint Martin de Tours, le grand thaumaturge des Gaules, au tombeau de saint Hilaire, l'invincible adversaire de l'hérésie d'Arius. Après la mort de sainte Clotilde, le peuple de Paris se rendit chaque année en pélerinage à l'Eglise des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, pour vénérer les précieuses reliques de sainte Geneviève et de sa sainte amie, l'épouse de Clovis, le premier roi chrétien des Francs. Sainte Clotilde, comme tous les saints, avait fait le bien en vue de plaire à Dieu. Elle avait soulagé le prochain dans son corps et dans son âme ; elle avait nourri les pauvres, membres privilégiés du corps mystique du Christ ; elle leur avait donné un asile et des vêtements dans les hôpitaux qu'elle fit construire pour tous les déshérités de ce monde ; elle avait visité

l'humanité moderne. On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on reste toujours fils, et il vient un moment, dans toute lutte contre l'Eglise, où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain et où celui qui l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité." Vers la fin de sa vie, l'illustre auteur des *Moines d'Occident*, donna aux amis de sa gloire de sérieuses inquiétudes, plusieurs blamèrent l'attitude qu'il avait prise vis-à-vis du concile du Vatican ; cependant Montalembert fut toujours disposé à se soumettre aux décisions du concile. M. Cuvillier Fleury, dans le discours prononcé à la réception du duc d'Aumale, s'exprime ainsi : " Un des plus habiles biographes de Montalembert,

les malades, et consolé les affligés ; elle avait contribué plus que tout autre à l'instruction morale et intellectuelle de son peuple ; elle était digne du respect et de la vénération des fidèles. L'Eglise approuva le culte que lui rendirent les habitants de Paris, presque aussitôt après son bienheureux décès, et elle écrivit son nom au martyrologe. Son corps, déposé dans une chasse en 725, en fut retiré en 1792, à l'époque où les révolutionnaires, plus barbares que les Vandales, profanaient la tombe de nos rois, et jetaient aux vents les reliques de nos saints. Un religieux de sainte Geneviève sauva les reliques de sainte Clotilde et les conserva secrètement dans un village, près de Paris. Craignant de se compromettre pendant le règne de la terreur, il brûla ces saintes reliques et en conserva les cendres. Après la révolution, on déposa

une anglaise protestante, raconte que, dans un des derniers entretiens, quelqu'un dit à Montalembert : " Si l'infaillibilité est proclamée, que ferez-vous ? Je lutterai jusqu'au dernier moment. Mais, au dernier moment, que ferez-vous ? Le malade se souleva vivement sur sa chaise d'agonie et, avec cet accent animé que sa voix avait retrouvé, ce que je ferai ? J'ai toujours dit que le pape est un père ! Eh bien, il y a des pères qui nous demandent parfois des choses contraires à nos idées ; on y résiste tant qu'on peut, mais quand on est à bout de raisonnement, quand le père insiste, l'enfant se soumet : je ferai comme l'enfant."

ces cendres dans l'église de Saint-Leu, à Paris. On les conserve avec quelques ossements, dans un précieux reliquaire. D'autres églises possèdent aussi quelques fragments du corps de sainte Clotilde (1).

La France devrait célébrer, avec une grande pompe la fête de cette reine, qui pour nous servir des termes de martyrologe romain obtint par ses prières la conversion du roi Clovis son époux, à la foi chrétienne. Dans ce siècle de sceptiscisme et d'incrédulité, nous avons besoin de prières. Au

(1) La note suivante est tirée des petits Bollandistes, le plus précieux recueil de Vies des saints paru de nos jours. La paroisse de Longpont possède une relique de sainte Clotilde. L'église de Vivier, diocèse de Soissons, celle de Valsery et celle de Cœuvres possèdent également des reliques de cette sainte reine. Aux Andelys, diocèse d'Evreux, on possède une côte de sainte Clotilde. L'église de Chambourcy possède deux ossements.

L'auteur des petits Bollandistes termine ainsi sa note : " On élève aujourd'hui des statues à ceux qui ont illustré le lieu de leur naissance ou de leur résidence. Il est étonnant qu'à Soissons, où elle a longtemps résidé, où elle a souvent entrenu Clovis, son royal époux, de la nécessité d'embrasser la religion chrétienne, on ait pas encore songé à ériger dans la cathédrale, ou ailleurs, une chapelle sous le vocable de cette grande reine, à laquelle on n'ait l'établissement définitif du catholiscime en France. En 1864, le séminaire de Soissons a consacré une de ses verrières à sainte Clotilde."

temps de Clotilde, si les Francs ne se fussent pas convertis au christianisme, au lieu de devenir une grande nation, comme tant d'autres barbares, ils auraient semé sur leur passage la dévastation et l'horreur. Si, au dix-neuvième siècle, la France ne se convertit pas à l'Eglise catholique, si elle ne revient pas aux fortes croyances de ses pères, elle périra. Prions donc sainte Clotilde d'intercéder pour nous auprès de Dieu.

Nous formons le vœu de voir, dans ces temps où la foi décline, le culte de sainte Clotilde se répandre parmi les âmes pieuses. Qu'on demande à cette grande reine le retour à Dieu de la France, fille aînée de l'Eglise.

Sainte Clotilde a rempli, au début de la glorieuse nation des Francs, une belle et sainte mission. Elle a rendu au peuple franc le service, trop oublié, trop négligé de nos jours, et cependant le plus important de tous, le service de la prière. Ses prières, comme l'atteste le Martyrologe romain, ont amené la conversion de Clovis. Clovis, en se jettant dans les bras de l'Eglise, éleva son peuple au-dessus de tous les autres peuples. L'Eglise reçut, dans son sein maternel, ce peuple à demi sauvage, et elle fit son éducation comme un maître

instruit un enfant grossier et rebelle, elle fut patiente, bonne, douce, charitable et, avec le temps, elle fit de ces Francs, qu'elle avait reçus à l'état barbare, une grande nation ; Grande par ses victoires, grande par ses poètes illustres, par ses orateurs incomparables, grande surtout par ses saints : saint Hilaire, saint Remy, sainte Clotilde, sainte Radegonde, sainte Berthe, saint Bernard, saint Vincent de Paul.

Sainte Clotilde représente cette noble partie de la France qui prie et se sacrifie ; Clovis, cette autre partie, qui, après de longues hésitations voyant bien qu'en dehors du christianisme il n'y a que chute et décadence, se jette dans les bras de l'Eglise. Saint Remy nous représente cet admirable clergé de France, toujours dévoué aux véritables intérêts du peuple ; ce clergé qui a formé la France, élevé l'intelligence du peuple, moralisé sa conscience, et lui a inspiré l'amour du beau et du bien. La France est tombée des hauts sommets où elle s'était placée depuis quinze siècles, elle est tombée parce qu'elle a cessé de prier, cessé de croire, cessé d'obéir à l'Eglise. Croire, prier, obéir à l'Eglise, respecter ses lois, là est le salut.

Glorieuse sainte Clotilde, pendant votre vie mortelle reine des Francs, du haut du ciel où maintenant vous portez une couronne immortelle, priez pour votre peuple. Autrefois l'Eglise, dans une de ses prières, disait à Dieu : « O Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi l'Empire des Francs pour être, par le monde, l'instrument de votre très-divine volonté, le glaive et le bouclier de votre sainte Eglise, nous vous en prions, prevenez toujours, et en tout lieu de la céleste lumière, les fils suppliants des Francs, afin qu'ils voient toujours efficacement ce qu'il faut faire pour votre règne en ce monde et que, pour faire ainsi qu'ils auront vu, ils soient jusqu'à la fin fortifiés de charité et de courage (1). » O glorieuse protectrice, obtenez que la France redevienne le défenseur de l'Eglise, le porte-drapeau de la vérité, le soldat du Christ. Inspirez à cette France les sentiments qui animèrent Clovis, sur le champ de bataille de Tolbiac. Elle connaît, par expérience, la vanité des divinités qu'elle adore depuis un siècle. Qu'elle dise donc, avec repentir, Jésus, toi que l'Eglise assure être le fils du Dieu vivant, viens à mon aide, viens à mon secours. Je t'invoque, sauve moi, et Jésus, nous

(1) Cette oraison est tirée d'un ancien missel.

en avons la douce confiance, viendra au secours de la France, pauvre paralytique, qui n'a pas d'homme pour la jeter, au moment favorable, dans la piscine du salut, et Jésus lui dira : Lève-toi, marche, et sois l'auxiliaire de la vérité.

FIN.

8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge, 1877.

APPENDICE

A LA

VIE DE SAINTE CLOTILDE

---

1. Comment la peinture a représenté sainte Clotilde. — 2. Les reliques de saint Remy. — 3. Les œuvres de saint Avit. — 4. La civilisation chrétienne est due aux efforts combinés des souverains Pontifes, des évêques et des moines.

1. La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints, a souvent inspiré aux peintres le sujet de magnifiques tableaux. Dès le premier siècle, l'Eglise aimait à reproduire sur la toile les principales circonstances de la vie de Notre-Seigneur, et l'illustre archéologue, M. Rossi, a retrouvé dans les catacombes une image de la sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus, et placée en face de l'image du divin Pasteur por-

tant sur ses épaules la brebis égarée. Ces peintures, remarquables à plusieurs points de vue, datent de la fin du premier siècle ; elles furent peut-être l'œuvre de saint Luc, qu'une tradition, appuyée du reste sur de solides fondements, dit avoir été un peintre distingué. Ainsi, probablement par l'ordre des apôtres saint Pierre et saint Paul, les premiers chrétiens plaçaient l'image de l'Homme-Dieu et l'image de Marie, mère du divin Sauveur, dans les retraites cachées où ils se retiraient pour offrir le Sacrifice Eucharistique. C'est donc bien à tort que les protestants ont détruit le culte des images; et qu'ils nous accusent d'idolatrie. L'Eglise catholique est la fidèle gardienne de toutes les traditions, et quand elle expose à la vénération des fidèles les images des saints, c'est afin d'exciter notre piété en nous rappelant les nobles exemples qu'ils nous ont donnés. Ainsi, un fils garde précieusement le portrait de son père bien-aimé, de sa tendre et bonne mère.

La vie de sainte Clotilde a inspiré plusieurs peintres français: ils l'ont représentée debout, la couronne sur la tête, et tenant dans ses mains une petite église; ils l'ont représentée aussi au milieu d'ouvriers, bénissant une fontaine et obtenant par ses prières que l'eau de cette fontaine possédât pour quelques instants le goût et la force du vin; enfin ils l'ont représentée à genoux près du tom-

beau de saint Martin de Tours, et priant avec ferveur pour le bonheur et la prospérité du peuple français.

La France possède une foule de tableaux du baptême de Clovis ; dans ces tableaux, la reine se tient debout, près du roi, qui baisse la tête sous la main de l'archevêque de Reims.

2. Le corps de saint Remy, apôtre des Francs, fut d'abord déposé dans l'église de saint Christophe de Reims (1). En 852, l'évêque Hincmar fit déposer les reliques de saint Remy dans une châsse d'argent; plus tard, le corps du saint évêque de Reims fut transporté à l'abbaye d'Orbais; en 908, l'archevêque Hervé le ramena à Reims ; en 1049, le pape Léon IX présida lui-même à la translation solennelle des reliques de saint Remy. « Le Pape, disent les chroniqueurs de l'époque, revêtu des ornements pontificaux, entra à l'heure de tierce (neuf heures du matin) dans l'église abbatiale, escorté des quatre archevêques de Reims, Trèves, Lyon et Besançon, des deux vénérables abbés Hérimar, de Reims, et Hugues, de Cluny, des évêques présents et des plus illustres personnages de l'ordre

(1) Saint Remy avait légué tous ses biens à l'Eglise. L'église de Reims posséda longtemps un calice donné par Clovis et sur lequel saint Remy avait fait gravé les vers suivants :

" Hauriat hinc populus, vitam de sanguine sacro,
" Injecto, æternus quem fudit de vulnere Christus.
" Remigius reddit Domino sua vota sacerdos."

religieux ou sacerdotal. Au chant des litanies, il se dirigea vers le tombeau de saint Remy; après les encensements prescrits par le rituel, les chœurs de musiciens chantèrent l'antienne *Confessor Domini Remigi*. Léon IX, versant des pleurs de componction, voulut porter lui-même sur ses épaules, avec le secours des évêques et abbés, la châsse renfermant les précieuses reliques. Il entonna le répons *Iste est de sublimibus*, dont le chant fut continué par le chœur. En ce moment, les portes du monastère s'ouvrirent, aux acclamations d'une foule immense qui pleurait de joie en apercevant la châsse du glorieux patron des Francs. La procession se mit en marche pour Reims, mais le Pape ne la suivit point. Il se renferma, avec les prelats de sa suite, dans l'oratoire de la Sainte-Trinité, attenant à l'église abbatiale. Cet oratoire, jadis fondé par un religieux de l'abbaye, nommé Harduin, venait d'être reconstruit et orné d'une représentation très-fidèle du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem. Cependant, la procession continuait sa marche vers la ville, à travers des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, dont on ne parvenait pas à calmer les pieux transports; tous se précipitent vers la châsse vénérée, saint trésor, perle précieuse, qui dominait cette mer immense de têtes, flots humains dont le flux et le reflux étaient pareils à ceux de l'océan. Ballottée

plutôt que portée sur cette mer houleuse, comme un navire agité par les vagues, la précieuse châsse fut introduite sous les voûtes de la cathédrale de Reims. On la déposa sur l'autel de Sainte-Croix, pendant que l'archevêque de Besançon officiait à l'autel de Notre-Dame.

« Le lendemain, 2 octobre, les chanoines et les clercs de Notre-Dame chantèrent d'abord prime et tierce, puis célébrèrent à neuf heures une messe solennelle. La procession se développa ensuite dans un ordre admirable ; les précieuses reliques s'arrêtèrent sous de magnifiques reposoirs disposés dans les différents quartiers de la ville ; l'une de ces stations eut lieu à l'antique porte dite *Potens*, à l'endroit même où jadis saint Remy s'était agenouillé et par ses prières avait arrêté subitement un incendie horrible qui dévorait la cité. Les transports de la foule redoublèrent en voyant les reliques du glorieux pontife reparaître après tant de siècles et avec un tel éclat en ce lieu célèbre. Le pape vint recevoir les reliques et les déposa sur le maître-autel de l'église abbatiale. Il officia pontificalement, et après l'Evangile, montant à l'ambon, il adressa une touchante allocution aux assistants qui remplissaient l'église... L'office terminé, Léon IX, du haut de la plate-forme de la nouvelle basilique, fit réciter le *Confiteor*, donna l'absoute solennelle en la forme accoutumée à tout le peuple,

puis le congédia en le bénissant une dernière fois. Les pélerins laïques reprirent alors le chemin de leurs demeures. »

En 1793, les révolutionnaires pénétrèrent dans l'église où se trouvaient les reliques de saint Remy; la châsse fut brisée, les ossements du saint profanés, et les ornements d'or et d'argent portés à la monnaie. Pendant le règne de Napoléon Ier, on recueillit de nouveau les précieuses reliques de saint Remy, et chaque année la ville de Reims célèbre avec pompe la fête de son saint patron. En 1876, l'illustre évêque de Poitiers prononça, à l'occasion de cette fête, un éloquent discours dont voici la péroraison : « Comment ne me féliciterai-je pas d'avoir pu apporter aujourd'hui mon humble participation à cette solennité patronale ? L'admirable et trop peu connu pape saint Léon IX écrivait que, en dehors de toute autre utilité de l'Eglise, le seul amour de saint Remy le ramènerait en France pour dédier son église. « Le seul amour de Remy assurément m'eût appelé ici. Il faudrait ne rien savoir de nos origines, ne rien connaître de nos richesses chrétiennes et nationales, pour ne pas donner une place dans son cœur à ce fondateur de la nation, à ce père de la patrie, à celui que votre liturgie appelle à juste titre : *firmamentum gentis, stabilimentum populi* ; à ce thaumaturge dont les ossements, toujours visités des peuples, ont

prophétisé après sa mort; en un mot à ce grand homme et à ce grand saint, l'une des plus nobles et des plus douces figures de notre histoire! Ame de prêtre miséricordieuse, et qui définissait le ministère sacerdotal en disant que le Seigneur ne nous a point établis pour exercer sa rigueur, mais pour prendre soin du salut des hommes.

3. Quant à saint Avit, évêque de Vienne, il fut un des auteurs les plus féconds du sixième siècle. Il combattit l'arianisme avec une noble fermeté et un invincible courage; par sa foi, son admirable doctrine, son infatigable activité, il préserva, dit le Martyrologe romain, les Gaules des ravages de l'hérésie arienne. Les Lettres de ce saint et illustre prélat sont nombreuses: elles furent adressées aux principaux personnages de l'époque, aux Souverains Pontifes, au roi Clovis, au roi Gondebaud, à l'empereur de Constantinople, aux évêques les plus illustres de son temps. On remarque dans toutes ces lettres une doctrine solide et à l'abri de toute critique; un grand amour de l'Eglise catholique, un attachement inébranlable à la Chaire de saint Pierre, un vif désir de voir toutes les hérésies vaincues et tous les chrétiens réunis sous l'autorité infaillible des Pontifes romains.

Saint Avit prononça un très-grand nombre d'homélies. Au dire de ses contemporains, l'évêque de Vienne possédait tous les secrets de l'éloquence

sacrée : il savait plaire, toucher, émouvoir, faire verser des larmes à ses auditeurs ; sa diction était claire et son style très-pur pour un siècle de décadence. Mais l'œuvre par excellence de saint Avit, c'est son poème sur la création du monde et la chute de l'homme. Monsieur Guizot attira l'attention des hommes de lettre sur ces poèmes oubliés, mais que Milton avait connus et dont, sans nul doute, il tira profit. Le poème de saint Avit se divise en plusieurs chants : dans le premier, le poète raconte la création du monde, l'apparition de l'homme sur la terre ; il décrit le Paradis terrestre et indique la défense que Dieu fit, à nos premiers parents, de toucher au fruit de l'arbre du bien et du mal. Dans le second, il parle du péché originel, de la tentation de nos premiers parents et de leur chute malheureuse. Le chant troisième est consacré au récit du jugement de Dieu et de l'expulsion d'Adam et d'Eve du Paradis terrestre. Le chant quatrième nous apprend comment les hommes furent punis de leurs crimes par le déluge universel, comment le juste Noé fut sauvé avec sa famille. Le cinquième chant est consacré au passage de la mer Rouge.

Saint Avit composa aussi un poème en l'honneur de la chasteté, et il l'adressa à sa sœur Fuscine, qui s'était consacrée à Dieu. M. Guizot, bon juge en fait de poésie, estimait beaucoup les poèmes

de saint Avit. A son avis, « les trois premiers chants, la création, le péché originel et le jugement de Dieu, font une sorte d'ensemble et peuvent être considérés comme trois chants d'un même poème, qu'on peut et qu'on doit même appeler, pour en parler exactement, le *Paradis Perdu.* Ce n'est point par le sujet et le nom seul que cet ouvrage rappelle celui de Milton ; les ressemblances sont frappantes dans quelques parties de la conception générale et dans quelques-uns des plus importants détails... L'analogie des deux poèmes est un fait littéraire assez curieux, et celui de saint Avit mérite l'honneur d'être comparé de près à celui de Milton (1). » On voit par ce passage, emprunté à M. Guizot, quel cas l'illustre historien faisait des poèmes de saint Avit ; il les place presque à côté du *Paradis Perdu* de Milton, et Milton est considéré par tous les critiques comme un des plus grands poètes de l'Angleterre. Saint Avit poursuivait un noble but en composant ses poèmes ; il connaissait les charmes de la poésie et toute l'influence qu'elle exerce sur l'imagination des enfants, et il aurait voulu remplacer les poésies païennes par des poésies chrétiennes.

4. L'Eglise est la mère, la nourrice de tous les peuples modernes : elle les a tous formés. Qu'étaient-ils ces peuples quand ils sortirent de leurs

(1) Histoire de la civilisation en France.

forêts et se précipitèrent sur les riches provinces de l'Empire romain? Des barbares! durs, cruels, avides de pillage, sans culture intellectuelle, sans instruction, sans goût pour les lettres et les arts. L'Eglise, avec la patience et la douceur d'une bonne mère, se mit à l'œuvre, les Pontifes romains ne se laissèrent jamais effrayer par le nombre des obstacles et la grandeur des difficultés. D'une main ferme et assurée, ils tracèrent aux évêques et aux moines des règles sûres, prenant toujours la défense des faibles et des opprimés, ils amenèrent les puissants au respect des droits d'autrui, à l'obéissance aux lois de l'Eglise. Les évêques se consacrèrent avec un zèle admirable à l'instruction des barbares, et les moines leur apprirent à cultiver des terres d'une fertilité incomparable. Les moines conservèrent encore dans leurs monastères les trésors de la littérature ancienne. La Société moderne attaque avec une violence odieuse la papauté, l'épiscopat et les ordres monastiques. Que deviendrait cependant la société si l'Eglise, avec ses pontifes romains, ses évêques et ses moines se retiraient d'elle? Elle retournerait à la barbarie. Mais l'Eglise n'abandonnera pas cette société révoltée; elle luttera sans cesse contre le mal. Depuis longtemps elle est habituée à la lutte, et depuis longtemps aussi elle est habituée à la victoire.

Au moment où Clovis hésitait à se convertir, la situation de l'Eglise n'était pas consolante, et cependant l'Eglise travailla, sans se décourager. Les plus beaux succès couronnèrent ses efforts. Elle travaille encore aujourd'hui, et de nouveau elle triomphera, car le Christ a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (1)

(1) L'Eglise catholique traverse, de nos jours, une époque critique, assez semblable à celle qu'elle dut traverser au sixième siècle. Les souverains pontifes du cinquième siècle, avant la conversion de Clovis, de quelque côté qu'ils tournassent leurs regards, ne pouvaient rien espérer des puissants de ce monde. La divine épouse de Jésus-Christ, était abandonnée par les Empereurs de Constantinople et persécutée par les rois, chefs des nations barbares. Aujourd'hui, le souverain Pontife, prisonnier au Vatican, se voit en butte aux attaques d'une presse impie, et les Souverains des plus puissants Empires semblent encourager les ennemis de l'Eglise dans leur lutte sacrilége, contre un vieillard désarmé, contre un père dont la main ne se lève que pour bénir, dont les lèvres ne s'ouvrent que pour consoler, fortifier, donner du courage, contre le chef vénéré des catholiques. L'audace des impies est grande, mais le courage des Pontifes romains est plus grand encore. Pie IX, de sainte et glorieuse mémoire, ne douta jamais du triomphe de l'Eglise, et Léon XIII partage les convictions et les espérances de son immortel prédécesseur. Comme les souverains Pontifes, contemporains de l'invasion des barbares, il dit aux évêques du monde entier : " Courage ! Courage ! le jour du triomphe approche. Il dit aux moines, aux prêtres, aux religieux, aux missionnaires : luttez, sans défaillance, le Christ sera vainqueur ! C'est donc le pontife romain qui sauvera encore

une fois la société, menacée par les doctrines les plus perverses. Le clergé, étroitement uni à ses chefs, travaillera avec zèle, peu à peu il ramenera le peuple à la pratique des devoirs chrétiens. Il trouvera dans la mère de famille une auxiliaire puissante, la mère de famille, comme cette admirable sainte Clotilde, dont nous connaissons la piété, la charité, le dévouement, priera sans relâche, et par ses prières obtiendra la conversion de son père et celle de son époux. Elle inspirera à ses enfants le respect et l'amour de Dieu, le respect et l'amour du Christ sauveur de l'humanité, et l'enfant, élevé par une femme forte et chrétienne n'oubliera jamais les conseils tombés des lèvres maternelles, si, entraîné par ses passions, il oublie ses devoirs, pendant les années de son adolescence ; il reviendra, plus tard, demander à la religion les consolations dont son cœur aura besoin, des forces pour son âme épuisée, des lumières pour son intelligence fatiguée. " Si la mère, a dit le grand Joseph Demaistre, s'est fait un devoir d'imprimer profondément, sur le front de son fils, le caractère divin, on peut être à peu près sûr, que la main du vice ne l'effacera jamais. Le jeune homme pourra s'écarter, sans doute, mais il décriera, si vous voulez me permettre cette expression, une courbe rentrante qui le ramènera au point dont il était parti. "



TABLE DES MATIÈRES


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

